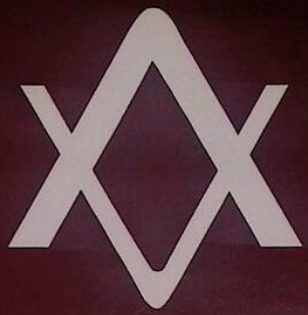
Jean-Claude LOZAC'HMEUR



Les origines occultistes de la franc-maçonnerie

Recherches sur une religion d'État

Éditions des
CIMES
Coll. « Face cachée »

LES ORIGINES OCCULTISTES DE LA FRANC-MAÇONNERIE

JEAN-CLAUDE LOZAC'HMEUR

LES ORIGINES OCCULTISTES DE LA FRANC-MAÇONNERIE

Recherches sur une religion d'État

Éditions des Cimes, Paris, 2015.
Collection « Face cachée »

« L'histoire prête à Alexandre le Grand la noble ambition d'unir tous les hommes dans une même coupe d'amour. Ce genre de coupes est bien connu. Ce sont des empereurs qui les offrent, et elles sont d'abord pleines de sang. »

Etienne Gilson, *Les Métamorphoses de la Cité de Dieu,* Vrin, Paris 1952, p. 11.

Autres ouvrages de l'auteur sur le sujet :

- *Fils de la Veuve*, 1ère édition, Editions Sainte Jeanne d'Arc, 1990.
- *De la Ré-volution*, Editions Sainte Jeanne d'Arc, 1992.
- *Fils de la Veuve*, 2nde éd. revue et augmentée, Editions de Chiré, 2002.
- *L'Enigme du Graal*, Editions Fabrica Libri, Mens Sana, 2011.
- *De la Gnose au Graal*, Editions des Cimes, 2013.

En guise de préface :

Dialogue entre l'auteur et un philosophe de ses amis.

Le philosophe – Vous m'avez demandé de présenter votre ouvrage. « *Le sujet est si insolite*, m'écriviez-vous dans votre lettre, *les domaines abordés si nombreux, que l'intervention d'un tiers posant les questions appropriées me semble souhaitable* ». Je le fais d'autant plus volontiers qu'au cours de votre recherche il vous est arrivé de me demander conseil.

Je commencerai donc par une question de fond : quels éléments nouveaux votre livre apporte-t-il à la connaissance de la Franc-Maçonnerie ?

L'auteur – Votre question est directe. Ma réponse le sera aussi. La présente étude est le prolongement d'un autre ouvrage paru il y a une dizaine d'années[1]. J'y développais l'idée qu'une organisation comme la Franc-Maçonnerie, qui joue un rôle de premier plan dans les démocraties modernes prétendument laïques, est en réalité une religion héritière des cultes à mystères de l'Antiquité. Cette religion a toujours caché sa doctrine sous le voile du symbolisme de ses rites et de ses mythes. Il se trouve que mes propres recherches sur les mythologies et les folklores m'ont donné la clé dudit symbolisme. J'ai démontré de la façon la plus rationnelle qui soit que « le Grand Architecte » des Maçons n'est autre que Lucifer, « le Porteur de Lumière », aux yeux des Initiés le « Dieu Civilisateur ».

Le philosophe – Soit, mais en quoi le présent volume complète-t-il ces premiers résultats de vos recherches ?

---

1 *Fils de la Veuve, Recherches sur l'ésotérisme maçonnique*, Ed. de Chiré, 2002.

L'auteur – J'y viens. La doctrine de la Franc-Maçonnerie est donc une Contre-Révélation faisant du Dieu des Chrétiens un tyran. Mais quelle est la finalité de cette société secrète, et pourquoi s'occupe-t-elle de politique ? C'est ce que révèle l'étude de ses composantes, notamment l'Alchimie, la Rose-Croix et la Kabbale, auxquelles est consacré cet essai. Malgré leurs différences apparentes, l'objectif de ces traditions occultistes est le même : l'instauration d'un Etat mondial unifié dans lequel l'Homme sera devenu dieu par le développement des sciences et des techniques. Tel est le but caché de la Révolution.

Mais comme il ne suffit pas d'affirmer une chose pour être cru, surtout lorsque l'on va contre les idées reçues, il a fallu apporter des preuves en multipliant les citations. La plupart sont empruntées à des spécialistes dont bon nombre sont eux-mêmes Maçons. Je recommande aux lecteurs de se reporter aux ouvrages cités. Leur curiosité ne sera pas déçue.

Le philosophe – Revenons sur ce qui me semble votre contribution essentielle : expliquez-moi de façon concrète et dans le détail comment vous avez percé le secret maçonnique.

L'auteur – Je vous renvoie au premier chapitre qui est une causerie sur la question. Pour faire court, je dirai qu'il s'agit d'une découverte fortuite : j'étudiais à des fins littéraires le mythe dit du « Fils de la Veuve », attesté dans de nombreuses civilisations.

La forme la plus répandue est celle-ci : un tyran tue le père du Héros encore enfant. Lorsque ce dernier atteint l'âge d'homme, sa mère (« la Veuve ») lui révèle l'identité du meurtrier. Ainsi informé, il va défier le coupable, l'affronte en combat singulier et le tue.

Intrigué par la présence d'éléments symboliques dans certaines versions[2], je me suis demandé si le mythe entier n'était pas une sorte de parabole dont le sens profond n'était connu que des Initiés, et qu'il s'agissait, par conséquent, d'interpréter. C'est ce que j'ai fait.

---

2 Ainsi, dans la version 2, irlandaise (voir Annexe 1), le héros ne peut tuer le meurtrier de son père qu'après avoir goûté au « Saumon de la Connaissance ».

Il se trouve que l'une des versions du corpus que j'étudiais, le mythe d'Osiris, a été choisie par la Franc-Maçonnerie pour transmettre son enseignement initiatique. Il se trouve également que les Maçons eux-mêmes s'appellent « les Fils de la Veuve »... Il ne s'agissait pas d'un hasard : en découvrant le secret des religions à mystères les plus anciennes, j'avais sans le vouloir découvert celui de la Franc-Maçonnerie.

Le philosophe – Je voudrais dire quelques mots, du point de vue épistémologique, sur la méthode que vous avez employée. Votre thèse relative à l'existence d'une Gnose Transhistorique repose sur une cinquantaine de versions provenant du monde entier. Il en existe des centaines d'autres. Vous ne pouviez les étudier toutes : une vie n'y suffirait pas. Le type de démarche que vous avez adopté n'en est pas moins parfaitement recevable sur le plan scientifique. Il s'agit de « l'induction », mal connue des philosophes en vogue dans l'Université. Lalande[3], par exemple, en bon moderne qu'il est, ne dit rien de valable sur le sujet. Comme la plupart de ses collègues, c'est un cartésien, autrement dit un kantiste, négateur de l'intelligence. Pour eux l'homme ne peut accéder à l'essence des choses, c'est pourquoi ils en refont un squelette peint sur le mur, c'est tellement plus facile à manipuler. La définition que donne cet auteur qui sert de référence[4] est totalement à revoir. La notion est si importante qu'elle m'a semblé mériter une notice à part (voir Annexe III). Naturellement, l'exposé qui suit la découverte est descendant. C'est la méthode de recherche qui est ascendante. Lorsqu'un professeur de physique expose une loi, il énonce en quelques lignes ou mots le fruit de recherches qui constituent le butin d'innombrables inductions opérées, le plus souvent à grand peine, par plusieurs savants sur une longue période. Il serait matériellement impossible, même en les résumant, de les reproduire. Tout au plus se contente-t-on parfois d'en indiquer quelques étapes-clés. Mais surtout, la vraie raison en est que

---

3 André Lalande, *Vocabulaires technique et critique de la philosophie*, Paris 1932.

4 *Op. cit.*, I, p. 374.

l'acte d'intelligence que constitue l'induction est, de lui-même, ineffable. L'aboutissement de vos travaux est d'autant plus intéressant que vous avez surmonté l'obstacle du symbolisme dressé par les Initiés sur le chemin des profanes.

L'auteur – J'aime à vous voir formuler de façon si claire le raisonnement implicite qui a guidé ma recherche. J'ajouterai que si l'on y regarde bien, ce mythe en dit long sur l'essence du Paganisme. Non seulement il calomnie le Créateur[5] en donnant de l'histoire des origines une version opposée à celle de la Bible, mais encore il fournit dans le personnage du Héros un modèle aux « Fils de la Veuve » de tous les temps, ennemis du Dieu du Ciel en qui ils voient un tyran.

Le philosophe – En critiquant aussi sévèrement la Franc-Maçonnerie, ne risquez-vous pas d'être assimilé aux nazis, qui combattirent cette organisation ?

L'auteur – L'amalgame est tentant... pour les esprits faux. Il prend souvent la forme d'un syllogisme : « Vous êtes hostile à la Franc-Maçonnerie ; or, les nazis étaient hostiles à la Franc-Maçonnerie, donc vous êtes nazi ». Il s'agit d'un sophisme car, contrairement au proverbe, les ennemis de mes ennemis ne sont pas nécessairement mes amis. Il est consternant de voir des défenseurs des valeurs traditionnelles se réclamer de cette idéologie condamnée sans appel par l'Eglise et par sa propre barbarie. Ces gens ignorent que le Nazisme est une des pires formes de la Révolution, issue de sociétés de pensée et d'organisations paramaçonniques, comme l'a montré l'historien anglais Nicholas Goodrick-Clarke[6]. J'en citerai quelques-unes : l'Ordre du Nouveau Temple, l'Aryosophie, la Société de l'Edda, et la fameuse Société de Thulé dont il sera parlé ailleurs[7]. Les noms, du reste, sont révélateurs : Socialisme et National-Socialisme sont étroitement apparentés. Leurs programmes

---

5 Il est à noter que *Diable* vient du latin *diabolus*, lui-même dérivé du grec *diaballein* « calomnier ».

6 Dans sa thèse *Les racines occultistes du Nazisme*, trad. Editions Pardès, 1989.

7 Voir p. 174-176.

se recoupent, puisqu'ils dérivent en dernière analyse des modèles bien connus que sont *La République* de Platon, *L'Utopie* de Thomas More et *La Cité du Soleil* de Campanella[8].

Le philosophe – Autre question : n'est-il pas paradoxal d'affirmer, comme vous le faites, qu'une organisation telle que la Franc-Maçonnerie, qui a toujours défendu la liberté, travaille à la mise en place d'un Etat mondial totalitaire ?

L'auteur – La contradiction n'est qu'apparente. En réalité il s'agit d'une tactique fort habile dont l'aboutissement ne peut être que la dictature. Relisez le livre de *La République* dans lequel Platon décrit la mort de la démocratie[9] :

« *Lorsqu'une cité démocratique assoiffée de liberté a pour dirigeants de mauvais échansons*[10] *et s'enivre en buvant de ce vin pur plus qu'elle ne devrait, alors, si ses gouvernants ne se montrent pas très complaisants à son égard et ne lui concèdent pas la liberté qu'elle demande, elle les punit en les accusant d'être d'abominables oligarques. Tous ceux qui sont soumis aux gouvernants, elle les insulte en les traitant d'esclaves volontaires et de gens de rien, alors qu'elle loue et honore au contraire, en privé comme en public, les gouvernants qui ont l'air de gouvernés, et les gouvernés qui ont l'air de gouvernants. Ne faut-il pas s'attendre à voir, dans une telle cité, la liberté s'étendre à tous les domaines, l'anarchie s'introduire au cœur des familles et, finalement, se manifester jusque dans le comportement des animaux ?*

Le père, par exemple, s'accoutume à se conduire en enfant et à craindre ses fils, le fils à vivre comme son père, sans respect ni crainte de ses parents afin, bien entendu, d'être un homme libre. L'étranger non domicilié tout comme celui de passage jouit des mêmes droits que les citoyens.

A cela s'ajoutent quelques particularités du même genre. Le maître, dans une telle cité, craint ses élèves et les flatte, les élèves méprisent

---

8 Voir p. 174-175, 144-146 et 153-155 respectivement.

9 *République*, Livre VIII, 562-569.

10 Ce mot, peu employé aujourd'hui, désignait dans l'Antiquité les serviteurs versant à boire aux grands personnages. Il s'agit évidemment ici des démagogues.

leurs maîtres et leurs pédagogues. D'une façon générale, les jeunes gens imitent leurs aînés et rivalisent avec eux en paroles et en actes. Quant aux vieux, ils s'abaissent à imiter les jeunes en se montrant enjoués et badins, de peur de passer pour désagréables et tyranniques. J'allais oublier l'égalité devant la loi et la liberté qui caractérisent les relations des hommes et des femmes. Chose plus incroyable encore pour ceux qui n'en ont pas été les témoins : la liberté extrême, plus grande que nulle part ailleurs, dont jouissent les animaux domestiques. Même les chiens, comme dit le proverbe, imitent leurs maîtresses, tandis que les chevaux et les ânes, habitués à vivre sans contrainte, se promènent d'un pas majestueux, bousculant en pleine rue ceux qui ne leur cèdent pas le passage. Et tout le reste à l'avenant, si grande est la liberté qui règne.

Bref, et pour résumer ce qui vient d'être dit, as-tu remarqué que, tout cela mis bout à bout, l'âme des citoyens devient si chatouilleuse qu'ils se mettent en colère et perdent toute retenue dès qu'il est fait la moindre mention de servitude ? La raison en est, comme tu le sais, qu'à la fin ils ne se soucient plus des lois écrites ou non écrites, tant ils sont résolus à n'avoir pas de maître. Telle est la belle et vigoureuse origine de la tyrannie. Or, la maladie qui était apparue dans l'oligarchie et l'avait détruite apparaît également dans la démocratie, mais de façon plus étendue et plus forte, à cause du pouvoir plus grand de ce régime. La vérité est que tout excès, dans quelque domaine que ce soit, entraîne une réaction contraire [...] *et cela se vérifie dans les différents types de gouvernement. Ainsi, l'excès de liberté ne peut qu'aboutir à un esclavage tout aussi excessif, aussi bien pour le particulier que pour l'Etat. Car c'est de la démocratie – tout concourt à le montrer – et non de toute autre forme de gouvernement, que naît la tyrannie. De la liberté extrême – telle est ma conviction – vient la servitude la plus étendue et la plus cruelle* »[11].

A quelques détails près, qui tiennent aux différences de civilisation, nous avons là un tableau très ressemblant de notre crise de

11 D'après l'édition de Paul Shorey, *Plato, The Republic*, London 1963 ; nous traduisons.

société qu'on nous présente comme inédite. Or cette crise a été voulue, conçue, par ceux qui dans les Loges élaborent en pleine connaissance de cause les lois qui accélèreront le processus naturel de décadence de la démocratie. Le but est évident : de cette anarchie savamment provoquée sortira immanquablement le régime totalitaire de demain. Tel est, du reste, un des sens cachés de la devise maçonnique ORDO AB CHAO (« l'Ordre à partir du Chaos »).

Le philosophe – Votre conclusion, que vous le vouliez ou non, a des implications politiques. Quel jugement portez-vous sur les partis dits « modérés », de droite et de gauche, sur lesquels s'appuient la plupart des démocraties modernes ?

L'auteur – Je ne m'engagerai pas sur ce terrain glissant. Tout au plus ferai-je remarquer que les Initiés, passés maîtres dans l'art de la dialectique, jouent sur tous les tableaux. Ce qu'ils n'ont pu imposer aux peuples par la violence, ils l'obtiennent à la longue par la démagogie dans les démocraties libérales. Quiconque serait tenté de voir dans le Capitalisme la solution aux maux dont souffre l'Humanité ferait bien de se souvenir des symboles maçonniques représentés sur le dollar[12].

Le philosophe – Si, je vous comprends bien, la Révolution a déjà gagné la partie ?

L'auteur – A vue humaine, oui. Toutes les conditions de son triomphe sont réunies. Elle a pour elle la force des Etats modernes et les passions des masses, notamment l'orgueil et la luxure.

Seule l'Eglise Catholique aurait pu lui faire échec, mais son appareil et sa hiérarchie sont pour l'heure occupés par ses ennemis mortels, si bien que non seulement elle apparaît impuissante, mais elle *semble* acquise à ses idées et lui prêter main forte.

Mais nous savons par les prophéties de Fatima que le Cœur Immaculé de Marie triomphera, que Dieu interviendra. Telle est

12 A savoir la pyramide inachevée et l'œil dans le triangle, empruntés aux Illuminés de Bavière. Voir *Fils de la Veuve*, p. 250-269.

la raison de notre espérance, admirablement formulée par Racine voilà plus de trois siècles :

« *Celui qui met un frein à la fureur des flots*
Sait aussi des méchants arrêter les complots. » (*Athalie*, I, 1)

INTRODUCTION

Le présent essai vient compléter les conclusions d'un livre paru en 2002 aux Editions de Chiré sous le titre *Fils de la Veuve*[13]. Cette étude s'écartait des travaux antérieurs sur la question en ceci qu'elle décryptait le symbolisme maçonnique, révélant la doctrine initiatique qui le sous-tend. Ainsi se trouvait démentie l'affirmation péremptoire de l'historien maçon Oswald Wirth : « *Le formalisme du rituel n'est point resté secret... Il a été divulgué dans de nombreux ouvrages parus dès le commencement du XVIIIe siècle. Mais on ne peut faire connaître sous ce rapport que le côté matériel de nos pratiques. L'ésotérisme* [c'est-à-dire la doctrine secrète] *n'est pas susceptible de divulgation* »[14]. Notre conclusion était surprenante : loin d'être une organisation à l'arrière-plan vaguement déiste, la Franc-Maçonnerie sous ses diverses formes est l'avatar moderne d'une antique religion à mystères dont on trouve des vestiges dans la plupart des civilisations. Cette religion de type prométhéen opposait un « Dieu Civilisateur » ami des hommes à un « Dieu Tyrannique », auteur du Déluge et identifiable au Dieu de la Bible. La Franc-Maçonnerie ayant joué dans la Révolution le rôle déclencheur que l'on sait, ainsi se trouvait confirmé le bien-fondé de la position de ceux qui, tel Monseigneur de Ségur au XIXe siècle, voyaient dans cet effroyable séisme une entreprise luciférienne. En effet, considérée sous cet angle, la Révolution révèle sa nature véritable : elle n'est pas autre chose, selon la parole bien connue de Saint Augustin, que « *le combat de la cité terrestre contre la cité* céleste »[15]. S'ensuivait-il

13 Jean-Claude Lozac'hmeur, *Fils de la Veuve, Recherches sur l'ésotérisme maçonnique*, 2002. Il s'agissait de l'édition revue et augmentée d'un ouvrage paru en 1990 aux Editions Sainte Jeanne d'Arc.

14 Oswald Wirth, *La Franc-Maçonnerie rendue intelligible à ses adeptes*, tome I, L'Apprenti, Dervy Livres, Paris 1986, p. 161.

15 Voir la *Lettre des Dominicains d'Avrillé*, n°63, octobre 2012.

pour autant que l'Enigme maçonnique fût totalement résolue ? Assurément non. En effet, au cours de nos investigations, nous avons découvert que cet étrange culte, loin d'être tout d'une pièce, est une création artificielle issue de la combinaison de plusieurs traditions provenant d'un même fonds immémorial. Nous souvenant du précepte de Léonard de Vinci (« *Il faut défaire les choses pour savoir comment elles sont faites et comment elles fonctionnent* »), il nous a semblé que si nous voulions aller plus avant dans le secret de la Franc-Maçonnerie, – c'est-à-dire connaître ses véritables origines et ses objectifs à long terme – il convenait d'examiner les dites composantes séparément et de façon plus approfondie que nous ne l'avions fait jusque-là.

Le programme était ambitieux et nécessitait l'acquisition de nouvelles compétences, notamment sur le plan linguistique. C'est ainsi qu'à l'exemple des Kabbalistes et des Rose-Croix nous avons été amené à étudier l'hébreu biblique et sa variante kabbalistique (bien aidé en cela par l'ouvrage fondamental du rabbin converti qu'était le Chevalier Drach[16]). On trouvera dans ces pages le résultat de ces nouvelles recherches.

Le sujet étant complexe, dans un souci de clarté, nous avons adopté dans notre exposé un plan à la fois logique et, dans une certaine mesure, chronologique. Un premier chapitre, sous forme de causerie, fait le point de nos recherches sur la question et démontre l'existence de ce culte à mystères universel qu'après d'autres auteurs nous avons appelé la « Gnose Transhistorique ». Puis sont étudiées successivement les composantes de la Franc-Maçonnerie qui, si l'on met à part l'influence templière, affirmée mais non démontrable, sont au nombre de sept, à savoir :

- le Compagnonnage,
- le culte d'Osiris,
- le culte de Mithra,
- l'Alchimie,

16 P.L.B. Drach, *De l'harmonie entre l'Eglise et la Synagogue*, en deux tomes, Paris 1844, réédité en 1978 par les Editions Socii Sancti Michaelis.

- la Rose-Croix,
- la Kabbale,
- le Néoplatonisme, inspirateur de la Kabbale.

A première vue disparates, ces éléments sont en réalité apparentés puisqu'ils dérivent tous (voir fig. 1, p. 19) de la Gnose Transhistorique. Leur présence dans les rites et les légendes maçonniques ne nuit pas plus à l'unité de l'ensemble que ne le fait, dans la liturgie catholique traditionnelle, la coexistence d'éléments empruntés à l'hébreu, au grec, au latin et aux langues vernaculaires. C'est ce qui explique que les premiers Maçons « Acceptés » aient pu être parfois, simultanément et sans contradiction, Alchimistes, Rose-Croix et Kabbalistes.

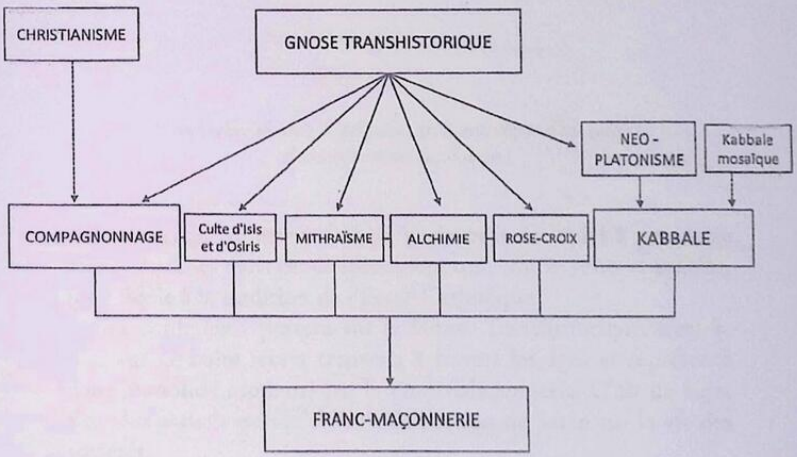


Fig. 1 – La Gnose transhistorique

CHAPITRE I

LA GNOSE TRANSHISTORIQUE
ou
LE SECRET DES SECRETS

(Conférence donnée le 16 juin 2012 aux élèves d'un collège d'Enseignement Secondaire)

Je remercie Monsieur l'Abbé V. de m'avoir invité à présenter mes recherches dans cet établissement qui, contre vents et marées, reste fidèle à la tradition de l'Ecole Catholique.

Ma conférence portera sur la Gnose Transhistorique, c'est-à-dire sur ce culte secret transmis à travers les âges et représenté dans le monde moderne par la Franc-Maçonnerie. C'est un sujet des plus actuels puisqu'il s'agit de l'action de Satan sur la vie des sociétés.

Dans mon exposé, je montrerai comment, à partir d'un roman médiéval, j'ai été amené, de fil en aiguille, à pénétrer dans un domaine qui devait rester interdit aux profanes, à savoir l'ésotérisme[17] des religions non chrétiennes. Pour me faire mieux comprendre, je procèderai en trois temps. Je vous parlerai successivement :

- de l'Enigme du Graal,
- de l'Enigme maçonnique,

17 Ésotérisme : du grec *esôteros* « plus intérieur », doctrine réservée aux seuls initiés.

- du mythe du « Fils de la Veuve », dont l'interprétation, on le verra, donne la solution de l'Enigme maçonnique.

Dans ma conclusion, je montrerai la nature gnostique et fondamentalement anti-chrétienne du phénomène révolutionnaire.

1) L'ÉNIGME DU GRAAL

Comme vous le savez peut-être, un professeur d'Université est tenu de faire progresser la Science en menant des recherches dans un domaine de sa spécialité. Pour différentes raisons, mon choix s'est porté très tôt sur les romans de la Table Ronde et en particulier sur le Roi Arthur, ce personnage semi-historique qui semble avoir vécu en Grande-Bretagne à l'époque des invasions germaniques. A l'intérieur de cet ensemble d'œuvres écrites entre le XIe et le XVe siècles, mon attention fut attirée par le Cycle du Graal, ce plat (ou calice) dans lequel, selon la légende, aurait été recueilli le Sang du Christ.

Or, à l'origine de cette étrange histoire, se trouve une œuvre inachevée, *Le Conte du Graal*, composée vers 1185, que je comparerais volontiers à un roman d'Agatha Christie dont on aurait perdu les quarante dernières pages.

Je vous le résume :

Le héros, le jeune Perceval, que l'auteur appelle « le fils de la veuve »[18] a été élevé dans la forêt galloise, loin du monde chevaleresque, parce que sa mère voulait empêcher qu'il ne périsse au combat comme son père et ses deux frères. Mais le destin veille. Un jour Perceval décide de se rendre à la cour du Roi Arthur pour se faire adouber. Il s'arrête un soir dans un château et assiste à une mystérieuse procession : il voit passer une lance dont le fer saigne, et un plat, « un graal », d'où émane une lumière éblouissante. Il n'ose demander aucune explication. Hélas, s'il avait posé des questions, son hôte, le « Roi Pêcheur », blessé aux jambes par un javelot, et tous les habitants du château, auraient connu un ineffable bonheur. Mais il reste muet et, le lendemain, rien ne subsiste de sa vision : il se retrouve seul. Pour découvrir la vérité sur la lance qui saigne et le Graal, il entreprend une quête dont nous ne connaîtrons pas la fin, puisque l'auteur, Chrétien de Troyes, est mort avant d'avoir

18 « Li fix a la veve fame », Ed. Roach, v. 74.

pu achever son œuvre. Tout au plus apprendra-t-il d'un oncle ermite que le Graal *« est une sainte chose »*[19] dans laquelle on porte au vieux père du Roi Pêcheur une hostie qui constitue sa seule nourriture.

Inutile de dire que le mystère de ce roman inachevé a retenu l'attention des spécialistes. Depuis plus d'un siècle qu'on étudie la question, trois hypothèses ont été avancées. Selon les uns, la procession au Château du Graal serait une cérémonie chrétienne, peut-être influencée par la liturgie orthodoxe. Selon d'autres, il s'agirait d'une scène d'initiation provenant d'une religion païenne. Pour d'autres enfin, ce serait un épisode emprunté à un mythe celtique.

Pour mener à bien mes propres travaux sur la question, il m'a fallu étudier plusieurs langues, notamment le gallois (tâche relativement facile, puisque le gallois et le breton – que je connaissais – sont des langues-sœurs). Après de longues années de lectures, de comparaisons et de réflexion, je suis parvenu aux conclusions suivantes :

1. l'histoire de Perceval dérive d'un mythe celtique dans lequel subsistaient des éléments d'un rite d'initiation,
2. ce mythe, largement attesté chez les héritiers des Indo-Européens (les Celtes, les Germains, les Grecs, les Latins, les Slaves, les Iraniens, et d'autres encore), apparaît aussi dans les civilisations les plus diverses (en Chine, au Tibet, en Afrique, etc.) : les noms des personnages diffèrent, mais le récit dans ses grandes lignes, reste le même et raconte comment le fils d'une veuve venge la mort de son père en tuant son meurtrier,
3. ledit mythe fonctionne comme une parabole qui, lorsqu'on l'interprète, révèle une doctrine religieuse radicalement opposée à la révélation chrétienne puisqu'elle fait de Satan un dieu ami des hommes, et du Dieu de la Bible un abominable tyran,
4. enfin, et c'est le plus surprenant, une comparaison attentive

19 « Tant sainte chose est li graals » (v. 6425).

m'a révélé que la Franc-Maçonnerie est une forme moderne de ce culte multimillénaire.

Mais n'anticipons pas : pour suivre le cheminement qui fut le mien, il importe d'avoir présentes à l'esprit un certain nombre de notions qui ne vous sont peut-être pas familières. C'est pourquoi il me faut à présent vous parler de la Franc-Maçonnerie.

2) L'ÉNIGME MAÇONNIQUE

Je commencerai par une brève définition : la Franc-Maçonnerie est une société secrète que l'on considère généralement comme issue des corporations médiévales, notamment de celle des maçons appelés « francs » parce qu'ils étaient exemptés de certains impôts. Elle se rattache par ses pratiques aux religions de l'Antiquité dites « à mystères », c'est-à-dire comportant des rites secrets d'initiation dont la signification n'était connue que d'un petit nombre. Depuis le XVIIIe siècle, la Franc-Maçonnerie joue un rôle important, aussi bien dans la politique française que sur le plan international, et sa présence dans notre République dénonce à elle seule l'imposture d'un régime qui se dit « laïque ».

La Franc-Maçonnerie est divisée en plusieurs Obédiences ou branches rivales telles que le Grand-Orient (très à gauche), la Grande Loge de France, la Grande Loge Nationale Française (qui se proclame déiste), et bien d'autres encore qui se situent plutôt à droite.

Ces divisions, loin d'affaiblir la Franc-Maçonnerie, accroissent au contraire son efficacité puisqu'elles permettent de faire collaborer à un plan d'ensemble des hommes aux opinions politiques très différentes ou même opposées. Les rites restant les mêmes dans leurs grandes lignes, on peut en conclure que la doctrine secrète est la même dans toutes les obédiences. Pour se faire une idée de ce que cache cette étrange organisation, le profane dispose de deux éléments : son action politique et ses cérémonies, c'est-à-dire sa liturgie.

Action de la Franc-Maçonnerie

J'ai dit que la Franc-Maçonnerie jouait un rôle important au sommet de l'Etat. Pour le montrer, je me contenterai de vous lire cet extrait d'un article paru dans *L'Express* du 4 juillet 1986 :

> « *Nous sommes loin du temps où, dans l'hémicycle du Palais-Bourbon, un président du Conseil, maçon, appelait à la rescousse, les bras en arceau au-dessus de la tête, les voix de ses frères : « A moi, les Fils de la Veuve ! ». C'était en 1899 : 8 ministres sur 11, 150 députés étaient maçons. Aujourd'hui, dans le gouvernement Chirac, outre Georges Fontès (Anciens Combattants) et André Rossinot (Relations avec le Parlement), trois ministres sont des frères : Alain Devaquet (Recherche et Enseignement supérieur), Didier Bariani (Affaires étrangères) et Christian Bergelin (Jeunesse et Sports). Plus une ex-sœur, Lucette Michaux-Chevry (Francophonie), qui fut au Grand-Orient. Les Fils de la Lumière sont moins nombreux dans le gouvernement actuel que dans celui de Fabius, et surtout celui de Pierre Mauroy. A Lille comme à Matignon, ce dernier a toujours été si entouré de maçons que certains frères le considèrent comme l'un des leurs. Roland Dumas, Yvette Roudy, André Labarrère, Henri Emmanuelli, Joseph Franceschi, Guy Lengagne, Georges Lemoine, Edmond Hervé, André Cellard, André Henry, Louis Mexandeau le sont ; Jack Lang et Pierre Joxe l'ont été. Voilà pour les vedettes.*
>
> *Quant aux cabinets ministériels, aujourd'hui comme hier, ils fourmillent de frères. Jacques Chirac compte quelques maçons dans son entourage proche, et la Fraternelle de la Ville de Paris regroupe, à elle seule, 500 employés ! Jacques Chaban-Delmas, qui entretient d'excellentes relations avec les loges bordelaises, a trois conseillers maçons.* »

La Franc-Maçonnerie est à l'origine des lois anticatholiques votées et appliquées sous la Troisième République, à savoir :

1880 : Décret proscrivant les congrégations enseignantes non autorisées,

1881 : Expulsion des ordres religieux,

1882 : Création de l'école gratuite, obligatoire et laïque,

1884 : Rétablissement du divorce (supprimé en 1816 sous Louis XVIII lors de la Restauration),

1904 : Suppression des congrégations,

1905 : Séparation de l'Eglise et de l'Etat.

Et cela continue aujourd'hui avec les lois sur l'avortement, l'union libre, l'homosexualité et bientôt l'euthanasie...

Quel est donc le but ultime de la Franc-Maçonnerie ? Sur ce point, la discrétion est extrême. Le *Discours de Ramsay* (1737), qui semble être la charte de l'Ordre, révèle que l'organisation travaille à « *réunir dans une seule fraternité les sujets de toutes les nations de manière à créer un peuple nouveau dont la cohésion sera cimentée par les liens de la Vertu et de la Science* ».

Autrement dit, la Franc-Maçonnerie travaille à l'instauration d'un gouvernement mondial, à la destruction des patries et au développement des sciences et des techniques.

Mythes et rites d'initiation

Deuxième source d'informations sur cette société secrète : sa « liturgie », dont la signification, contrairement à celle des sacrements dans l'Eglise, n'est pas donnée aux adeptes. De ces cérémonies, parfois fort impressionnantes, je ne retiendrai que celle de l'initiation au grade de Maître. Attestée dès 1738, elle consiste en la représentation du meurtre d'Hiram, « le Grand Architecte ». Bien que trois personnages de ce nom soient mentionnés dans la Bible, d'aucun d'eux il n'est dit qu'il ait été assassiné. Il s'agit donc d'une tradition apocryphe.

L'histoire peut se résumer ainsi :

Hiram le Tyrien avait été chargé par Salomon de construire le Temple de Jérusalem. Il avait divisé ses ouvriers en trois classes : les apprentis, les compagnons et les maîtres. Chaque catégorie avait reçu de lui un mot de passe qui devait rester se-

cret. Trois mauvais compagnons voulurent arracher à Hiram la révélation de la parole de Maître. Comme il refusait de se plier à leur désir, ils décidèrent de se venger. Ils l'attirèrent dans un guet-apens. Celui qui l'attendait dans le Temple à la porte du Midi le frappa à la tête d'une règle. Hiram courut vers la porte de l'Occident où le second compagnon le frappa au cœur d'un coup d'équerre. Gravement blessé, l'architecte gagna la porte de l'Orient où le troisième meurtrier l'acheva d'un coup de maillet. Lorsque la nuit fut tombée, les complices l'enterrèrent sur le mont Liban. Les maîtres que Salomon avaient envoyés à sa recherche découvrirent son corps grâce à un acacia qui s'élevait sur sa tombe.

Il est à noter que dans le rite dit « Ecossais » pratiqué par certaines loges, lors des initiations à certains grades supérieurs, il est raconté comment Hiram fut vengé par ses compagnons qui mirent à mort les trois meurtriers. Mais revenons au grade de Maître. Après diverses épreuves, le candidat est conduit devant le « tombeau » d'Hiram. Ecoutons Oswald Wirth :

« *Interrogé par une voix grave qui semble venir d'une profondeur lointaine, le postulant répond en toute sincérité. Il est alors invité à se retourner... L'obscurité serait complète sans un crâne lumineux qui permet de distinguer un catafalque* (un cercueil) *dressé devant le récipiendaire. Celui-ci croit discerner en outre des ombres qui semblent plongées dans une inexprimable tristesse. Il apprend alors que l'œuvre de la Maçonnerie est compromise par suite de l'assassinat du maître qui dirigeait ses travaux* »[20]

Il est aujourd'hui établi que le mythe pseudo-biblique d'Hiram est une variante tardive de l'histoire d'Osiris, le dieu civilisateur. On connaît le mythe égyptien : jaloux de son frère Osiris, Seth, le dieu à tête d'âne, le tue en l'enfermant dans un coffre, puis dépèce son cadavre. Isis, devenue veuve, se réfugie avec son fils Horus dans les roseaux du Nil. Parvenu à l'âge d'homme, Horus défie

---

20 Oswald Wirth, *La Franc-Maçonnerie rendue intelligible à ses adeptes*, Ed. Dervy Livres, Paris 1986, III, p. 85.

son oncle, le tue et ressuscite son père qu'il rétablit sur le trône. Ce mythe, du reste, fait partie du corpus des 53 versions du monde entier sur lesquelles ont porté mes recherches.

Pour l'historien maçon Jean Mallinger, il est hors de doute que le candidat au grade de Maître est « *en réalité symbolisé à ce degré sublime par le jeune Horus, FILS DE LA VEUVE* (je souligne), *sa divine Mère Isis, dont l'époux avait été assassiné par Seth* »[21]. Goblet d'Alviella, autre initié, est du même avis[22].

Cette identification est du reste confirmée par le très officiel *Catéchisme interprétatif du grade de Maître.* A la question : « *Quelle est la Veuve dont les maçons se disent les fils ?* », le postulant doit répondre : « *C'est Isis, personnification de la Nature, la Mère universelle, Veuve d'Osiris, le dieu invisible qui éclaire les intelligences.* »[23]

La cérémonie s'achève de la façon suivante : après avoir fait le tour du Temple, accompagné du « Grand Expert » et de deux « Surveillants », le candidat s'entend inviter à prendre la place du mort afin de « mourir à son tour ». Il enjambe le cercueil, devant lequel il vient se placer. On le frappe alors symboliquement d'une règle, d'une équerre et d'un maillet, instruments qui représentent l'activité maçonnique. Il s'écroule sur le sol. Après avoir tenté deux fois en vain de le ranimer, l'assistance forme autour de lui une « chaîne vivante ». Tandis que les deux Surveillants le relèvent en le poussant par les épaules, le Grand Expert lui saisit la main droite et lui prononce tout bas à l'oreille les deux mots secrets qui constituent le mot de passe de la Maîtrise. Aussitôt la Loge s'illumine et tous honorent le nouveau Maître « *comme si Hiram s'était réincarné en lui* »[24].

---

21 Jean Mallinger, *Les origines égyptiennes des usages et symboles maçonniques*, Lille 1978, p. 47.

22 Goblet d'Alviella, *Des origines du Grade de Maître dans la Franc-Maçonnerie*, Paris 1983, p. 72-74.

23 Oswald Wirth, *op. cit.*, p. 173.

24 *Op. cit.*, p. 99.

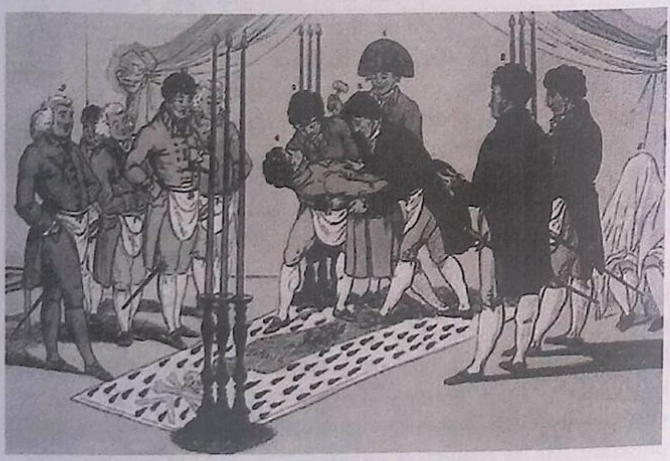


Fig. 2 – Gravure du XVIIe siècle représentant une des phases d'initiation au grade de Maître.

Conclusion

Résumons-nous. Que savons-nous de certain sur la Franc-Maçonnerie ? Notre rapide enquête nous a appris un certain nombre de choses, notamment :

- qu'elle est une société secrète qui depuis le XVIIIe siècle joue un rôle important dans la vie politique aussi bien française qu'internationale,
- qu'elle a pour objectifs déclarés l'unification des peuples et le développement des sciences et des techniques,
- qu'elle s'est toujours farouchement opposée au catholicisme dont elle combat les dogmes, la morale et la conception de la société,
- que ses membres s'appellent eux-mêmes les « Fils de la Veuve » (comme Perceval dans *Le Conte du Graal*),
- que dans ses mythes, elle fait référence à un « Grand Architecte » (Hiram), assassiné par trois compagnons, ou encore à Osiris, le dieu égyptien civilisateur, victime de son frère Seth, le dieu jaloux,
- que dans son rite d'initiation au grade de Maître, le candidat mime la mort et la résurrection d'Hiram et d'Osiris.

Quel est donc ce culte qui exerce une influence aussi profonde sur les destinées de notre pays et du reste du monde ? Nul ne le sait. Toutes les recherches menées jusqu'ici se sont heurtées à un obstacle apparemment infranchissable. En effet, la doctrine de la Franc-Maçonnerie est présentée, même à ses adeptes, sous le voile de symboles dont nul – sauf les Hauts Initiés – ne connaît le sens. C'est ce qui a fait dire au célèbre historien maçon Oswald Wirth déjà cité (p. 15) :

« *Le formalisme du rituel... n'est point resté secret. Il a été* d*ivulgué dans de nombreux ouvrages parus dès le commencement du XVIIIe siècle. Mais on ne peut faire connaître sous ce rapport que le côté matériel de nos pratiques. L'ésotérisme* (c'est-à-dire la doctrine secrète)

n'est pas susceptible de divulgation »[25].

C'est précisément cet ésotérisme soi-disant hors d'atteinte des profanes que mes recherches sur les mythologies et les folklores ont dévoilé. Nous allons voir comment.

3) LE MYTHE DU FILS DE LA VEUVE

Avant d'aborder le sujet proprement dit, et pour fixer les idées, je commencerai par préciser quelques notions de vocabulaire :

Le mot *mythe* vient du grec *muthos* : « parole », « discours », « récit », « fable » ou encore « légende ». En français, dans le contexte qui nous occupe, il désigne un récit des temps fabuleux mettant en scène des héros et des dieux. A ce titre, il est inséparable des religions païennes. C'est en comparant les mythologies (ou « ensemble des mythes ») de plusieurs civilisations que j'ai découvert, de la façon la plus inattendue, l'origine lointaine de la Franc-Maçonnerie. A l'étude des mythologies, j'ai ajouté celle des folklores (de l'anglais *folk-lore* : « science du peuple »), c'est-à-dire des traditions, légendes, contes et coutumes que l'on trouve dans tous les pays.

Ce voyage dans l'espace et le temps m'a révélé l'existence d'un type de récit, toujours le même dans ses grandes lignes, et qui se ramène aux quatre points suivants :

1) le père du Héros est tué ou exilé par un tyran,
2) sa veuve s'enfuit avec son fils, qu'elle cache dans le désert ou la forêt,
3) lorsque le Héros atteint l'âge de porter les armes, un membre de sa famille lui révèle l'identité du meurtrier,
4) le Héros va affronter le tyran, surmonte les épreuves que celui-ci lui impose et le tue.

25 *Op. cit.*, I, p. 161.

Mes recherches, qui ont porté, comme je l'ai dit, sur une cinquantaine de versions du monde entier, ont mis en évidence l'existence de trois variantes du récit selon que :

a) le héros est le troisième de trois frères (on parlera alors du « Mythe des Trijumeaux »),

b) il a un frère jumeau (en réalité un demi-frère, car si tous deux ont la même mère – une mortelle – le héros est fils d'un dieu, tandis que son frère a pour père un mortel),

c) il est fils unique.

Pour simplifier, je commencerai par la variante des Trijumeaux que je présenterai brièvement et dont je donnerai l'interprétation.

Troisième variante

Le Mythe des Trijumeaux

Réduite à l'essentiel[26], cette variante peut se résumer ainsi :

Un tyran, le Tricéphale (un monstre à trois têtes), apprend par un oracle qu'il mourra de la main d'un de ses descendants. Pour empêcher que la prédiction ne se réalise, il enferme sa fille unique dans une tour. Un héros ou un dieu réussit à s'introduire dans la prison et se fait aimer de la princesse. De leur union naissent trois fils. Informé par ses serviteurs, le tyran se retourne contre le séducteur qu'il tue. Puis il tente de faire disparaître en les noyant ses petits-enfants dont l'existence met en péril sa propre vie. La veuve parvient à sauver le dernier-né avec lequel elle se réfugie dans le désert ou la forêt. Lorsque l'enfant

26 Documents utilisés : *L'Histoire de Lug* (version 1 du corpus, Irlande), d'après W.J. Gruffydd, dans *Math vab Mathonwy*, Cardiff 1928 ; *La légende de Feridoun* (version 28, Iran), d'après Jules Mohl, dans Le *Shâhnâmeh* ou *Livre des Rois*, Paris 1876, p. 54 et suivantes.

atteint l'âge d'homme, elle lui révèle le secret de ses origines et lui fait promettre solennellement de tuer le meurtrier. Le héros va défier le tyran, surmonte les épreuves que celui-ci lui impose et venge la mort de son père.

Interprétation

D'une lecture attentive des textes analysés, il ressort clairement que certains d'entre eux contiennent des éléments symboliques. Ainsi dans la version 2, irlandaise, ce n'est qu'après avoir goûté au Saumon magique de la Connaissance (*Eó Fis* dans l'original, voir Annexe I) que Fionn, le héros, découvre l'identité du meurtrier de son père. De même dans la version 3, germanique, Sigurdr[27] n'a pas plus tôt goûté au sang du serpent Fafnir qu'il comprend le langage des oiseaux. Deux mésanges lui apprennent que le forgeron Reginn en veut à sa vie. Il le tue et s'empare du trésor de Fafnir.

D'où l'idée que le mythe du Fils de la Veuve pourrait être une sorte de parabole dont le sens véritable n'était révélé qu'à quelques-uns. Cette hypothèse admise, le problème n'est pas totalement résolu. Tout indique que « le Fils de la Veuve » symbolise le candidat à l'initiation. Mais qui est son père ? Qui est sa mère ? Et surtout, qui est le meurtrier ?

Trois éléments permettent d'entrevoir la solution :

1) Les spécialistes reconnaissent l'existence d'une tradition secrète attestée à l'époque historique en Grèce, comme on va le voir, mais aussi en Inde[28], ce qui laisse supposer une origine plus

27 Plus connu sous le nom de *Siegfried* dans la littérature allemande.

28 *« C'est ce qu'indiquent les nombreuses expressions qui réunissent l'adverbe evám « ainsi » au verbe vid- « savoir » (« celui qui le sait ainsi », « celui qui sait ainsi », « l'ainsi-sachant = l'initié ») : face à l'ignorant, qui dort au lieu d'apprendre en récitant (Rigveda 5, 44, 13d), il y a non seulement celui qui sait pour avoir appris les textes par cœur, comme le fait le barde pour en composer de nouveaux selon la technique « orale-formulaire » décrite par Milman Parry, mais aussi celui qui en possède le sens caché, l'initié »* (extrait d'une note sur le sujet communiquée par Jean Haudry, Directeur d'Etudes à l'Ecole Pratique des Hautes Etudes, IVe section).

ancienne, antérieure à la dispersion des Indo-Européens,

2) La Quête de la Connaissance occupe dans le mythe une place de premier plan (cf. les légendes de Fionn et de Sigurdr),

3) Le meurtre du père est la conséquence de l'enlèvement de la princesse (la mère du héros).

Tout s'éclaire si l'on admet que le tyran représente un Dieu Mauvais, la Princesse la Connaissance, et le Père un Dieu Bon, ami des hommes. Quant au Héros, comme je l'ai dit, il symboliserait l'Initié ou, d'une façon plus générale, l'Humanité initiée. Cela posé, l'interprétation suivante vient à l'esprit :

Le Dieu Mauvais (le Tricéphale[29]) voulait garder pour lui seul la Connaissance (la Princesse) afin d'éviter que les hommes ne s'en emparent et ne l'anéantissent. Le Dieu Bon (le Père), bravant son interdiction, apporta la Connaissance sur la Terre. Il en résulta l'apparition d'une race de surhommes (les Fils de la Princesse). Au cours de la lutte qui suivit, le Dieu Mauvais fut victorieux. Mais sa victoire fut incomplète puisqu'il échoua dans sa tentative de détruire la Connaissance (la Princesse devenue Veuve) et l'Humanité (les Fils de la Princesse). En effet, grâce à l'Arche – symbolisée par le coffre, le berceau ou le tonneau de certaines versions[30] – quelques hommes échappèrent au cataclysme et entreprirent de transmettre aux générations suivantes le récit de ce qui s'était passé à l'aube de l'Histoire. Telle fut l'origine de l'initiation, dont les candidats s'engagent à venger la mort de leur Père, le Dieu Bon.

---

29 Les trois têtes du personnage semblent suggérer la nature trine du dieu tyrannique. L'analogie avec les trois meurtriers d'Hiram n'est pas une coïncidence.

30 Ce genre de symbole était connu des premiers chrétiens. Près de l'entrée d'une crypte du cimetière des saints Pierre et Marcellin à Rome, une fresque du IIIe s. représente Noé sous les traits d'un enfant sortant d'un coffre qui flotte sur l'eau (voir illustration p. 36).

Fig. 3 – Noé sortant de l'Arche ou « l'enfant dans le coffre » (voir p. 35, note 30), Rome, catacombe des saints Pierre et Marcellin.

Quelques mythes parallèles

Du reste, certains récits mythologiques ont conservé de façon très nette ce schéma d'un Dieu ami des hommes victime d'un Dieu tyrannique. C'est le cas notamment en Grèce, de mythes tels que ceux d'Héphaïstos le Forgeron, de Cronos le Dieu de l'Âge d'Or, et surtout de Prométhée. Je vous rappelle l'histoire du dieu du feu[31] :

Prométhée était aussi élevé en dignité que Zeus lui-même, puisqu'il était son cousin. En effet il était le fils du Titan Japet, de même que Zeus était le fils du Titan Cronos. Il eut plusieurs enfants, dont Deucalion, le seul survivant du Déluge. Dès la *Théogonie* d'Hésiode (VIIIe siècle avant Jésus-Christ), Prométhée apparaît comme le bienfaiteur de l'Humanité. Il trompa Zeus une première fois lors du sacrifice d'un bœuf en lui donnant les os recouverts de graisse blanche, tandis qu'il réservait aux hommes la chair et les entrailles. Furieux, Zeus décida de punir les mortels en leur enlevant le feu. Prométhée vint une seconde fois à leur secours en dérobant à la « roue du soleil » des semences de feu qu'il apporta à la terre. Zeus répliqua en envoyant aux mortels Pandore, la première femme. Pandore ouvrit le vase dans lequel étaient enfermés tous les maux, qui se répandirent sur la terre. Elle le referma sur l'Espérance. Zeus se retourna ensuite contre Prométhée. Il l'enchaîna sur le Caucase et lui envoya un aigle pour lui dévorer le foie. Puis il jura par le Styx (le fleuve des Enfers) qu'il ne le libèrerait jamais. Il fut contraint de revenir sur sa parole : en effet Héraklès[32] perça d'une flèche l'aigle de Prométhée qu'il libéra. Prométhée manifesta son esprit d'insoumission à l'égard des dieux en deux autres circonstances : il donna à Héraklès le moyen de se

---

31 D'après l'article de P. Grimal dans son *Dictionnaire de la Mythologie grecque et latine*, Paris 1963, p. 37.

32 Héraklès, est lui aussi un « Fils de la Veuve » (version 21 du corpus) : jumeau divin (son père est Zeus), il a un frère mortel, Iphiclès, fils d'Alcmène et d'Amphitryon.

procurer les Pommes d'Or du jardin des Hespérides ; il enseigna à son fils Deucalion comment, en construisant une arche, échapper au Déluge que Zeus préparait pour anéantir la race humaine.

Le mythe de Prométhée rapporte sous une autre forme la même tradition que le Mythe du Fils de la Veuve. Mais ici, la notion de Connaissance se fait plus précise ; Eschyle en effet dans sa fameuse tragédie *Prométhée Enchaîné* (composée vers 460 avant Jésus-Christ) révèle que le véritable crime du Dieu du Feu fut d'avoir apporté aux hommes les rudiments de la connaissance scientifique. Ses propos aux Océanides venus le visiter sur son rocher ne laissent sur ce point aucun doute :

« *Ecoutez*, leur dit-il, *écoutez les misères des mortels, et comment des enfants qu'ils étaient, j'ai fait des êtres de raison, doués de pensée... Au début, ils voyaient sans voir, ils écoutaient sans entendre, et, pareils aux formes des songes, ils vivaient leur longue existence dans le désordre et la confusion. Pour eux, il n'était point de signe sûr ni de l'hiver, ni du printemps fleuri, ni de l'été fertile ; ils faisaient tout sans recourir à la raison, jusqu'au moment où je leur appris la science ardue des levers et des couchers des astres. Puis ce fut le tour de celle du nombre, la première de toutes, que j'inventai pour eux... D'un mot tu sauras tout à la fois : tous les arts aux mortels viennent de Prométhée* »[33].

Nous sommes sur le bon chemin. En effet, aux yeux des Grecs, Eschyle passait pour avoir été initié aux mystères d'Eleusis[34] et fut même accusé d'en avoir trahi le secret dans une de ses tragédies. Selon Aristote, il se défendit en déclarant « *qu'il ne savait pas qu'il s'agissait là de choses secrètes* »[35]. Il me paraît hautement probable que la pièce incriminée n'était autre que *Prométhée enchaîné*. Tel

33 Paul Mazon, *Prométhée enchaîné*, v. 442-506, dans *Eschyle*, t. I, Paris 1949.

34 Eschyle était né à Eleusis. Aristophane lui prête cette invocation : « Ô Déméter qui as nourri mon âme, fais que je sois digne de tes mystères » (*Grenouilles*, vv. 886 et suiv.), cité par Paul Mazon, *op. cit.*, p. 2.

35 Aristote, *Ethique à Nicomaque*, III, 2, 111 à 1119, cité par Paul Mazon, *ibidem*.

est aussi le sentiment de Jacqueline Duchemin qui écrit dans son commentaire de cette œuvre : « *l'on se prend à se demander à quelles sources poétiques,* ***à quelles révélations sacrées peut-être*** (je souligne) *un Eschyle avait puisé ses informations* »[36].

Mais en voilà assez sur ce sujet. Je terminerai par un exemple de chacune des deux autres variantes, dont je donnerai également l'interprétation.

Première variante : Le Fils Unique

Chine - Le fils des forgerons[37]

Sur l'ordre d'un tyran, le forgeron Ganjiang et son épouse Moye fabriquent deux sabres magiques (l'un « mâle », l'autre « femelle ») qui permettront à leur possesseur de conquérir le monde. Les armes sont bientôt prêtes. « *Elles semblaient identiques mais l'une était plus fine que l'autre. En outre, elles avaient l'avantage de s'assembler parfaitement et de pouvoir ainsi tenir dans le même fourreau* ». Sachant que le tyran en veut à sa vie, Ganjiang décide de ne lui livrer que le sabre « femelle ». Avant de partir, il fait à sa femme la recommandation suivante : « *Si je suis tué et si l'enfant que tu portes est un garçon, raconte-lui ceci quand il deviendra homme : lorsque tu sors par le portail... tu vois un pin sur un rocher : le sabre est dans l'arbre. S'il trouve le sabre, il pourra alors venger ma mort* ». Tout se passe comme annoncé : le forgeron est assassiné et la veuve met au monde un fils. L'enfant grandit en force et en sagesse. Lorsqu'il est assez grand, sa mère lui raconte toute l'histoire et le garçon réagit, bien sûr, avec colère. Il demande où se trouve le sabre de son père et la veuve lui répète la for-

---

36 Jacqueline Duchemin, *Prométhée, Histoire du mythe, de ses origines orientales à ses incarnations modernes,* Les Belles Lettres, Paris 1974, p. 75.

37 D'après *Les plus belles légendes chinoises,* texte de Tao Tao Sanders, traduction de Mylène Berdoyes, Nathan, Paris 1981, p. 116. et suivantes. (Version 14 du corpus).

mule qu'elle avait apprise. Il s'agissait d'une véritable énigme. En effet, il n'y avait pas de montagne au sud de la maison et pas un seul pin dans le voisinage. Le garçon réfléchit donc longtemps au sens de ces paroles sans les comprendre. Et puis un matin il regarda vers le sud et remarqua quelque chose : le portail donnant sur la cour était monté sur une dalle de pierre. Ne serait-ce pas le pin planté sur un rocher ? Il prit alors une hache et fendit le poteau le plus proche de la maison. C'est là qu'il trouva le sabre étincelant. Ainsi armé il fit ses adieux à sa mère et partit venger son père. Il réussit à tuer le tyran mais périt dans l'aventure.

Interprétation

Elle n'offre pas de difficultés particulières :

- le tyran est le Dieu Mauvais, ennemi des hommes,
- le père forgeron et la mère forgeronne symbolisent le Dieu Civilisateur et la Connaissance (également représentée par les sabres magiques),
- le « Fils de la Veuve » est l'initié-type qui, au terme d'une épreuve, reçoit l'arme de la vengeance (la Connaissance) et, en tuant le Dieu Mauvais, venge son père.

Deuxième variante : Les jumeaux

Je restitue le récit originel à partir de deux versions complémentaires, l'une empruntée à la tribu des indiens navajos (Amérique du Nord)[38], l'autre à celle des Tupinambas (Amazonie)[39].

Comme dans certaines versions européennes, les deux frères sont nés d'une même mortelle, mais ils ont des pères différents. L'un est le fils du Porteur du Soleil, le grand dieu civilisateur

38 *Les Jumeaux Navajos*, d'après Hélène Fouré-Salter, *Contes et légendes des Indiens Peaux-Rouges*, Nancy 1971, p. 173-184. (Version 33 du corpus).

39 *Les Jumeaux Tupinamba*, d'après A. Métraux, La religion des Tupinamba, Paris 1928. (Version 17 du corpus).

qui vit dans l'Autre Monde ; l'autre, conçu plus tard, est le fils d'un homme. Grâce au sang-froid de leur mère, ils échappent à l'ogre Yeitso qui avait anéanti leur tribu. Pour délivrer le pays de ce monstre, ils décident d'aller demander au Porteur du Soleil des armes magiques. La Femme-Araignée leur indique la route à suivre et leur donne les moyens qui leur permettront d'échapper aux dangers qui les menacent. Ils arrivent un jour à un endroit où se dressent deux énormes rochers : « *Lorsqu'un Navajo s'engageait dans l'étroit couloir qui se trouvait entre ces masses de pierre, celles-ci se refermaient sur lui et l'écrasaient* ». Le jumeau divin indique à son frère comment franchir l'obstacle : qu'il passe le premier entre les deux rochers. Il sera écrasé, mais lui, en tant que fils du dieu, le ressuscitera. Sitôt dit, sitôt fait : le mortel est broyé et son frère divin le ressuscite. Or ces rochers étaient la porte du domaine du Porteur du Soleil qui, voyant qu'ils ont surmonté l'épreuve, les reconnaît pour ses fils. Informé des méfaits de l'ogre, il accepte de les aider en leur donnant des vêtements qui les rendent invulnérables, ainsi que son arc magique et ses flèches « *faites d'arc-en-ciel, de rayons de soleil et d'éclairs* ». Revenus dans leur pays, ils défient le monstre et le tuent. Les eaux, qu'il avait détournées, se remettent à couler, et la région redevient aussi fertile qu'elle l'était autrefois[40].

Interprétation

Ici encore, la grille de lecture fournie par la troisième variante rend le récit transparent :

- Le Porteur du Soleil, exilé dans l'Autre Monde, est le Dieu Civilisateur ami des hommes,
- l'ogre Yeitso, qui a anéanti la tribu des Jumeaux, est le Tyran,

40 J'emprunte ce trait à une troisième version amérindienne (« The hero Twins and the Swallower of Clouds », dans *Keepers of the Faith, native American Stories and Environmental Activities for Children*, Fulcrum Inc. 1989).

- le Jumeau Divin, fils du Porteur du Soleil, représente l'Initié,
- le Jumeau Mortel représente le Profane qui, guidé par l'Initié, entreprend le voyage dans l'Autre Monde au cours duquel il reçoit du Dieu Civilisateur les armes de la vengeance, c'est-à-dire la Connaissance,
- sa mort entre les rochers[41] puis sa résurrection, qui fait de lui un fils du Dieu Civilisateur, symbolisent la mort et la résurrection initiatiques (voir p. 29-31),
- la libération des eaux détournées par l'Ogre correspond au retour de l'Âge d'Or, auquel avait mis fin la victoire du Tyran.

CONCLUSION

Au terme de cet exposé (un peu long, j'en conviens, malgré les coupes sombres qu'il a subies), que retenir d'essentiel ?

A mon avis, plusieurs choses de nature à intéresser à la fois les théologiens et les historiens :

1) Il a existé dans toutes les civilisations une religion primitive diamétralement opposée à la tradition biblique, et dont on retrouve des vestiges dans les mythologies et les folklores. Dans ce culte à mystères, qui correspond à la « Tradition Primordiale » des gnostiques modernes, Satan était représenté comme le « Dieu Civilisateur Porteur de Lumière »[42].

2) Cette tradition n'était connue dans son intégralité que d'un

41 Ce motif du « Passage des Symplegades » (ou « Rochers qui se heurtent ») apparaît fréquemment dans les mythologies et les folklores. On le retrouve notamment dans le mythe de Jason (Version 8 du corpus).

42 Lucifer signifie précisément « Porteur de Lumière ». Cf. le père des Jumeaux dans la version amérindienne, qualifié de « Porteur du Soleil ».

petit nombre, le peuple n'ayant accès qu'à « l'enveloppe des mythes » dont il ne pénétrait pas le sens caché, comme le déclarait cyniquement l'empereur Julien l'Apostat (331-363), farouche ennemi du Christianisme. Parlant de l'initiation et des mystères en général, il écrivait :

« *La nature aime à demeurer cachée et ne supporte pas que ce qui est caché de l'essence des dieux tombe, avec des paroles nues, dans des oreilles impures... Je pense que cela* [l'occultation des secrets relatifs aux dieux] *se produit souvent par l'intermédiaire des mythes lorsqu'ils sont versés avec la mise en scène qui leur est propre, dans les oreilles de la multitude, qui ne peut pas recevoir les vérités divines dans leur parfaite pureté* »[43].

Il est bon de savoir que ce principe du secret était très généralement admis dans l'Antiquité, même par les philosophes. Aristote donnait le matin, devant un petit nombre de disciples choisis, des leçons « *acroamatiques* » (c'est-à-dire ésotériques) et le soir des leçons *exotériques* ouvertes au grand public. Lorsqu'il eut publié ses livres acroamatiques, son illustre élève l'empereur Alexandre protesta vivement dans une lettre qui a été conservée par Aulu-Gelle (XX, 5) : « *Maintenant que vous avez mis à la portée de tout le monde les enseignements que vous m'avez donnés, en quoi serai-je supérieur aux autres ?* » Le philosophe le rassura : « *Sachez que mes leçons acroamatiques publiées peuvent se considérer comme n'étant pas publiées ; car ceux-là seuls les comprendront qui les ont entendu expliquer* »[44].

Telle était aussi la position de Platon, clairement formulée dans sa seconde lettre au tyran Denys de Syracuse[45].

---

43 Wilmer Cave Wright, *The works of the Emperor Julian with an English translation*, London and Harvard 1959, II, p. 103. Traduction française de Louis Prat.

44 Cité et traduit par le Chevalier P.L.B. Drach dans son livre *De l'harmonie entre l'Eglise et la Synagogue*, Paris, 1844 ; rééd. 1978, Ed. Socii Sancti Michaelis, I, note 2, p. XXVII.

45 Ep. II ad Dionys., citée par A. Martinet dans *Institutiones Theologicae ad usum seminariorium*, Paris 1859, I, p. 430.

3) Cette ignorance des profanes, qui constituaient l'immense majorité des sociétés, explique les altérations subies par les mythes originels. Peu à peu en effet, le récit, n'étant plus compris, s'est dégradé dans la transmission et a donné naissance à une multitude de versions parallèles. C'est ainsi qu'en Grèce Héphaïstos, jadis le grand Dieu Civilisateur, est devenu un dieu parmi d'autres (au point qu'on a oublié qu'Athéna, la déesse de l'Intelligence, était à l'origine son épouse). C'est ainsi également que la Variante II (Les Jumeaux) est représentée à Rome par la légende de Romulus et Remus (Version 6 du corpus), et en Grèce par les mythes d'Héraklès (et de son frère mortel Iphiclès - Version 21), de Castor et Pollux (Version 19), d'Amphion et Zéthos (Version 20) et de Pélias et Nélée (Version 22).

4) Rien n'indique que cette Contre-Tradition ait été conservée et transmise à travers les millénaires par une sorte de Contre-Eglise qui aurait perduré, avec sa hiérarchie et son clergé. Tout se passe comme si, à partir d'un culte originel commun, chaque civilisation avait conservé à des degrés divers le souvenir de cette religion du « Dieu Vaincu ».

5) La Franc-Maçonnerie est la forme moderne prise par ce très ancien culte. Les Hauts Initiés de l'organisation le savent et le disent. C'est ce que montre cet extrait de la *Revue Maçonnique* (nov.-déc. 1897, p. 227) :

« *En effet, si la Franc-Maçonnerie n'est pas aujourd'hui une religion, au sens courant du mot, elle provient cependant d'une antique religion ayant son Dieu, son culte, ses dogmes, ses cérémonies, etc, rivale non seulement du christianisme mais aussi du judaïsme et peut-être du paganisme officiel de la Grèce et de Rome.* »

L'affirmation est fondée. De fait :

- les Francs-Maçons s'appellent eux-mêmes « les Fils de la Veuve »,
- leurs cérémonies d'initiation reposent sur deux mythes de vengeance qui se rattachent à ceux que j'ai étudiés : le mythe

d'Hiram, le Grand Architecte de l'Univers assassiné par trois « compagnons jaloux » (les trois personnes de la Trinité) ; le mythe d'Isis et d'Osiris (Version 11 du corpus),

- dans le rite d'initiation au grade de Maître, on retrouve les motifs symboliques de la mort et de la résurrection, qui caractérisent la variante des Jumeaux (voir p. 41).

On comprend pourquoi la Franc-Maçonnerie a toujours persécuté l'Eglise, pourquoi elle a toujours considéré celle-ci comme son principal adversaire.

6) La présence active de la Franc-Maçonnerie dans tous les bouleversements politiques montre à l'évidence que la Révolution est une entreprise gnostique dissimulée sous le masque des idéologies. J'aurais encore beaucoup de choses à vous dire sur le sujet. Mais si vous avez mieux compris la nature du combat que vos parents et vos maîtres livrent pour vous (et, je l'espère, avec vous !) mon travail n'aura pas été inutile.

DISCUSSION AVEC LE PUBLIC

♦ **Question de M. l'Abbé V. :**

« ***Pourriez-vous nous dire en quoi le Mythe du Fils de la Veuve diffère de la Genèse ?*** »

Réponse : Un esprit superficiel pourrait croire qu'il s'agit grosso modo du même récit des origines. De fait, des ressemblances existent, mais les différences sont fondamentales. Dans le mythe comme dans la Bible, Satan veut faire croire que Dieu est un tyran qui craint de perdre son pouvoir si les hommes accèdent à la Connaissance. Qu'on se souvienne des paroles du Tentateur : parlant de l'Arbre de la Connaissance du Bien et du Mal, il dit à Eve : « *Dieu sait qu'en quelque jour que ce soit que vous en mangiez, vos yeux s'ouvriront et vous serez comme des dieux* » (*Genèse*, II, 5). On sait ce qu'il en advint... Cette notion de Bien et de Mal visiblement le gêne, et c'est pourquoi il n'en est pas question dans le mythe, où il s'agit de la connaissance des lois de l'Univers, qui accroîtra le pouvoir de l'Homme et lui permettra de se faire dieu. Sa première question dans la Bible, du reste, semble aller dans ce sens : « *Pourquoi Dieu vous a-t-il commandé de ne pas manger du fruit de* ***tous les arbres*** (je souligne) *du Paradis ?* » (*Genèse*, III, 1). Ces autres arbres désignent vraisemblablement les autres domaines de la Connaissance, dont l'étude est permise. Eve a beau mettre les choses au point, Satan fait comme s'il n'avait pas entendu et ne modifie pas son angle d'attaque.

Autre différence : dans la Bible, Noé est sauvé par Dieu, l'auteur du Déluge. **Dans le mythe de Prométhée, Deucalion, le survivant du Déluge, doit son salut au dieu victime du Tyran qui a provoqué le Déluge.** Veut-on d'autres preuves que la Tradition gnostique est une falsification de la Tradition authentique ?

♦ **Question d'un élève :**

« ***Votre interprétation des mythes est convaincante. Mais on***

ne la trouve ni dans les manuels de mythologie ni dans les manuels d'histoire. Comment expliquez-vous cela ? »

Réponse : De deux manières complémentaires : d'abord parce qu'il s'agit d'une approche nouvelle ; ensuite parce que parmi les spécialistes, certains sont parfaitement conscients du contenu initiatique des mythes mais ne veulent pas en parler pour la bonne raison qu'ils sont eux-mêmes des Initiés. J'en reparlerai. Pourtant il est arrivé que des auteurs de l'Antiquité lèvent exceptionnellement le voile, et ce qu'ils disent recoupe rigoureusement mes conclusions. C'est ainsi que dans son traité *Isis et Osiris*, Plutarque, qui vivait au premier siècle de notre ère, n'a pas hésité à écrire :

« *(Il) existe une doctrine qui se rattache à la plus haute antiquité, et qui, des fondateurs des connaissances sacrées et des législateurs, est descendue jusqu'aux poètes et jusqu'aux philosophes. Son origine est anonyme ; mais c'est une doctrine dont le crédit vigoureux et indéracinable se retrouve fréquemment impliqué non seulement dans les discours et dans les traditions, mais encore dans les rites initiatiques et dans les sacrifices, tant chez les Barbares que chez les Grecs. Cette doctrine enseigne que* (...) *tout nous advient de deux principes opposés, de deux forces contraires dont l'une nous guide vers la droite et en ligne directe, et dont l'autre nous ramène en arrière et nous pousse à rebours.* (...)

C'est la doctrine du mage Zoroastre, qui vécut, dit-on, cinq mille ans avant la guerre de Troie. Il appelait Oromaze le principe du bien, et Arimane, le principe du mal. Il ajoutait qu'entre les choses sensibles, c'était à la lumière qu'Oromaze ressemblait particulièrement, et qu'Arimane au contraire était semblable à l'ignorance et aux ténèbres... Toutefois, un temps marqué par le destin approche et le jour vient où Arimane, après avoir amené la peste, et la famine, sera de toute nécessité absolument anéanti par ces fléaux, et disparaîtra. La terre ne sera plus qu'une surface unie et régulière ; il n'y aura plus qu'un même genre de vie, qu'une seule forme de gouvernement ; les hommes seront heureux et tous ne parleront qu'une seule et même langue »[46].

46 Plutarque, *Isis et Osiris*, 45-47 *passim*, traduction par Mario Meunier, Guy

Il est à noter que ce thème du retour de l'Âge d'Or associé à celui de l'unification du genre humain se retrouve chez les Rose-Croix et les Kabbalistes[47]. Tout se passe comme si l'objectif des Initiés était le retour à la situation antérieure à Babel, retour marqué, comme le souligne le texte, par l'adoption d'une langue unique.

♦ **Question de M. l'Abbé V. :**

« ***Quel rapport y a-t-il entre cette Gnose très ancienne et les différents types de Gnose contre lesquelles l'Eglise a dû lutter ?*** »

Réponse : Vaste sujet, que j'ai à peine effleuré dans mes recherches. Qu'il existe un lien entre la Gnose primitive et certaines formes de gnose auxquelles l'Eglise a été confrontée au cours de son histoire me semble probable. Ce qui est certain, c'est que ce culte luciférien ne pouvait, sans modifications notables, séduire les Chrétiens, le « Dieu Mauvais » des Initiés étant, comme on le sait, le Dieu de la Bible. Néanmoins, il est à noter que dans ces différents systèmes, on retrouve l'essentiel de la Gnose primitive, à savoir l'opposition de deux divinités et l'importance accordée au concept de « Connaissance » conférée par initiation, indépendamment de toute obligation morale.

♦ **Question d'un élève :**

« ***Le Dieu des Initiés étant le Diable, comment se fait-il que des chrétiens adhèrent à la Franc-Maçonnerie ?*** »

Réponse : Il ne peut s'agir que de chrétiens naïfs, ou tièdes, ou encore dont la formation théologique laisse à désirer. Et puis, il faut dire que la Franc-Maçonnerie prend grand soin de cacher sous le voile du secret initiatique l'identité du Grand Architecte. Il est extrêmement difficile de la prendre « la main dans le sac ». La chose n'est pas impossible cependant. Il est arrivé que certains

---

Trédaniel, Ed. de la Maisnie, rééd 1985, p. 144-151 *passim*.

47 Voir p. 114, 147 et 155-157 notamment.

de ses membres enfreignent la consigne de silence. J'en donnerai deux exemples. Je citerai en premier lieu le célèbre philosophe maçon Claude de Saint-Martin (1743-1803) qui publia en 1775 un ouvrage intitulé *Des erreurs et de la Vérité*[48]. Il y développe un certain nombre de thèses insolites pour les profanes, notamment celle relative à l'existence d'un Bon et d'un Mauvais Principes, rejetant sur ce dernier la responsabilité du mal qui existe dans l'Univers. Et de conclure : « *Il n'en faut pas davantage pour faire sentir la distance incommensurable qui se trouve entre les deux... et pour connaître celui auquel nous devons donner notre confiance* »[49].

Plus loin[50], Saint-Martin laisse entendre qui est, pour lui, le Bon Principe : « *Que ne puis-je déposer ici le voile dont je me couvre,* écrit-il, *et prononcer le nom de cette cause bienfaisante... sur laquelle je voudrais pouvoir fixer les yeux de tout l'Univers...* ***Cependant, le nom qui le ferait le mieux connaître suffirait, si je le proférais, pour que le plus grand nombre dédaignât d'ajouter foi à ses vertus et se défiât de toute ma doctrine : ainsi, le désigner plus clairement, ce serait éloigner le but que j'aurais de le faire honorer*** (je souligne). *Je préfère donc de m'en reposer sur la pénétration de mes lecteurs, très persuadé que, malgré les enveloppes dont j'ai couvert la vérité, les hommes intelligents pourront la comprendre...* ». Quel est cet être spirituel dont le nom, connu du « **plus grand nombre** », suffirait à jeter le discrédit sur la doctrine de l'auteur ? De toute évidence, il ne peut s'agir que de Satan. On m'objectera peut-être que Saint-Martin est un penseur indépendant dont les affirmations n'engagent en rien les diverses obédiences maçonniques. A quoi je répondrai qu'un théoricien officiel de l'organisation comme Oswald Wirth ne laisse passer aucune occasion de prendre le contrepied de la tradition judéo-chrétienne. Dans son ouvrage *La Franc-Maçonnerie rendue intelligible à ses adeptes*, il se fait l'avocat passionné du Serpent de la Genèse :

---

48 *Des erreurs et de la Vérité*, par un Ph... Inc..., Edimbourg 1782.

49 *Op. Cit*, p. 17.

50 *Op. Cit*, p. 537-538.

« *Le Serpent séducteur symbolise un aspect particulier, non plus celui de conservation, mais une impulsion à la fois plus noble et plus subtile, dont le propre est de faire éprouver à l'individu le besoin de s'élever dans l'échelle des êtres... Cet aiguillon secret est le promoteur de tous les progrès* »[51]. Et d'ajouter : « ***Cela explique pourquoi le Serpent, inspirateur de désobéissance, d'insubordination, et de révolte, fut maudit par les anciens théocrates, alors qu'il était en honneur parmi les initiés*** »[52]. Plus loin, après avoir rappelé que « *l'objet des anciens mystères... était de rendre semblable à la divinité* »[53], il précise : « ***Le programme de l'Initiation n'a pas changé ; le maçon moderne se divinise*** »[54].

Qui ne voit que nous avons ici une allusion à la promesse de Satan au premier couple humain : « Vous serez comme des dieux » (*Genèse* III, 5).

♦ **Question de M. l'Abbé V. :**

« ***Ne craignez-vous pas, du fait de vos travaux, de vous exposer à des représailles de la Franc-Maçonnerie ?*** »

Réponse : Je vais vous surprendre. J'ai connu au cours de ma carrière de nombreux Francs-Maçons. C'étaient généralement des gens généreux et droits. C'est pourquoi il importe de faire la distinction entre l'organisation et ses membres, qui sont manipulés. Cela dit, il est vrai que j'ai eu quelques frictions avec certains d'entre eux. Je me permettrai, d'évoquer sur ce point deux anecdotes.

Première anecdote : voilà une vingtaine d'années, lorsque j'enseignais à l'Université de Rennes 2, j'eus l'audace d'annoncer une conférence intitulée « *Le Rôle des Initiés dans la Révolution* ». Avant d'entrer dans l'amphithéâtre, j'eus l'idée d'aller prendre mon cour-

51 Tome II, p. 92.
52 *Op. cit.*, p. 93.
53 *Ibidem.*
54 *Ibidem.*

rier dans la salle des professeurs. Quelle ne fut pas ma surprise de trouver, griffonnée sur une enveloppe, cette phrase rageuse : « *Les Initiés auront ta peau* » ! J'entrai dans l'amphi, qui était plein. Naturellement, montrant ma lettre d'un air faussement indigné, je n'eus rien de plus pressé que d'informer mon auditoire de la menace. Et j'ajoutai : « *A présent, s'il m'advient quelque chose, vous saurez où chercher !* » Eclat de rire général. La conférence fut un succès. Plus sérieusement, je ne crois pas que le risque soit bien grand, pour la simple raison qu'à vue humaine, la Franc-Maçonnerie peut considérer qu'elle a gagné la partie, et que s'attaquer à moi reviendrait à donner à mes idées un retentissement qu'elles n'ont pas.

Deuxième anecdote : toujours dans mon université, un collègue que j'avais consulté pour mes travaux sur les mythologies vient un jour me voir, me révèle qu'il est « Haut Initié » – bien que n'étant pas maçon[55] – et me propose de m'introduire dans une obédience classée « à droite ». « *Impossible, lui dis-je, je suis Catholique* ». Et lui de me répondre avec colère : « *Tant pis pour vous, vous avez choisi le Mauvais Dieu !* » Je ne pouvais rêver plus éclatante confirmation du bien-fondé de mes recherches !...

55 Il est bon de savoir que si tous les Francs-Maçons sont initiés (à divers degrés), tous les initiés ne sont pas Francs-Maçons. Il existe en effet d'autres organisations parallèles, qui se réclament les unes des Rose-Croix, les autres des Templiers, les autres des Cathares, etc.

CHAPITRE II

LE COMPAGNONNAGE

Il est généralement admis que la Franc-Maçonnerie est issue des corporations de compagnons bâtisseurs du Moyen Age. On croit aussi que c'est à la suite de profondes transformations et – pour tout dire – d'un véritable détournement de ces institutions à l'origine chrétiennes que, de la « Maçonnerie Opérative » des chantiers serait née au XVIIIe siècle la « Maçonnerie Spéculative » que nous connaissons. L'étude des faits oblige à modifier en partie ces idées reçues. En effet, si de l'une à l'autre les liens sont incontestables, il serait inexact de dire que les corporations étaient des corps sociaux parfaitement intégrés dans la société chrétienne de l'ancienne France. Chrétiennes, elles l'étaient, mais superficiellement, pour rassurer les autorités, qui eurent le tort de ne pas tenir compte des mises en garde des théologiens. Pour qui va au fond des choses, il ne fait aucun doute qu'il s'agissait de survivances du paganisme, et du paganisme le plus redoutable puisque par leurs cérémonies d'initiation elles se rattachaient à un culte à mystères. Ainsi donc, au cœur même de la Chrétienté, comme le ver dans le fruit, se cachait l'organisme qui devait la détruire.

Pareille affirmation a de quoi surprendre. Pourtant elle s'appuie sur les faits. C'est ce que montreront les pages suivantes dans lesquelles on trouvera, outre un bref historique du Compagnonnage, un aperçu de ses mythes et ses rites, ainsi qu'une vue d'ensemble des emprunts que lui fit la Maçonnerie moderne.

Brève histoire du Compagnonnage

Comme on le sait, les corporations étaient au Moyen Age des institutions regroupant tous les membres d'un même métier. Elles dérivaient des collèges professionnels du monde gréco-romain, dont on sait peu de chose. Cela ne donne que plus de prix aux lettres qu'échangèrent sur le sujet l'écrivain latin Pline le Jeune (62-120), alors légat en Bithynie, et l'empereur Trajan, qui régna de 98 à 117. Comme Pline, impressionné par l'immense incendie qui avait détruit une partie de Nicomédie, demandait l'autorisation de créer un corps de pompiers, le souverain lui répondit (nous traduisons) :

« *C'est assurément à partir d'un bon nombre de précédents que vous est venue l'idée que l'on pouvait fonder à Nicomédie une corporation de pompiers. Mais souvenons-nous que cette province et plus spécialement les villes de cette région ont eu à souffrir des menées d'associations de ce genre. Quel que soit le nom que nous pourrions donner à ces gens réunis dans un but commun, ils formeront sous peu des sociétés secrètes*[56] *dont ils deviendront membres. Il est donc préférable de préparer le matériel nécessaire pour lutter contre le feu et d'engager les propriétaires de domaines à empêcher eux-mêmes de tels accidents en recourant, le cas échéant, aux services des badauds* »[57].

Le refus est significatif : instruit par l'expérience, l'empereur craint que les « collegia » ou corporations autorisées ne se transforment en sociétés secrètes ou « hétairies », mot construit sur le mot *hétaïros* qui signifiait précisément « compagnon ». On voit que dès l'Antiquité, les organisations ouvrières comportaient une face cachée et avaient des activités que le pouvoir en place considérait comme subversives.

Les corporations ne prirent leur forme définitive qu'aux XIe - XIIe siècles. Hiérarchisées, elles comportaient des Apprentis, des

56 « *ἑταιρίαι ἑταῖροιque brevi fient* » (p. 172).

57 Pline le Jeune, *Lettres choisies* par M. l'Abbé A. Rochette, Paris 1912, p. 171-172, lettre 97. Nous traduisons.

Compagnons et des Maîtres. Tout nouveau membre devait débuter comme apprenti. Alors qu'au Moyen Age, une grande partie des Compagnons accédaient à la maîtrise, dès la fin du XVIe siècle, l'organisation se sclérosant, ils furent pour la plupart maintenus dans leur position subalterne. Dès lors ils se regroupèrent en organismes indépendants ou Compagnonnages qui formèrent deux grandes familles, le « Devoir » et les « Enfants de Salomon ». Chacune affirmait fièrement se référer à des traditions anciennes et pratiquait des rites secrets. Issus des métiers du bâtiment et donc de la Maçonnerie Opérative, les Compagnonnages s'étendirent bientôt aux autres branches de métiers. Avant d'être admis, les futurs membres devaient subir une initiation dont le cérémonial présente, on va le voir, d'étroites analogies avec le rituel maçonnique. C'est de ce sujet peu connu qu'il nous faut à présent parler.

Rites secrets du Compagnonnage

Malgré les précautions prises par les adeptes, grâce à un document du XVIIe siècle, on est bien renseigné sur les rites du Compagnonnage. En effet, appelée à se prononcer sur ces usages, la Sorbonne énonça le 14 mars 1655 la condamnation que voici[58] :

« *Nous, soussignés Docteurs de la sacrée faculté de Théologie à Paris, estimons :*

1. Qu'en ces pratiques, il y a péché de sacrilège, d'impureté et de blasphème contre les mystères de notre religion ;

2. Que le serment qu'ils font de ne pas révéler ces pratiques, même dans la confession, n'est ni juste ni légitime et ne les oblige en aucune façon ; au contraire, qu'ils sont obligés de s'accuser eux-mêmes de ces péchés et de ce serment dans la confession ;

3. Au cas que le mal continue et qu'ils n'y puissent autrement remédier, ils sont obligés, en conscience, de déclarer ces pratiques aux

58 Nous empruntons cette citation et celles qui suivent à l'ouvrage de Jules Boucher, *La Symbolique Maçonnique*, Editions Dervy-Livres, Paris, 1985, p. 209 et suivantes.

juges ecclésiastiques ; et même, si besoin est, aux juges séculiers qui y peuvent donner remède ;

4. Que les Compagnons qui se font recevoir en telles formes que dessus ne peuvent, sans péché mortel, se servir du « mot de guet » qu'ils ont pour se faire reconnaître Compagnons et s'engager aux mauvaises pratiques de ce Compagnonnage ;

5. Que ceux qui sont dans ces Compagnonnages ne sont pas en sûreté de conscience tandis qu'ils sont en volonté de continuer ces mauvaises pratiques auxquelles ils doivent renoncer ;

6. Que les garçons qui ne sont pas dans ces Compagnonnages ne peuvent s'y mettre sans péché mortel.

Délibéré à Paris, le 14e jour de mars 1655.

Signé : Charton, Morel, Cornet, Chamillard, Péron, etc. »

Dans leur commentaire, les juges s'expriment ainsi :

« Les serments abominables, les superstitions impies et les profanations qui s'y font de nos saints mystères sont si horribles, qu'on a été contraint, dans l'exposé de cette résolution de n'en mettre que la moindre partie. »

Suit une présentation précise d'un certain nombre de rites, dont nous ne donnerons que quelques extraits :

« Sommaire des pratiques impies, sacrilèges et superstitieuses qui se font par les Compagnons Selliers, Cordonniers, Tailleurs, Couteliers et Chapeliers, lorsqu'ils reçoivent des Compagnons qu'ils appellent Du Devoir :

Ce prétendu devoir des Compagnons consiste en trois paroles : honneur à Dieu, conserver le bien du Maître, et à maintenir les Compagnons. Mais tout au contraire, ces Compagnons déshonorent grandement Dieu, profanant tous les mystères de notre religion, ruinant les maîtres, vidant les boutiques de serviteurs quand quelqu'un de leur cabale se plaint d'avoir reçu bravade, et se ruinent eux-mêmes par les cens qu'ils font payer pour être employés à boire ; outre que le compagnonnage ne leur sert de rien pour la maîtrise.

Ils ont entre eux une juridiction ; élisent des officiers, un prévôt, un

lieutenant, un greffier et un sergent ; ont des correspondances par les villes et un mot du guet par lequel ils se reconnaissent et qu'ils tiennent secret et font partout une ligne offensive contre les apprentis de leur métier qui ne sont pas de leur cabale, les battent et les maltraitent et les sollicitent d'entrer en leur compagnie. Les impiétés et sacrilèges qu'ils commettent sont différents selon les différents métiers. Ils ont néanmoins tous cela de commun : premièrement, de faire jurer celui qui doit être reçu, sur les saints Evangiles, qu'il ne révélera à père, ni à mère, femme ni enfant, prêtre ni clerc pas même en confession ce qu'il va faire et voir faire ; et pour ce choisissent un cabaret qu'ils appellent la mère, parce que c'est là qu'ils s'assemblent d'ordinaire comme chez leur mère commune, dans lequel ils choisissent deux chambres commodes pour aller de l'une dans l'autre, dont l'une sert pour les abominations et l'autre pour le festin. Ils ferment exactement les portes et les fenêtres pour n'être ni vus ni surpris en aucune façon. Secondement, ils lui font élire un parrain et une « parraine » ; lui donnent un nouveau nom tel qu'ils s'avisent ; le baptisent par dérision et font les autres maudites cérémonies de réception particulières à leur métier selon les traditions diaboliques.

Les Cordonniers.

Les Compagnons cordonniers prennent du pain, du vin, du sel et de l'eau qu'ils appellent les quatre aliments[59]*, les mettent sur une table et ayant mis devant icelle celui qu'ils veulent recevoir Compagnon, le font jurer sur ces quatre choses par sa foi, sa part de paradis, son Dieu, son chrême et son baptême ; ensuite lui disent qu'il faut qu'il prenne un nouveau nom et qu'il soit baptisé ; et lui ayant fait déclarer quel nom il veut prendre, un des Compagnons, qui se tient derrière, lui verse sur la tête un verre d'eau en lui disant : « Je te baptise au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit. » Les parrains et sous-parrains s'obligent aussitôt à lui enseigner les choses appartenant au dit devoir.*

Les Couteliers.

Les Compagnons couteliers se mettent à genoux devant un autel et

59 « les quatre éléments » ?

après avoir fait jurer sur les Evangiles celui qui doit être reçu, le parrain prend la mie d'un pain avec quantité de sel qu'il mêle ensemble, et la baille à manger au jeune garçon qui, ayant de la peine à l'avaler, ils lui donnent deux ou trois verres de vin faisant affirmation de le passer Compagnon.

Quelque temps après ils le mènent à la campagne à l'écart, lui enseignent les droits du passé compagnon, lui font déchausser un soulier et font tous plusieurs tours sur un manteau qu'ils ont mis à terre, en rond, en sorte que le pied déchaussé soit sur le manteau et l'autre sur terre. Ils mettent une serviette sur ce manteau avec du pain et du vin et plusieurs verres séparés qui signifient le sang de Notre-Seigneur, ses cinq plaies, sa couronne et les clous ; le pain signifie le corps de Jésus ; l'eau, le baptême ; le feu, l'ange ; l'air signifie le temps ; le ciel, le trône de Dieu ; la terre, le marchepied de Dieu ; le vent, la colère de Dieu ; le couteau qui est sur la table signifie le glaive qui coupa l'oreille à Malchus ; la serviette, le saint suaire de Notre-Seigneur ; les bords de la serviette, les cordes dont fut lié Notre-Seigneur... L'anse du pot de vin signifie la croix, le pot la Tour de Babylone ; le dessus et le dessous, le ciel et la terre... Et ils interrogent sur toutes ces choses le nouveau Compagnon, et les autres font payer des amendes selon leur juridiction. »

L'initié qu'était Jules Boucher commentait ainsi ces rites :

« Nous avons reproduit, d'après Henri Gray, cet intéressant rapport dont la valeur documentaire est très grande. On y voit la transposition de nombreux symboles en symboles religieux et l'on peut faire certains rapprochements avec les rites maçonniques. »[60]

Et de conclure :

« Nous ne pouvons entreprendre ici l'analyse détaillée des rites et coutumes du Compagnonnage ; nous avons voulu simplement en donner l'idée générale afin que le Maçon n'ignore pas ce qui se rapporte d'essentiel à cette branche trop méconnue du tronc initiatique primordial. »[61]

---

60 *Op. cit.*, p. 215.
61 *Ibidem.*

Autres rites et légendes du Compagnonnage

Ce rapport de la Sorbonne n'est pas la seule source d'informations sur les rites et les légendes en usage dans les corporations ouvrières. Il en existe d'autres, généralement indirectes, mais tout aussi précieuses. Jules Boucher signale que :

« *Lors des funérailles d'un des leurs, la plupart des Compagnons* ***hurlaient*** *et ceci semble bien montrer leur lointaine origine et leur rattachement aux corporations antiques. On sait, en effet, que les « hurlements » faisaient partie des cérémonies funèbres de l'antiquité.* »[62]

Et il apporte cette précision curieuse mais significative :

« *Une légende explique ainsi l'origine des hurlements : Après la mort de Maître Jacques* (le pendant d'Hiram), *son chien ne l'abandonna pas. Il resta à une certaine distance de l'endroit où les assassins avaient enfoui son corps et il hurlait à la mort à intervalles réguliers. C'est, guidés par ces cris lugubres, que les Compagnons qui étaient à la recherche de leur Maître découvrirent le crime.* »[63]

On ne saurait trop souligner l'intérêt d'un tel témoignage : il montre que les rites de la Maçonnerie moderne plongent leurs racines dans une tradition antérieure, attestée du reste par un texte médiéval fort ancien qu'il nous faut à présent citer. Il s'agit de l'épilogue des *Quatre fils Aymon*, une chanson de geste composée au XIIIe siècle. Le passage qui nous intéresse peut se résumer ainsi :

Après une longue vie de luttes féodales aux côtés de ses frères, Renaud de Montauban se convertit. Il quitte le monde et se fait embaucher incognito comme maçon sur le chantier de la cathédrale de Cologne. Sa force et son habileté extraordinaires lui attirent l'inimitié des ouvriers qui ne lui pardonnent pas de travailler plus qu'eux pour un salaire dérisoire. Ils le condamnent secrètement à mort. Deux manœuvres se chargent d'exécuter la sentence. Voici comment l'auteur de la chanson raconte cet épisode capital :

---

62 *Op. cit.*, p. 205.
63 *Ibidem.*

« *A l'heure du déjeuner, les maîtres maçons quittent le chantier pour aller manger. Mais les manœuvres – les brigands ! – préparent leurs marteaux et restent sur place. Ils s'allongent dans le renfoncement, bien cachés derrière des pierres. Renaud, qui ne se doute de rien, va s'asseoir dans son coin comme d'habitude. Alors, sûrs de leur fait, deux d'entre eux, marteaux en mains, s'approchent par-derrière en silence, en vrais traîtres qu'ils sont – que Dieu les maudisse ! Et quand ils sont assez près, ils s'élancent sur lui pour le frapper, lui défonçant le crâne à coups de marteaux. Il s'écroule en avant frappé à mort* »[64].

La fin du récit se veut édifiante. En effet, les meurtriers ayant jeté le corps de leur victime dans le Rhin, Dieu intervient pour glorifier son serviteur. Par un miracle, il fait remonter le cadavre à la surface « *au milieu du chant des anges et de la lumière des cierges qui flottent sur l'eau. Les meurtriers sont confondus et bannis de la ville. Le corps* (placé sur un chariot) *guide un cortège qui le suit pieusement jusqu'à Trémoigne, où il est identifié comme étant celui de Renaud, que l'on appellera désormais « saint Renaud* » »[65].

Nous avons dans ce document une version très ancienne de l'histoire du Grand Architecte assassiné par des compagnons jaloux. Que conclure ? Que le poète avait eu d'une manière ou d'une autre connaissance des légendes et des rites des corporations de son temps.

---

64 Micheline de Combarieu du Grès, Jean Subrenat, *Les quatre fils Aymon* ou *Renaud de Montauban*, présentation, choix et traductions, Ed. Folio-Gallimard, Paris 1983, p. 286.

65 *Op. cit.*, p. 15 (résumé de l'œuvre).

EMPRUNTS DE LA FRANC-MAÇONNERIE AU COMPAGNONNAGE

Pour voir clair dans ce sujet complexe, il convient de sérier les questions. Nous examinerons donc séparément les principaux aspects du problème, à savoir le vocabulaire, les légendes, les rites et les symboles.

Le vocabulaire.

Outre le nom « Francs-Maçons », le terme « loge »[66] vient à coup sûr du Compagnonnage :

« *Tous ces ouvriers,* dit Henri Crépin[67], *travaillaient dans des chantiers établis sous de lourdes bâches de toile grise, « les loges », suivant l'expression du temps, divisées en chambres et ateliers, véritable cité ouvrière gouvernée par l'architecte ou l'"appareilleur"* ».

Les légendes.

Le témoignage de la chanson de geste *Les quatre fils Aymon* est clair (voir p. 59) : dès le XIIIe siècle, la légende du Grand Architecte assassiné était connue du Compagnonnage. C'est donc des corporations médiévales que la Franc-Maçonnerie spéculative a reçu son mythe fondamental qu'elle a plus tard modifié sous l'influence de la Kabbale.

Les rites.

Les extraits suivants, empruntés à une étude de Pierre Chaumeil[68] démontrent à l'évidence l'existence de tels emprunts :

---

66 Loge : le mot vient du francique **laubja*, qui a donné en allemand *Laube* (« tonnelle »).

67 *La liberté du Travail dans l'Ancienne France*, 1937, cité par Jules Boucher, *Op. cit.*, p. 77.

68 « Les Compagnons » dans *Historia, Hors-série, 30*, 1973, p. 33-34.

Instruction compagnonnique	Catéchisme maçonnique d'apprenti (Loge de saint Jean)
Demande : A quoi connaîtrai-je que vous êtes compagnon ?	Demande : A quoi connaîtrai-je que vous êtes maçon ?
Réponse : A mes signes, attouchements et paroles.	Réponse : A mes signes, paroles et attouchements.
Demande : Pourquoi vous êtes-vous fait recevoir ?	Demande : Pourquoi vous êtes-vous fait maçon ?
Réponse : Parce que j'étais dans les ténèbres et que j'ai voulu voir la lumière.	Réponse : Parce que j'étais dans les ténèbres et que j'ai voulu voir la lumière.
Demande : Combien avez-vous d'ornements dans la Loge ?	Demande : Combien avez-vous d'ornements dans la Loge ?
Réponse : Trois.	Réponse : Trois.
Demande : Quels sont-ils ?	Demande : Quels sont-ils ?
Réponse : Le pavé mosaïque, l'étoile flamboyante et la houppe dentelée.	Réponse : L'étoile flamboyante, la houppe dentelée et le pavé mosaïque.

Par ailleurs de la condamnation par la Sorbonne mentionnée plus haut, il ressort que certaines corporations autres que celles des bâtisseurs avaient conservé dans leurs cérémonies des éléments que l'on retrouve dans l'initiation maçonnique moderne, à savoir :

- l'obligation au secret,
- la référence à une « Mère » commune, vraisemblablement la « Veuve » dont les maçons d'aujourd'hui se disent les fils,
- la notion de voyage symbolique imposé au récipiendaire qui doit avoir un pied nu (voir p. 57),
- des épreuves par les éléments,
- la mise en présence d'un cadavre dont on pleure la mort.

Les symboles.

La plupart des symboles figurant sur le Tableau d'apprenti (voir p. 96), ont été empruntés au Compagnonnage. Nous retiendrons : la Pierre cubique à pointe, l'Equerre et le Compas, la Perpendiculaire, le Maillet, le Ciseau et la Planche à tracer.

Ces objets et quelques autres (dont la Règle) sont en rapport étroit avec l'initiation. Jules Boucher leur consacre un commentaire minutieux[69]. Ainsi, pour lui comme pour Ragon, « *la **Pierre brute** symbolise les imperfections de l'esprit et du cœur que le Maçon doit s'appliquer à corriger* ». La plupart des auteurs maçonniques s'accordent avec Ragon.

« *La **Pierre cubique**, l'hexaèdre, est le chef-d'œuvre que doit réaliser l'Apprenti.*

*La « **Planche à tracer** » se rapporte au grade de Maître ; comme la **Pierre cubique** à celui de Compagnon et la **Pierre brute** à celui d'Apprenti.*

*C'est sur la « **Planche à tracer** » que le Maître établit ses plans ; mais l'Apprenti et le Compagnon n'en doivent pas ignorer l'em-*

69 *Op. cit.*, p. 168 et 175.

*ploi et doivent s'exercer – maladroitement peut-être – à ébaucher leurs idées. C'est pourquoi ce symbole figure déjà dans le « **Tableau d'Apprenti** ».* »

On ne prête qu'aux riches... Selon notre historien, les fameux « trois points » qui figurent dans les signatures des Maçons viendraient eux aussi du Compagnonnage. Il n'en est rien. Nous verrons plus loin (p. 164) qu'il s'agit d'un emprunt à la Kabbale.

CONCLUSION

La Maçonnerie Opérative médiévale est bien le tronc commun d'où dérivent et les Compagnons bâtisseurs modernes et la Franc-Maçonnerie Spéculative. Outre son nom et la notion fondamentale de secret initiatique, cette dernière lui doit l'essentiel de ses symboles et de ses rites, et surtout son mythe du *Grand Architecte*. Cette conclusion, toutefois, demande à être nuancée. En effet, le *Compas*, l'*Equerre* et le *Fil à plomb* se retrouvent en Alchimie, d'où proviennent, on le verra, des éléments tels que les colonnes *masculine* et *féminine* du Temple Maçonnique. De telles rencontres montrent l'unité profonde qui sous-tend les diverses formes de la Gnose Transhistorique.

Une question néanmoins se pose : quel motif a bien pu amener les fondateurs de la Franc-Maçonnerie Spéculative – des érudits de la Renaissance – à s'intéresser à un monde aussi éloigné de leur univers culturel que celui des corporations ouvrières ? La réponse nous est donnée par René Guénon. Dans un de ses livres les plus connus[70], après avoir présenté l'initiation comme « *la transmission d'une influence spirituelle qui doit s'effectuer selon des lois définies* », il soulignait la nécessité absolue du « *rattachement à une organisation traditionnelle régulière, ... condition qui constitue l'initiation au sens*

70 *Aperçus sur l'Initiation*, rééd, Editions Traditionnelles, Paris 1985.

le plus strict »[71]. Quelques pages plus loin, il résumait ainsi le résultat de ses investigations : « *de toutes les organisations à prétentions initiatiques qui sont répandues actuellement dans le monde occidental, il n'en est que deux qui peuvent revendiquer une origine traditionnelle authentique et une transmission initiatique réelle ; ces deux organisations, qui d'ailleurs à vrai dire, n'en furent primitivement qu'une seule, bien qu'à branches multiples, sont le Compagnonnage et la Maçonnerie* »[72].

L'explication rend songeur. Si les mots ont un sens, cela veut dire que dans les organisations initiatiques comme dans l'Eglise, la validité des rites repose sur l'authenticité d'une succession remontant aux origines. Mais ici se pose une autre question : de quel lointain passé, de quelle civilisation disparue venait ce Compagnonnage détenteur d'une tradition « authentique » ? Sur ce point fondamental, les documents restent muets. Tout au plus relève-t-on dans les pratiques secrètes des couteliers (voir p. 57), une allusion à la « Tour de Babylone », c'est-à-dire de Babel, allusion qui, croyons-nous, lève un coin du voile. Si l'on accepte le rapprochement, bien des choses s'éclairent. Comme nous l'écrivions ailleurs[73], « *si Satan présida à la construction de Babel, s'il en fut « le Grand Architecte », il est logique que les Initiés, qui travaillent à l'unité du genre humain, s'appellent « Maçons »*. » Ainsi donc, il se pourrait que les Compagnons bâtisseurs et les Francs-Maçons modernes soient les héritiers spirituels de ceux qui conçurent le projet prométhéen d'escalader le ciel.

---

71 *Op. cit.*, p. 35.

72 *Op. cit.*, p. 41, note 2.

73 Dans *Fils de la Veuve*, 2e édition, 2002, p. 161.

CHAPITRE III

LE CULTE D'OSIRIS

Hors du domaine indo-européen, le mythe égyptien d'Osiris (version 11 du corpus) est une variante du schéma universel (voir p. 32), qui a pour particularité de présenter explicitement le père du Héros et le meurtrier comme des dieux. Nous résumons le célèbre récit d'après le traité de Plutarque[74] :

Lorsqu'ils devinrent souverains d'Egypte, Isis et Osiris arrachèrent leurs sujets à la barbarie, les initièrent à l'agriculture et leur apprirent à respecter les dieux. Plus tard, Osiris parcourut la terre pour la civiliser. A son retour, son ennemi Seth (ou Typhon), le « Rouge Seigneur du Soleil Brûlant », profita d'un banquet pour l'assassiner en l'enfermant dans un coffre qui fut jeté sur le Nil. Informée, Isis cacha dans les roseaux du fleuve le jeune Horus, le fils qu'elle avait eu d'Osiris. Puis elle finit par apprendre que le coffre avait abordé sur le territoire de Byblos. Quand elle l'eut retrouvé, elle le plaça sur un navire, le ramena et déposa le cadavre d'Osiris dans un endroit retiré. Mais Typhon le découvrit et le démembra en quatorze morceaux qu'il dispersa de tous côtés. Isis reprit sa quête douloureuse et réussit à reconstituer le cadavre. Osiris, ayant repris vie, entreprit d'exercer son fils aux combats qui l'attendaient. Il lui demanda quelle action il estimait la plus belle. Horus répondit : « C'est de venger son père et sa mère quand ils ont

74 *Plutarque, Isis et Osiris*, traduit par Mario Meunier, Editions de la Maisnie, Guy Trédaniel, réédition, Paris 1985.

été indignement traités ». Osiris l'interrogea une seconde fois et le pria de lui dire quel était l'animal le plus utile à un guerrier. Horus répondit que « c'était le cheval et non le lion, car un lion est utile quand on doit se défendre, mais un cheval sert à disperser l'ennemi et à l'exterminer quand il a pris la fuite ». Charmé de ces réponses, Osiris considéra son fils comme suffisamment préparé au combat. Du reste, une foule d'Egyptiens rejoignaient déjà les rangs de l'armée d'Horus. Une grande bataille se livra qui s'acheva par la victoire de ce dernier. Typhon, garroté, fut remis entre les mains d'Isis qui lui rendit la liberté. Typhon fut défait dans deux autres batailles. Selon une autre version, Horus tua Typhon. Quoi qu'il en soit, après ces événements, Isis eut commerce avec son époux et mit au monde avant terme un autre fils « faible des membres inférieurs... qui reçut le nom d'Harpocrate ».

On voit combien la légende d'Osiris est riche d'enseignement initiatique. A partir de ce que nous savons déjà, nous proposerons l'interprétation suivante : Osiris représente ici le Dieu Civilisateur et l'Humanité initiée des temps primordiaux. Sa mort dans le coffre semble symboliser à la fois l'anéantissement de cette race primordiale par le déluge et le sort de la poignée d'Initiés sauvés par l'Arche. Dans cette perspective, le démembrement de son cadavre et sa dispersion aux quatre coins de l'Egypte pourraient figurer la dispersion des hommes à Babel. Quand à Isis, la Veuve, la Mère Universelle, elle est une image de la Connaissance travaillant avec ses fils à réunir les membres de son époux, qui symbolisent les peuples de la terre. Lorsque ceux-ci auront refait leur unité, le « Dieu Bon » sera ressuscité et les hommes connaîtront un nouvel Âge d'Or.

Nous reprochera-t-on de solliciter les textes ? Le reproche serait mal fondé, car dans un passage déjà cité (p. 44-45) de son traité *Isis et Osiris*, Plutarque lui-même décrit ainsi la fin du cycle actuel :

« *Toutefois, un temps marqué par le destin approche et le jour vient où Arimane* (le Dieu Mauvais dans le Zoroastrisme) *après avoir amené la peste et la famine, sera de toute nécessité anéanti par ces*

fléaux, et disparaîtra. La terre ne sera plus qu'une surface unie et régulière ; il n'y aura plus qu'un même genre de vie, qu'une seule forme de gouvernement ; les hommes seront heureux et tous ne parleront qu'une seule et même langue »[75].

Il est clair que pour Plutarque, la défaite du « Mauvais Principe » marquera, comme nous le disions plus haut, le retour de l'Âge d'Or et qu'elle s'accompagnera d'une réunification politique, religieuse et linguistique de la planète.

EMPRUNTS DE LA FRANC-MAÇONNERIE AU CULTE D'OSIRIS

Il est aisé de comprendre pourquoi la Franc-Maçonnerie a enrichi son rituel en associant au mythe d'Hiram celui d'Osiris. En effet, le schéma narratif est le même : dans les deux cas le personnage principal – un dieu civilisateur – est victime de la jalousie et sa mort est vengée. Que l'on se souvienne du cérémonial d'initiation au grade de Maître évoqué plus haut (voir p. 27-30) :

Après diverses épreuves, le candidat est conduit devant le tombeau d'Hiram Abi (« Hiram mon Père »). Ecoutons Oswald Wirth :

« *Interrogé par une voix grave qui semble venir d'une profondeur lointaine, le postulant répond en toute sincérité. Il est alors invité à se retourner... L'obscurité serait complète sans un crâne lumineux qui permet de distinguer un catafalque* (un cercueil) *dressé devant le récipiendaire.* [...] *Il apprend alors que l'œuvre de la Maçonnerie est compromise par la suite de l'assassinat du maître qui dirigeait ses travaux* »[76].

Comme nous l'avons rappelé : « *pour l'historien maçon Jean Mallinger, il est hors de doute que le candidat au grade de maître est « en réalité symbolisé à ce degré sublime par le jeune Horus, fils de la*

75 *Op. cit.*, p. 150.
76 Oswald Wirth, *Op. cit.*, tome III, p. 85.

Veuve, sa divine Mère Isis, dont l'époux avait été assassiné par Seth »[77]*. Goblet d'Alviella, autre initié, est du même avis*[78]*. Cette identification est confirmée par le* ***Catéchisme interprétatif du grade de Maître*** *: à la question « Quelle est la Veuve dont les maçons se disent les fils ?, le postulant doit répondre : « C'est Isis, la personnification de la Nature, la Mère universelle, Veuve d'Osiris, le dieu invisible qui éclaire les intelligences »*[79]*. Il s'ensuit que la tête lumineuse et le cadavre montrés au récipiendaire symbolisent Osiris, le « Père » des Maçons. »*

Voyons la suite. Après avoir fait le tour du temple, le néophyte, accompagné du Grand Expert et de deux Surveillants enjambe le cercueil en exécutant une marche rituelle dite la « Marche du Maître ». Frappé symboliquement par la Règle, l'Equerre et le Maillet, il est renversé sur le sol. Vient alors la résurrection proprement dite. Après avoir tenté deux fois en vain de ranimer le « mort », l'assistance forme autour de lui une « chaîne vivante ». Tandis que les deux surveillants le relèvent en le poussant par les épaules (voir figure 2 p. 30), le chef lui saisit la main droite et lui prononce tout bas à l'oreille le mot de passe de la Maîtrise. Aussitôt la Loge s'illumine et tous honorent le nouveau maître « *comme si Hiram s'était réincarné en lui* »[80]. Ici encore, l'influence du culte égyptien est sensible. En effet, de même que les deux surveillants relèvent le récipiendaire en le poussant par les épaules, de même lors de « *la fête archaïque appelée la résurrection du pilier Ded..., le pharaon accompagné de sa suite se rendait au lieu où était étendu le pilier représentant Osiris abattu, et il le relevait au moyen d'une corde* »[81].

Pour évaluer l'importance exacte de ce type d'emprunts, on ai-

---

77 Jean Mallinger. *Les origines égyptiennes des usages et symboles maçonniques*, Lille 1978, p.47.

78 Goblet d'Alviella, *Des origines du Grade de Maître dans la Franc-Maçonnerie*, Guy Trédaniel, éditeur, Paris 1983, p.72-74.

79 Oswald Wirth, *Op. cit.*, p. 73.

80 *Op. cit.*, p. 99.

81 O.E. Briem, *Les Sociétés secrètes de mystères*, traduit du suédois par E. Guerre, Paris 1941, p. 156.

merait mieux connaître les cérémonies de ce culte antique. Malheureusement, du fait du secret imposé aux adeptes, les témoignages sont rares. Il en existe pourtant un, celui de l'écrivain latin Apulée (125-180), qui dans son roman *La Métamorphose*, semble décrire sa propre initiation aux mystères d'Isis et d'Osiris :

« *Le grand-prêtre écarte ensuite les profanes, me fait revêtir d'une robe de lin écru, et, me prenant par la main, m'emmène dans le plus profond du sanctuaire. Sans doute, ami lecteur, votre curiosité va s'enquérir de ce qui se dit, de ce qui se fit ensuite. Je le dirais, s'il m'était permis de le dire ; vous l'apprendriez, s'il était permis de l'apprendre. Mais il serait crime au même degré pour les oreilles confidentes et pour la bouche révélatrice. Si cependant c'est un sentiment religieux qui vous anime, je me ferais scrupule de vous tourmenter. Ecoutez et croyez, car ce que je dis est vrai. J'ai touché aux portes du trépas ; mon pied s'est posé sur le seuil de Proserpine. Au retour j'ai traversé les éléments. Dans la profondeur de la nuit, j'ai vu rayonner le soleil. Dieux de l'enfer, dieux de l'Empyrée, tous ont* été vus par moi face à face, et adorés de près. *Voilà ce que j'ai à vous dire, et vous n'en serez pas plus éclairés* »[82].

C'est peu et c'est beaucoup. En effet, trois composantes apparaissent qui se retrouvent dans le rituel maçonnique : celui de la mort et de la résurrection (« *j'ai touché aux portes du trépas* ») ; celui de l'épreuve par les éléments (« *j'ai traversé les éléments* ») et celui de l'illumination (« *j'ai vu rayonner le soleil* »). On comprend pourquoi Jules Boucher affirmait voir dans « *la Maçonnerie actuelle non pas une survivance des mystères de l'Antiquité, mais une continuation desdits Mystères* »[83].

82 Extrait du chapitre X, cité par Jules Boucher, *Op. cit.*, p. 253-254.
83 *Op. cit.*, p. 253.

CHAPITRE IV

LE CULTE DE MITHRA

Si, indépendamment des légendes maçonniques, on considère le rituel proprement dit, l'apport le plus aisément reconnaissable est constitué d'éléments provenant du culte de Mithra[84]. Cette religion à mystères de l'Antiquité étant peu connue du grand public, nous dirons quelques mots de ses origines et de son développement.

Origines du culte de Mithra[85]

Mitra (de l'indo-européen *mitrom* « contrat ») était en Inde un dieu associé à *Varouna*. Il représentait la clémence et l'ordre par opposition à la violence et à la coercition symbolisées par son compagnon. Tous deux appartenaient à la fonction sacerdotale. Comme le montre l'étymologie, à *Mitra* était confiée plus spécialement la protection des contrats et des lois.

Devenu *Mithra* en Perse, lors de la réforme zoroastrienne (VIIe-VIe s. av. J.-C.), il fut relégué à l'arrière-plan, la première place revenant à *Ormuzd*[86], « le vrai Dieu ». Il ne fut pas admis au rang des archanges ou *ameshas spentas* qui entourent celui-ci et dut se

84 Sur le culte de Mithra, voir O. Briem, *Les sociétés secrètes de mystères*, trad. Payot, 1941, p. 318-343 ; Robert Turcan, *Mithra et le Mithriacisme*, Les Belles lettres, Paris 2000.

85 Nous nous référons principalement ici à l'ouvrage d'O. Briem.

86 Le nom s'orthographie également *Ahoura Mazdâ* et signifie le « Sage Seigneur ».

contenter du statut de *yazata*, c'est-à-dire de divinité inférieure. Mais très vite, il ne tarda pas à gagner la prééminence. Dans un hymne (*Yasht 10*) il est affirmé qu'Ormuzd le créa « *aussi grand et aussi vénérable que lui-même* ». Lorsque les Perses conquirent la Babylonie (VIe s. av. J.-C.), Ormuzd fut identifié au roi des dieux Enlil-Mardouk, la déesse perse Anahita se confondit avec Ishtar, et Mithra avec le dieu solaire Shamash. Plus tard, les souverains hellénistiques du Moyen-Orient favorisèrent le culte de Mithra qui passait pour conférer aux rois l'auréole du Xvarnah, symbole de leur légitimité. En Grèce, Mithra fut associé au dieu solaire Hélios. Comme il fallait s'y attendre, les mythes qui lui sont attachés portent les traces de ces assimilations successives. Importé à Rome par des prisonniers ciliciens de Pompée (vers 67 avant J.-C.), son culte était solidement implanté au premier siècle de l'ère chrétienne et se répandit dans une grande partie de l'Empire. Constantin, en frappant d'interdiction les sacrifices et les rites mystériques, semble lui avoir porté un coup redoutable. Les spécialistes pensent en effet que le mithriacisme disparut vers la fin du VIe siècle.

Le mythe

Sans doute à cause du secret initiatique, la légende de Mithra n'est connue que partiellement. Seuls les monuments et quelques témoignages littéraires sont de nature à fournir des informations. C'est ce qui a fait dire à Robert Turcan que « *l'art mithriaque est comme un livre d'images dont le texte serait perdu* »[87]. Nous empruntons à ce savant l'essentiel de la reconstitution que voici :

« *Kronos, premier détenteur du feu céleste, remet un jour la foudre à son fils Zeus-Oromasdès. Plusieurs bas-reliefs illustrent cet épisode de la passation des pouvoirs à celui qui devient responsable désormais de l'ordre cosmique. Il s'en sert pour terrasser des monstres anguipèdes, incarnations du Mal qui supposent l'existence d'une puissance antagoniste. C'est alors que Mithra intervient dans l'histoire du monde. Mais*

87 Robert Turcan, *Op. cit.*, p. 93.

il ne descend pas du ciel : il surgit tout armé du roc, coiffé du bonnet asiate et tenant d'une main la torche lumineuse, de l'autre le couteau qui donnera le coup de grâce au taureau. [...] *On le trouve ensuite soit moissonnant les blés soit près d'un arbre ou dans les arbres. Ces scènes le désignent plutôt comme* [...] *garant de la subsistance des espèces (humaine et animales). La suite de la geste semble bien confirmer cette vocation de Mithra et, en premier lieu, le miracle de l'eau fécondante. On voit en effet le dieu tirant de l'arc contre une paroi rocheuse d'où jaillit une source, à laquelle se désaltère un berger... Il faut donc admettre que les esprits mauvais avaient conspiré l'anéantissement des créatures vivantes par la soif et la dessiccation totale* »[88]. Le Héros livre combat contre un puissant taureau qu'il saisit par les cornes et capture. Il le traîne, jusqu'à une grotte. L'animal s'échappe. Le Soleil l'en avertit par l'intermédiaire de son messager, le corbeau. Mithra capture de nouveau la bête et lui plonge son couteau dans l'épaule. Du cadavre jaillissent toutes sortes de plantes qui couvrent la terre. La colonne vertébrale devient une céréale dont on devait faire plus tard le pain utilisé dans la communion des mystères, le sang se change en vin, la boisson sacrée du culte de Mithra. L'esprit du mal tente aussitôt d'empoisonner la nouvelle source de vie : il envoie un scorpion, un serpent et un chien qui tentent de dévorer les organes génitaux du taureau et de boire son sang. Mais la Lune, épouse du Soleil, recueille sa semence d'où sortent des animaux utiles. L'âme du taureau rejoint Ormuzd dans le Ciel où elle devient une divinité protectrice du bétail. Par cet exploit, Mithra sauve la vie végétale et animale. C'est après la mise à mort du taureau (ou tauroctonie) que se situe un curieux épisode. On y voit le soleil agenouillé devant le héros élevant vers le ciel un sac de soldat. La couronne du soleil gît à terre. « *Le vrai Sol Inuictus* (« Soleil Victorieux ») *est désormais Mithra qui a sauvé la création. Le Soleil reconnaît sa prééminence en se faisant initier au grade de « Miles » (soldat), en quelque sorte. Mithra et Sol joignent leurs mains droites au-dessus de l'autel... Enfin Mithra monte sur le char du Soleil* »[89].

---

88 *Op. cit.*, p 95-96 *passim* ; nous abrégeons.

89 *Op. cit.*, p. 98.

Interprétation du mythe

La légende de Mithra, telle qu'elle nous a été conservée, se rattache à la légende du Fils de la Veuve : Comme Soslan-Sosryko (version 39, Caucase), Mithra naît de la pierre. Comme eux il accomplit de nombreux exploits. Il est le Héros Civilisateur. Ses combats contre le Soleil et le Taureau primordial sont des épreuves initiatiques. Le Soleil et le taureau sont vraisemblablement des figures d'Ormuzd (le « Dieu Bon ») tandis que le scorpion, le serpent et le chien dérivent en dernière analyse du Tricéphale indo-européen assimilé en Iran à Ahriman (le « Dieu Mauvais »).Les textes indo-iraniens montrent qu'à date très ancienne, la fête du Nouvel An était centrée sur la mise à mort rituelle de ce monstre parfois appelé, de façon significative, « le Dragon de la Sécheresse ». Du reste, le motif de la lutte contre ce monstre s'était conservé dans le culte de Mithra. A. Loisy[90] donne sur ce fait des précisions intéressantes. Il montre que pendant les initiations, le Grand Maître, dans un combat rituel tuait un dragon à coup de massue. Après quoi, le monstre était percé de flèches. G. Widengren en conclut que « *dans les mystères... le percement du dragon, percement mythique du nuage de pluie, était mimé* »[91]. En immolant le Taureau, Mithra également rendait à la terre la fertilité de l'Âge d'Or.

Le rituel

La réalisation liturgique des mystères de Mithra est partiellement connue. Pour la reconstituer, on dispose de quelques documents archéologiques auxquels s'ajoutent les informations fournies par les auteurs chrétiens. Les fidèles dépendaient de petites confréries, ainsi qu'il ressort de l'exiguïté des locaux. Toute augmentation des effectifs entraînait la constitution d'un nouveau groupe. On se préparait à l'initiation par des jeûnes et des purifications. Avant

---

90 A. Loisy, *Les mystères païens et le mystère chrétien*, Paris 1930, p. 181 et suivantes.

91 G. Widengren, *Les religions de l'Iran*, trad., Paris 1968, p. 62.

l'épreuve, le candidat était plongé dans l'eau d'une source ou d'un fleuve. Puis il prenait part à un taurobole, c'est-à-dire un sacrifice expiatoire au cours duquel on immolait un taureau. Aspergé du sang de la victime, le récipiendaire pouvait prendre part à l'initiation. On lui bandait les yeux, on lui liait les mains et on lui faisait franchir un fossé rempli d'eau. Une des peintures de Capoue le montre « *prostré sur le ventre, comme un mort* »[92].

Un « libérateur » le détachait. Il assistait alors à un meurtre fictif et on lui montrait une épée teinte de sang dont les spécialistes ignorent la signification. Certains y voient un avertissement à l'intention des bavards éventuels. Après avoir juré de tenir secret ce qu'il avait vu et entendu, le néophyte était marqué au front, probablement au fer rouge.

Selon Saint Jérôme, les mystères comportaient sept grades : Corbeau (*Corax*), Occulte (*Cryphius*), Soldat (*Miles*), Lion (*Leo*), Perse (*Perses*), Coureur du Soleil (*Heliodromus*), et Père (*Pater*). Ce n'est qu'au troisième degré que le myste commençait à pénétrer les secrets du culte. On lui présentait une couronne qu'il devait refuser. Par ce geste, il s'engageait à attribuer à son dieu tous les honneurs qu'on lui décernerait désormais. Le quatrième degré comportait une cérémonie au cours de laquelle on lui versait du miel sur les mains et sur la langue. Il pouvait dès lors prendre part au repas de communion qui l'unissait à Mithra. A l'échelon suivant (Perse), il revêtait un costume perse et recevait la coiffure de Mithra, c'est-à-dire le bonnet phrygien. On peut penser que les membres du sixième grade ou « Coureur du Soleil » étaient considérés comme des intimes du dieu. Quant au grade de Père, il était réservé aux Maîtres, eux-mêmes soumis au Grand Pontife ou « Père des Pères » (*Pater Patrum*), natif de Perse.

Des prêtres s'occupaient de l'entretien de la flamme qui brûlait au fond du temple. La salle des mystères était souterraine. Elle comportait une crypte dont la voûte, peut-être décorée d'étoiles, symbolisait, semble-t-il, l'Univers. De chaque côté, dans le sens de

92 R. Turcan, *Op. cit.*, p. 84.

la longueur, étaient disposés des bancs entre lesquels se dressaient quatre petits piliers. Le fond du local était orné d'un bas relief de Mithra encadré de deux hautes colonnes. La cérémonie principale de la liturgie consistait en une présentation de l'image du Dieu immolant le taureau, suivie d'une communion sous les espèces du pain et du vin. Le culte subit très tôt l'influence d'autres religions.

EMPRUNTS DE LA FRANC-MAÇONNERIE AU CULTE DE MITHRA

Les éléments communs – et donc les emprunts, puisque le mithraïsme a disparu au VIe siècle – sont nombreux et incontestables. Retenons les plus frappants : dans les deux cultes, les fidèles se réunissent en petits groupes ; l'initiation est précédée d'épreuves, comporte des degrés et se déroule dans un local symbolisant l'Univers[93]. Dans les deux cultes également la disposition des lieux est la même puisque l'assistance prend place de part et d'autre de petits piliers qui sont au nombre de quatre dans le temple mithraïque, de trois dans le temple maçonnique[94]. Autre ressemblance : aux deux colonnes Jakin et Boaz des Loges modernes correspondent les deux colonnes encadrant les bas-reliefs de Mithra. Enfin et surtout, le cérémonial d'Initiation est le même. Il suffit pour s'en convaincre de comparer la fresque découverte à Capoue au début du XXe siècle à une initiation moderne au grade d'Apprenti (voir les figures 4 et 5, p. 80). Dans les deux cas, le candidat a les yeux voilé d'un bandeau que tient derrière lui un autre personnage, dans les deux cas le maître de la cérémonie lui présente une épée. On remarquera quelques différences mineures : dans le culte de

93 « *Le Temple* (maçonnique) *symbolise le cosmos* », Jules Boucher, *Op. cit.*, p. 86.

94 Jules Boucher rappelle que l'on voit **trois** piliers dans la loge moderne mais qu'en réalité il en existe **quatre** : « *Le quatrième pilier*, écrit-il, *qui relie directement le Visible à l'Invisible, Binah, l'Intelligence Suprême, étant dégagé de toute matière, existe mais n'apparaît pas à nos yeux mortels* » (*Op. cit.*, p. 100).

Mithra, la lame de l'épée est droite, elle est tachée de sang ; le candidat semble nu, il se tient assis les mains derrière le dos. Dans le rituel maçonnique, l'épée n'est pas ensanglantée, elle est en forme de flamme (d'où le nom de Glaive Flamboyant) ; le candidat a un bras et une jambe nus et se tient debout, les mains libres. En outre, il est soumis à l'épreuve du feu, détail qui n'apparaît pas sur la fresque.

Cela dit, il est clair que l'on a affaire au même culte. Ce que nous savons par ailleurs du Mythe du Fils de la Veuve permet d'interpréter le symbolisme de l'épée tachée de sang : **il s'agit de l'arme du meurtre commis contre le « Dieu Civilisateur »**, dont le myste s'engageait par serment à venger la mort. Telle était à l'origine la signification du Glaive Flamboyant des Maçons, signification qui semble aujourd'hui bien oubliée puisque Oswald Wirth y voit (ou prétend y voir) le « *symbole du Verbe, arme unique de l'Initié qui ne saurait vaincre que par la puissance de l'idée* »[95].

95 Oswald Wirth, *Op. cit.*, tome I, p. 134-135.

Fig. 4. – Scène d'initiation mithriaque.

Dans un temple de Mithra découvert à Capoue ont été découvertes des peintures figurant des scènes d'initiation. L'une des mieux conservées est celle que nous reproduisons ici. Le myste, nu, est assis les yeux bandés, les mains derrière le dos. Un mystagogue derrière lui retient le bandeau qui va bientôt tomber. En face, un prêtre coiffé d'un bonnet phrygien s'avance tendant une épée (*Minto, Notizie degli Scavi*, XXI, 1924, p. 361 et suiv.).

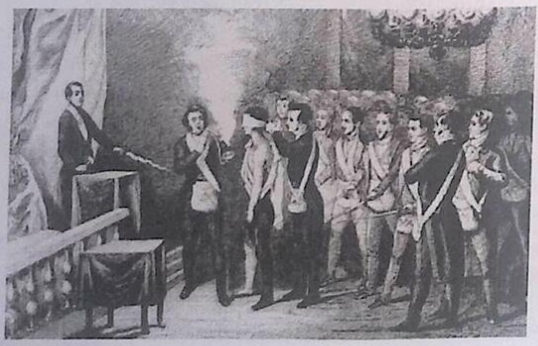


Fig. 5. – Scène d'initiation maçonnique.

Cette scène représente une initiation au grade d'Apprenti au XIXe siècle. Les analogies avec l'initiation mithriaque sont évidentes (voir p.78 notre commentaire).

CONCLUSION

Il est aisé de deviner les motifs qui ont conduit les auteurs du rituel maçonnique à intégrer ces données du culte de Mithra dans leur liturgie. Il y a d'abord le fait qu'ils retrouvaient dans ce culte antique les éléments fondamentaux de leur doctrine secrète, à savoir :

- le dualisme fondamental opposant un « dieu ami des hommes » à un « dieu mauvais »,

- la nature trine du « dieu mauvais », suggérée par l'intervention du scorpion, du serpent et du chien, et qu'on ne peut que rapprocher des trois meurtriers d'Hiram,

- le rôle fondamental de l'Initié, représenté par Mithra, dont l'action a pour finalité sa propre divinisation et le triomphe du « Bon Principe ».

Un autre élément a dû également guider leur choix : le symbolisme parlant du rituel mithriaque qui, outre les motifs de la mort et de la résurrection, comportait ceux de l'épée et de l'illumination (la chute du bandeau). Loin d'être le fait du hasard, ces analogies attestent l'existence d'une Gnose Transhistorique commune à toutes les époques et à toutes les civilisations.

CHAPITRE V

L'ALCHIMIE

Le mot Alchimie vient du latin médiéval *alchemia*, tiré de l'arabe *al* (article) – *Kīmiyā*, « chimie », terme lui-même emprunté au grec de basse époque *Khêmia* « magie noire » et formé, croit-on, à partir de l'égyptien *Kêm* « noir »[96].

L'Alchimie était une science occulte qui, aux yeux de l'opinion, avait un double but : la transmutation en or d'un métal vil au moyen d'une substance appelée « pierre philosophale » et la découverte d'un élixir propre à guérir toutes les maladies.

Brève histoire de l'Alchimie[97]

Née à Alexandrie au IIIe siècle de notre ère, l'Alchimie était, selon les historiens, la synthèse de trois courants : la philosophie d'Aristote, la technologie égyptienne et certaines conceptions empruntées à des religions moyen-orientales. De ces trois composantes, la plus importante était la philosophie d'Aristote pour qui il existe une « matière première » indifférenciée, dont la combinaison avec un élément immatériel appelé « forme » donna naissance aux quatre éléments : le Feu, l'Air, l'Eau et la Terre qui, à leur tour, par diverses combinaisons, produisirent l'ensemble du monde matériel. D'où l'idée fondamentale que, la matière étant une, elle était

96 *Grand Larousse de la Langue Française.*

97 A partir de divers ouvrages de vulgarisation, notamment l'*Encyclopedia Britannica.*

susceptible de perdre certaines qualités propres à un état particulier pour en acquérir d'autres : ainsi un métal vil, comme le plomb, les conditions convenables étant réunies, pouvait se transmuer en un métal noble tel que l'or.

Cette théorie trouvait confirmation aux yeux des alchimistes dans les idées astrologiques venues du Moyen Orient. Pour les astrologues en effet, tout était déterminé par la coexistence du *macrocosme* ou « grand monde » des étoiles, et du *microcosme* ou « petit monde » de l'Homme, les événements du premier se reflétant dans le second. Une transmutation du plomb en or était donc possible : de même que les hommes grandissent, changent et, après leur mort, peuvent accéder à la perfection des élus, pourquoi les métaux ne pourraient-ils pas, eux aussi, se développer en passant du moins parfait au plus parfait ? Les alchimistes entreprirent donc de « tuer » le cuivre dans leurs laboratoires en le « noircissant », autrement dit en le transformant en oxyde noir, pour le ressusciter ensuite sous la forme d'un alliage de couleur claire en y ajoutant du mercure ou de l'arsenic. Cette réaction fut appelée « processus de blanchissement ». D'autres produits faisaient virer le métal au jaune ou au rouge, et l'on en vint à croire que la succession noir-blanc-rouge était la condition d'une transmutation réussie.

Curieusement, ces opérations matérielles de l'Alchimie furent transposées sur le plan spirituel, et l'on vit apparaître peu à peu un nouveau type d'alchimiste à la recherche de la perfection de l'âme humaine, passionné de mysticisme et délaissant les expériences sur la matière. Cette distinction devait se maintenir à travers les siècles et favorisa les emprunts à la Gnose et au Néoplatonisme.

Or la même distinction existait en Chine. Fondée sur la philosophie taoïste, l'alchimie chinoise avait pour objectif la découverte du « chemin » de la Nature (*tao* signifie « chemin ») et donc de ses lois. Ses adeptes affirmaient avoir découvert un « remède » qui, ajouté à des métaux, notamment au mercure, provoquait la transmutation. L'« or » ainsi produit passait pour conférer l'immortalité ou du moins la santé à ceux qui le mangeaient.

Aux VIIIe - IXe siècles, le monde arabe à son tour eut ses al-

chimistes qui reçurent leurs principes des Grecs et accordèrent une grande importance au travail en laboratoire. Leurs recherches ne furent pas inutiles puisqu'ils découvrirent les alcalis caustiques et perfectionnèrent les méthodes de distillation. Influencés par Alexandrie, les Arabes le furent aussi par la Chine, ce qui est moins surprenant qu'il ne paraît si l'on se souvient que la route de la soie reliait depuis l'Antiquité la Chine aux villes d'Antioche et de Tyr. C'est probablement ce chemin propice aux échanges les plus divers que suivit la doctrine de l'Alchimie chinoise.

A la Chine donc les Arabes empruntèrent le « remède » destiné à la transmutation des métaux en or ou en argent. Liquide, c'était « l'élixir de longue vie », qui guérissait « infailliblement » toutes les maladies. Solide, c'était « la pierre philosophale ». Les recettes et principes relatifs à la production artificielle des métaux précieux étaient consignés sous formes de symboles dans une langue incompréhensible aux profanes.

Ce n'est qu'au XIe siècle que, par l'Espagne et la Sicile l'Alchimie s'introduisit en Europe. Les travaux de vulgarisation des philosophes et savants que furent Albert le Grand (1193-1294) et Roger Bacon (1214-1294), moine anglais surnommé « le Docteur Admirable », contribuèrent grandement à la découverte de l'Alchimie pratique qu'ils considéraient comme une approche prometteuse des lois de la nature.

Parfois avec génie, les alchimistes poursuivirent leurs expériences. L'un des plus célèbres fut l'Espagnol Geber (XIVe siècle), qui répandit par ses ouvrages le goût des recherches en laboratoire. Certains adeptes, comme le médecin suisse Paracelse (1393-1451), renoncèrent à la chimère de la transmutation et se spécialisèrent dans la recherche de nouveaux remèdes contre les maladies. Telle fut, à certains égards, la voie choisie par le célèbre Basile Valentin, auquel est attribuée (probablement à tort) la figure symbolique du Rebis (voir p. 94). Moine bénédictin d'Erfurt selon certains de ses biographes, il vécut au XVe siècle. Un de ses ouvrages révèle qu'il naquit en Alsace. Son nom, formé du grec *basileus* (roi) et du latin *valens* (puissant) semble faire allusion à la puissance de son art.

Auteur incontesté de plusieurs découvertes, il fut le premier à employer l'antimoine comme médicament et écrivit sur le sujet un ouvrage dans lequel il indique également de quelle manière préparer « l'esprit de sel » (l'acide chlorhydrique). Là ne s'arrêtent pas ses réussites. C'est également lui qui révéla comment obtenir l'eau-de-vie en distillant le vin ou la bière et comment retirer le cuivre de son sulfure.

Dans un opuscule intitulé *Traité sur les sels*, il regroupa de nombreux faits chimiques intéressants. Son œuvre entière fut publiée sous le titre *Scripta chimica* en 1700.

A l'opposé, on peut citer Nicolas Flamel (1330-1418), écrivain juré de l'Université de Paris, dont la réputation semble usurpée. Ayant acquis une grosse fortune, il fit de nombreux dons aux églises et aux institutions charitables. L'opinion, pour expliquer cette fortune qui passait pour colossale, imagina la légende d'un Flamel alchimiste qui aurait découvert le secret de la fabrication de l'or. Il fallut attendre Lavoisier (1743-1794) pour que soit ruiné définitivement, trois siècles plus tard, le mirage de la pierre philosophale. La chimie moderne était née.

L'Alchimie mystique, dont le symbolisme restait fermé aux profanes, ne disparut pas pour autant. Mais aux yeux de la Science moderne, ses adeptes tombèrent dans un total discrédit. Il est à noter que la découverte de la structure de l'atome au début du XXe siècle a démontré, dans une certaine mesure, le bien-fondé de la théorie de base de l'Alchimie pratique. Son rêve, la transmutation des corps, est devenu réalisable. En effet, dans quelques combinaisons moléculaires, on a pu, par des méthodes utilisant la radioactivité, arracher des électrons à l'atome et transmuter un métal en un autre, jusqu'à produire même de l'or. De même, des savants russes, à partir d'un alliage de béryl et de chrome, ont obtenu d'authentiques diamants.

Conclusion

Ce qui frappe dans l'histoire de cette science occulte, c'est la coexistence de deux aspects, celui de l'Alchimie pratique vouée à la recherche de la pierre philosophale, et celui, plus mystérieux, de l'Alchimie mystique. Les spécialistes considèrent la seconde comme plus tardive et n'y voient, en général, qu'un appendice sans grand intérêt. La réalité est peut-être différente. Certains éléments donnent à penser que les deux faces ont toujours été liées. Il se pourrait même que l'Alchimie mystique ait précédé l'Alchimie pratique, comme le suggère le fait que le mot Alchimie lui-même dérive, on l'a vu, du grec de basse époque *Khêmia* « magie noire », ce qui implique dès l'origine un lien avec l'occultisme.

EMPRUNTS DE LA FRANC-MAÇONNERIE A L'ALCHIMIE

Fidèle à notre méthode, nous remonterons à des sources fiables, en ce cas précis les conclusions d'un Franc-Maçon contemporain passionné d'Alchimie.

Dans un ouvrage visiblement destiné aux Initiés[98], Bernard Roger aborde le sujet qui nous intéresse. Ses propos sont précédés de la mise au point significative que voici :

« *Il convient tout d'abord de rassurer tous ceux qui craindraient rencontrer ici une « divulgation »*. [...] *Pas plus que la lecture des textes alchimiques, celle de ces rituels ne peut rien apprendre à ceux qui n'ont pas suivi la voie menant à la mise en œuvre des symboles. Car le « secret maçonnique », profondément caché au cœur de tout Franc-Maçon pratiquant, reste totalement incommunicable et ne pourra jamais être transmis à aucun profane* »[99].

98 Bernard Roger, *A la découverte de l'Alchimie, L'Art d'Hermès à travers contes, légendes et rituels maçonniques*, Editions Dangles, 1988.
99 *Op. cit.*, p. 300.

L'air est connu. Nous l'avons déjà entendu chez Oswald Wirth (voir p. 15). L'affirmation a de quoi faire sourire. En effet, si ledit secret est véritablement « incommunicable », pourquoi la Franc-Maçonnerie s'inquiète-t-elle d'une éventuelle divulgation en le rendant obligatoire ? Cela dit, prêtons tout de même l'oreille aux propos du spécialiste qu'est Bernard Roger. Ils en valent la peine :

« *Les différences entre la Franc-Maçonnerie et l'Alchimie sont visibles, nombreuses et profondes. Les analogies n'y sont pas moins constantes, au point qu'il est impossible de douter d'une filiation directe* »[100].

Ces emprunts apparaissent de façon particulièrement nette dans l'épreuve dite du « Cabinet de Réflexion », pièce minuscule aux murs noirs dans laquelle est enfermé le candidat au grade d'Apprenti :

« *Dans cet* in pace *silencieux ... trois coupelles, emplies respectivement de mercure, de soufre et de sel vulgaire figurent les trois principes ; une chandelle, seule source lumineuse de ce caveau, voisine avec un crâne humain ou* caput mortuum, *rappelant que ce* feu secret *est le seul artisan de l'ouvrage, sous l'inscription en grandes lettres du célèbre V.I.T.R.I.O.L.*[101] *dominée par un coq oiseau d'Hermès Psychopompe*[102] *et annonciateur de la lumière* (voir fig. 6, p. 90) ; *un miroir enfin, emblème connu de la matière première des alchimistes, donne tout son sens à ce « cabinet de réflexion » où le postulant doit en principe, « visitant l'intérieur de la terre », découvrir sa « pierre brute » dont le symbolisme est analogue à celui du « premier mercure ».* »[103]

---

100 *Ibidem.*

101 Rien à voir avec l'acide sulfurique ! Il s'agit des initiales d'une devise latine alchimique attribuée aux Rose-Croix : « *Visita Interiora Terrae Rectificandoque Invenies Occultum Lapidem* » : Visite l'intérieur de la terre et en rectifiant tu trouveras la pierre cachée (la Pierre Philosophale, symbole de la Connaissance).

102 Hermès Psychopompe : littéralement « conducteur des âmes ». Fils de Zeus et de Maïa, messager des dieux assimilé par les Latins à Mercure et, de surcroît, protecteur du commerce et des voyageurs, Hermès passait aux yeux des Grecs pour guider les morts dans les Enfers.

103 *Op. cit.*, p. 301.

Le bilan est à retenir. Mais tout n'est pas dit et tout n'est pas aussi clair. Plus loin[104], se référant à des analogies dont certaines sont évidentes et dont d'autres nous échappent, l'auteur rapproche les deux colonnes du Temple, le Rebis Alchimique (voir p. 94), la Pierre Philosophale et « l'Egrégore maçonnique ». Cette dernière notion, peu connue, mérite qu'on s'y arrête. Selon Bernard Roger, qui cite Pierre Mabille[105], « l'Egrégore » serait une sorte d'entité collective « *doté(e) d'une personnalité différente de celle des individus qui la forment* ». Sa création serait « *le but, au début de toute « tenue » maçonnique, de l'ouverture des travaux* ». Le concept est étonnant : comment un groupe humain pourrait-il donner vie à une entité spirituelle ? La définition du terme fournit peut-être la clé de l'énigme : issu du grec ecclésiastique *égrêgoros*, proprement « qui veille », il désigne les « anges » qui selon le *Livre d'Enoch* « *veillèrent sur le mont Hermont jusqu'à ce qu'ils pussent posséder les filles de Seth* »[106]. Il s'ensuit que l'Egrégore qui préside aux travaux des Loges est tout simplement un « ange », comprenons : un esprit du mal.

L'explication est inattendue mais linguistiquement fondée. On peut se demander, d'ailleurs, s'il ne s'agirait pas d'un stratagème destiné à rendre acceptable auprès de futurs initiés l'idée qu'il existe des intelligences immatérielles. Quoi qu'il en soit, il est possible, en recourant aux données de l'iconographie, de compléter sur d'autres points les informations fournies par notre maçon alchimiste.

---

104 *Op. cit.*, p. 302-304, *passim*.

105 Pierre Mabille, *Egrégores*, Jean Flory, Paris 1938, p. 29-31.

106 *Grand Larousse de la Langue Française*. Allusion au passage de la Genèse (VI, 2) dans lequel il est dit que « *les fils de Dieu (Bne-Elohim), voyant que les filles des hommes étaient belles, prirent leurs femmes entre toutes celles qu'ils avaient choisies.* » Le *Livre d'Enoch* est un texte apocryphe.

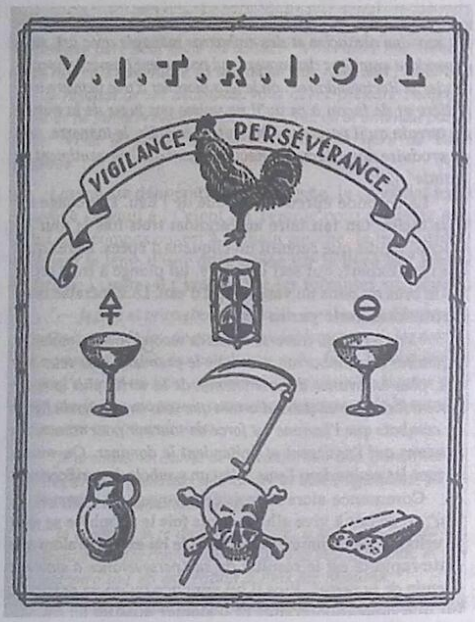


Fig 6 – Les symboles du cabinet de réflexion

Le témoignage de l'iconographie : Les représentations de l'Androgyne[107]

Une simple comparaison des variantes de l'Androgyne (voir p. 92, 94 et 96) met en lumière un élément d'une importance capitale, à savoir que le Compas, l'Equerre et le Fil à plomb – symboles fondamentaux de la Franc-Maçonnerie – viennent de l'Alchimie. C'est ce que montre le Tableau d'Apprenti (voir p. 96) dans lequel apparaissent les deux colonnes masculine et féminine qui, de toute évidence, correspondent aux personnages masculin et féminin du Rebis et du document chinois. Du reste, une étude plus approfondie permet de découvrir le fameux secret commun à l'Alchimie et à la Franc-Maçonnerie.

Voyons cela de plus près.

107 Androgyne : ce mot, emprunté au grec, signifie littéralement « homme-femme ». Dans la mythologie, il désignait un être imaginaire pourvu de deux corps, l'un masculin, l'autre féminin. Les Initiés attribuaient à ce symbole une signification en rapport avec leur doctrine secrète.

Document I

Domaine chinois

Fig. 7

Commentaire

Cette peinture initiatique, dont le motif est antérieur à l'ère chrétienne[108], vient compléter le mythe chinois qui constitue la version 14 de notre corpus (voir p. 39-40). Fou-I et Nu-Kua sont les « *deux divinités primitives mâle et femelle qui organisent le monde avec le compas et l'équerre munie du fil à plomb. Leur corps de serpents entrelacés forme la corde à nœuds parfois personnifiée comme leur enfant anguipède. Ils consolident alchimiquement l'univers ébranlé par les forces mauvaises : un démon brise en effet la voûte de l'univers que Nu-Kua répare avec le pilier de cinq pièces fondues dans un athanor*[109]. *Ils ornent le ciel de 108 constellations ici représentées* »[110]. Nous retrouvons ici l'enseignement de la tradition secrète. On aura reconnu dans Fou-I, le « Dieu Civilisateur », dans Nu-Kua la Déesse-Mère, symbole de la Connaissance, et dans le démon le « Tyran ». L'enfant au corps de serpent correspond dans la tradition grecque à Erichthonios, fils du forgeron Héphaïstos et d'Athéna, la déesse des arts et des techniques (voir version 23 du corpus).

---

108 Monsieur Dominique Setzepfandt nous signale l'existence d'une tombe de l'époque des Han (202-9 av. J.-C.) où sont représentés Fou-I et Nu-Kua. On voit très nettement le compas et l'équerre. (Voir René de Ceccaty, *Héros et dragons de la Chine*, Paris 1986, Editions Robert Laffont, p. 89).

109 *Athanor* (arabe *al tannûr*, le fourneau) : Fourneau à combustion lente utilisé en alchimie.

110 D'après Sir Aurel Stein, *Innermost Asia*, Oxford 1928, tome I, p. 136, cité par Claude Gaignebet dans son étude sur Rabelais *A plus haut sens*, Limoges 1986, tome II, p. 185.

Document II

La tradition alchimique

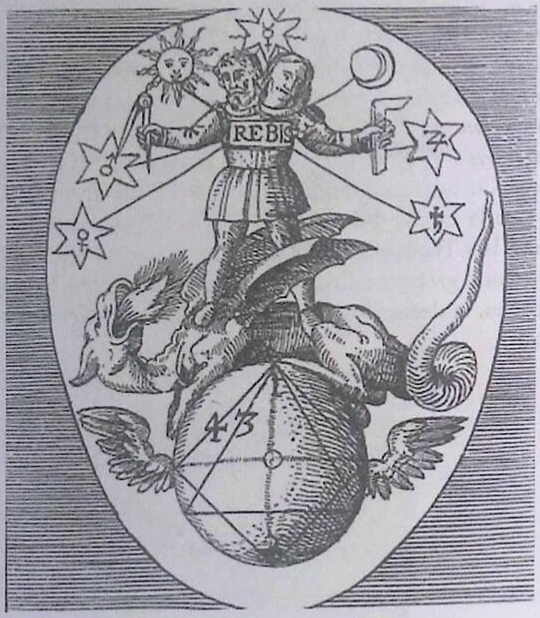


Fig. 8

Commentaire

Le Rebis (ou « chose double ») est un document codé qui apparaît dans le *Traité de l'Azoth* (1659) attribué à l'alchimiste Basile Valentin. Sa ressemblance avec la fresque chinoise représentant Fou-I et Nu-Kua (Fig. 7) atteste l'universalité de la tradition initiatique. Outre le compas et l'équerre, on notera la présence du soleil, de la lune, et des signes de Vénus, Mars, Mercure, Jupiter, et Saturne. Notre interprétation du mythe du *Fils de la Veuve* permet le décryptage suivant : le Dieu Civilisateur et son épouse, la Connaissance, montrent aux hommes le Compas et l'Equerre, symboles de la Science dont les progrès arracheront le monde (le globe) à la domination du Tyran (le dragon). L'entreprise est d'autant plus aisée que la matière, régie par les lois physiques (les figures géométriques et les chiffres), « *vole de ses propres ailes* », c'est-à-dire est autonome.

Document III

La tradition maçonnique

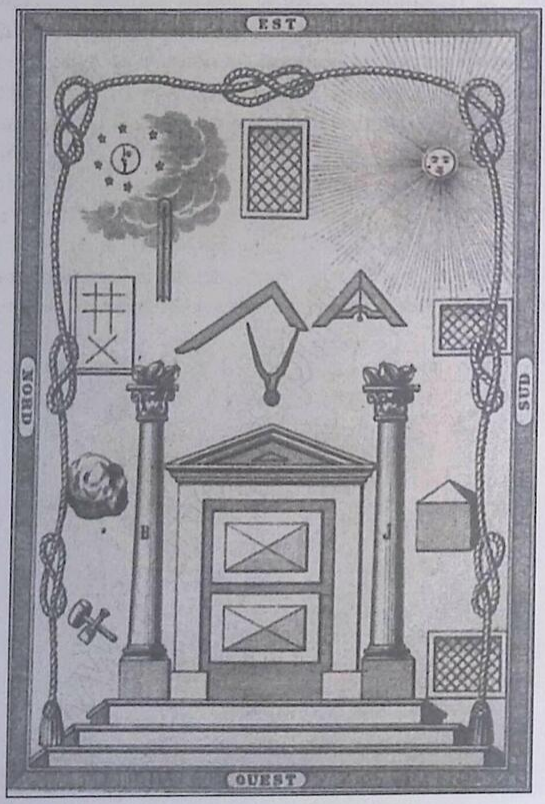


Fig. 9 – Tableau de la loge d'apprenti

(S. de l'Aunay, *Thuileur de l'écossisme*, Paris 1821, tome I, p. 360).

Commentaire

Ce troisième document situe la symbolique maçonnique dans le droit fil de la tradition secrète universelle ; la corde est nouée comme dans la tradition chinoise, elle entoure le tableau comme l'ellipse ovoïde de la tradition alchimique ; soleil et lune meublent aussi le ciel et l'on devine les étoiles auprès de cette dernière ; les colonnes Boaz et Jakin, masculine et féminine[111], sont les deux divinités créatrices, soutiens du « Temple de l'Univers » ; Fil à Plomb, Equerre et Compas sont déjà brandis dans les deux précédentes figures. Quelle autre preuve veut-on de l'ancienneté du culte initiatique ?

111 Voir p. 160-161.

CHAPITRE VI

LA ROSE-CROIX

L'organisation de la Rose-Croix doit son nom à son emblème, une rose placée au centre d'une croix, symboles chrétiens par excellence[112]. Mais, comme le remarquait Jean Vaquié, malgré les apparences, dès l'origine, la Rose-Croix a montré qu'elle était « *une société de pensée... dont le dynamisme est tout entier dirigé vers la réformation universelle, c'est-à-dire dans le sens du renversement des institutions historiques chrétiennes et dans le sens de leur remplacement par autre chose. Autre chose qu'il s'agit précisément d'élaborer. Le pavillon rosicrucien est chrétien, mais la marchandise qu'il couvre ne l'est pas* »[113]. Or cette organisation mystérieuse est une composante non négligeable de la Franc-Maçonnerie. La question est donc d'importance. Mais compte tenu du soin pris par les adeptes à déjouer la curiosité des profanes, elle est des plus complexes. Il nous a semblé que le meilleur moyen d'y voir clair était de s'en tenir à l'essentiel en présentant successivement au lecteur les manifestes de l'organisation et quelques-unes de ses figures de proue[114].

112 Cf. le titre de « Rosa Mystica » donné à la Sainte Vierge dans les litanies.

113 Jean Vaquié, *Les Manifestes Rosicruciens*, trouvable sur internet.

114 Outre l'article de Jean Vaquié, notre principale source dans ce chapitre est le remarquable ouvrage de Pierre Montloin et Jean-Pierre Bayard : *Les Rose-Croix ou le complot des Sages*, Ed. Culture, Art, Loisirs, Paris 1971.

1) LES MANIFESTES DE LA ROSE-CROIX

La Fama Fraternitatis

C'est en 1614, en Allemagne, que parut la *Fama Fraternitatis* (« Gloire de la Fraternité »), le premier des trois manifestes. Le succès fut grand, comme le montrent les traductions qui s'ensuivirent. Le titre allemand[115] indique clairement que le public visé était celui des savants et des chefs d'Etat. Le texte est anonyme mais on s'accorde généralement pour l'attribuer à Valentin Andrea. Ce jeune pasteur, luthérien ambitieux, dynamique et peu équilibré devait devenir la figure centrale du mouvement à son époque. Le ton de la *Fama* est solennel et prétentieux. Il se présente comme un appel destiné aux puissants de ce monde : « *Nous, frères de la Fraternité de la Rose-Croix, dispensons notre salut, notre amour et nos prières aux régents, aux ordres, aux hommes savants et à tout homme qui lit notre écho dans une intention chrétienne.* »

L'auteur va annoncer l'instauration d'une religion nouvelle, réformée, libérée des entraves médiévales, véritablement révolutionnaire. Le contexte historique où il écrit explique, selon lui, son initiative : « *Dieu a présentement favorisé la naissance d'esprits hautement éclairés qui ont pour mission de rétablir dans ses droits l'art* (comprenons : la culture, la civilisation) *en partie souillé et imparfait, afin que l'homme achève de comprendre à la fois la noblesse et la magnificence qui sont les siennes et sa condition de microcosme, et encore la profondeur de ses possibilités dans la pénétration de sa propre nature* ».

Ce qui est donc annoncé, c'est une réforme du savoir permettant à l'Homme de s'arracher à l'état d'ignorance, qui a été le sien

---

115 Titre allemand : *Allgemeine und Generale Reformation der ganzen weiten Welt. Beneben der « Fama Fraternitatis » des höblichen Ordens des Rosenkreutzes, um alle Gelehrte und Haüpter Europa geschrieben.* Cassel, 1614, in-8°, 417 pages. (*ibid.*).

Traduction approximative : « Réforme universelle et générale du monde entier selon la « Fama Fraternitatis » de l'ordre Sublime de la Rose-Croix, à l'intention de tous les savants et de tous les chefs (d'Etat) d'Europe ».

jusque-là. Le moment est éminemment favorable car : « *Dieu a gratifié notre siècle par une foule de révélations par le livre de la nature et par la règle de tous les arts* ». En d'autres termes : le progrès sans précédent des sciences et des techniques est le signe précurseur de la naissance d'une civilisation totalement nouvelle.

Loin de s'attribuer le mérite de ce changement fondamental, l'auteur en présente l'inventeur, à savoir le génie auquel on doit l'Ordre de la Rose-Croix : « *Aussi a pris naissance le projet d'une réformation universelle auquel notre défunt Père Christian Rosenkreutz, esprit religieux et hautement illuminé, Allemand, chef et fondateur de notre Fraternité, a consacré de grands et longs efforts.* »

Ce prologue s'achève par une déclaration de principe que Jean Vaquié résume ainsi « *Il n'est plus temps de s'en tenir aux anciens dogmes, il faut au contraire réviser ses connaissances, pour repartir sur des bases nouvelles.* »[116]. Autrement dit, nous sommes en présence d'un projet bien plus vaste que celui de Luther qui était purement religieux, puisqu'il s'étendra à tous les domaines de la vie.

Suit une biographie enthousiaste du père de la Rose-Croix. Christian Rosenkreutz[117] naît en 1378 dans une famille noble mais pauvre. Il fait de solides études et décide, très jeune, de partir en pèlerinage à Jérusalem. Malheureusement, à Chypre, son compagnon de voyage, un religieux, meurt, le laissant seul. Au lieu de mener sa pieuse entreprise à son terme, il part pour la Turquie où il séjourne quelque temps, gagnant sa vie comme médecin. C'est dans ce pays musulman qu'il découvre l'existence des « Sages de Damcar », personnages énigmatiques qui passaient pour avoir reçu des révélations sur la Nature, c'est-à-dire le monde matériel. C'en est assez pour qu'il parte à la recherche de cette ville située en Arabie. Il est bien accueilli par les « Sages » qui lui remettent un livre mystérieux, le *Liber Mundi* (ou « Livre du Monde »). Bien qu'il existe sous ce titre un ouvrage occultiste arabe du XIVe siècle consacré au « symbolisme naturel », c'est-à-dire au parallélisme entre le « microcosme » ou « petit monde » de l'Homme et le

116 Jean Vaquié, *Op. cit.*, p. 4.

117 Rosenkreutz : « La Croix aux Roses » ?

« macrocosme » ou « grand monde » de l'Univers, on peut raisonnablement se demander s'il ne s'agit pas là d'une métaphore désignant la matière dont l'étude systématique est censée permettre la réalisation du projet prométhéen des alchimistes, qui est la divinisation de l'Homme (voir p. 94-95).

Quoi qu'il en soit, Rosenkreutz le traduit en latin et poursuit son voyage dans le monde musulman. Il visite l'Egypte et s'arrête à Fez, au Maroc où il reste deux ans. Il s'extasie sur le niveau des savants qui s'y réunissent régulièrement pour faire le point sur leurs découvertes dans les domaines des mathématiques, de la physique et même de la magie. Poussé par le désir de diffuser ses connaissances nouvellement acquises, il écrit à l'intention des lettrés occidentaux un manifeste comportant une « axiomatique nouvelle », c'est-à-dire un système de principes servant de base à une science déductive. On peut y voir avec Jean Vaquié une version de la méthode expérimentale du type de celle développée plus tard par Francis Bacon (voir p. 110-111). Visiblement les destinataires ne sont pas intéressés, car il ne reçoit aucune réponse.

Devant cet insuccès, Christian Rosenkreutz décide : « *de fonder en Europe une société qui possédât assez d'or et de pierres précieuses pour en faire le prêt aux Rois à des conditions intéressantes. Société qui se chargeât également de l'éducation des Princes. Société encore qui sût tout ce que Dieu a accordé aux hommes de savoir, afin que l'on pût, comme les païens à leurs idoles, s'adresser à elle en cas de nécessité !* » Au fond, ce qui est envisagé, c'est la création d'une « société de pensée » ayant pour but la formation des consciences et des mentalités, en commençant par celles des souverains, et qui étendrait son action, par capillarité, à la société entière. Tel sera plus tard le rôle de la Franc-Maçonnerie.

L'auteur, de façon inattendue, interrompt son récit au profit de réflexions plus révélatrices encore que ce qui précède, puisqu'elles nous dévoilent le fond de la pensée des humanistes à l'origine de la Renaissance. Il remarque en effet qu'à l'époque de Christian Rosenkreutz (soit à la fin du XIVe siècle) : « *le monde était déjà gravide d'un grand bouleversement... et ce monde engendrait déjà des héros inépuisables et glorieux qui faisaient éclater les ténèbres de la*

barbarie... Ces héros constituaient la pointe du triangle de feu dont l'éclat de flamme ne cesse d'augmenter et qui allumera, sans aucun doute, le dernier incendie qui embrasera le monde ».

Et de citer comme exemple de ces pionniers de la pensée, ce ces « *héros inépuisables et glorieux* », le célèbre Paracelse[118], idéal du Sage aux yeux des initiés de son temps, « *Certes,* remarque-t-il, *Paracelse n'a pas adhéré à notre Fraternité. Mais il était un lecteur assidu du* Liber Mundi ». Le livre occultiste signalé plus haut ou la Nature elle-même ? Les deux interprétations sont, comme on l'a vu, défendables.

Cette parenthèse sur l'histoire des idées achevée, l'auteur revient à l'histoire mouvementée de son héros. Il quitte l'Espagne où l'avaient conduit ses pérégrinations et revient en Allemagne, fier de ses connaissances acquises, notamment en Alchimie spirituelle et, curieusement, très hostile à l'égard des « alchimistes opératifs » qu'il qualifie de « *charlatans* »[119].

Ici commence l'histoire de l'Ordre proprement dit. Pour assurer la pérennité de son œuvre, le fondateur se choisit trois compagnons auxquels il transmet la « sagesse » qu'il a reçue. Plus tard, le nombre des membres fut porté à huit, qui se séparèrent et partirent chacun pour un pays différent. L'un des six articles du règlement qu'ils adoptèrent était que la Fraternité devrait rester secrète durant deux siècles. Cent vingt ans plus tard, la tombe du fondateur fut retrouvée par l'un des membres. Outre le corps parfaitement conservé tenant dans sa main un livre mystérieux[120], elle contenait certains documents et symboles, à savoir une Bible, un vocabulaire, un itinéraire et sa biographie en caractères inconnus. Le tombeau fut refermé et les membres de l'Ordre se dispersèrent. Le texte s'achève par une invitation au « petit nombre » à rejoindre la Fraternité.

Que la *Fama* soit, au moins en partie, une fiction destinée à

---

118 Paracelse (1493-1541) : alchimiste et médecin suisse né à Einsiedeln (déjà mentionné p. 76), père de la médecine hermétique.

119 Jean Vaquié, *Op. cit.*, p. 4-5.

120 Peut-être le « Liber Mundi » au sens littéral ou métaphorique.

répandre les idées de la Rose-Croix, on a de solides raisons de le penser, tant elle fourmille d'invraisemblances, notamment sur le plan linguistique. Comment admettre, en effet, qu'un jeune étudiant du XIVe siècle, et qui ne maîtrisait au point de départ que l'allemand et le latin, ait pu du jour au lendemain, exercer en Turquie la profession de médecin – et donc comprendre le turc –, puis se rendre successivement à Damcar en Arabie, en Egypte et au Maroc, et là, tirer profit d'un enseignement des « Sages » nécessairement dispensé en arabe ? Compte tenu de la difficulté de l'entreprise, on est ici en plein roman. En revanche, rien n'interdit de penser que certaines idées formulées par l'auteur proviennent en dernière analyse du Moyen-Orient qui contribua, comme on le sait, à l'élaboration du corps de doctrine de l'Alchimie.

La Confessio Fraternitatis

Le second manifeste est la *Confessio Fraternitatis*[121] qui parut en 1615. On l'a attribué également à Valentin Andrea. Ce texte de quatorze chapitres va au cœur du sujet. En voici l'essentiel :

Le chapitre premier annonce un « *nouveau matin* » tout proche : « *En ce jour le monde est sur le point d'atteindre l'état de son repos, avant de se hâter vers un autre matin, après l'achèvement de sa période et de son cycle.* »

Le chapitre II condamne la philosophie ancienne (la scolastique médiévale) qui a fait son temps. C'est pourquoi le monde va si mal. Mais le renouveau ne tardera pas.

Le chapitre III annonce « *les merveilles du sixième temps* » que les savants découvriront, s'ils le veulent, dans la Confrérie.

Le chapitre IV est une proclamation de type révolutionnaire : « *...nous allons démanteler et abandonner le vieil édifice disgracieux... nous allons construire un nouveau château et une nouvelle forteresse à la Vérité. C'est aux Rose-Croix qu'est réservé l'allumage du sixième candélabre.* »

Le chapitre V annonce à mots couverts des bouleversements

121 Trad. : « La Profession de Foi de la Fraternité ».

politiques d'une ampleur sans précédent : « *...nous sommes chargés d'organiser en Europe le gouvernement. Nous en possédons une description établie par Notre Père Christian. Cela, après que se soit réalisé et accompli ce qui doit antérieurement arriver. A savoir quand les prédictions, murmurées par bribes, d'un avenir que l'on présage à l'aide des symboles secrets, auront rempli la terre entière* ». Comme on le voit, l'auteur laisse entendre qu'il s'agira de la mise en œuvre systématique d'un plan conçu par le fondateur de l'Ordre.

Le chapitre VII proclame la réouverture prochaine du Paradis Terrestre (le Retour de l'Âge d'Or), aboutissement glorieux de la réforme à venir.

Le chapitre X exalte la Bible dont les prescriptions doivent être suivies à la lettre.

Le chapitre XII dénonce avec sévérité les « charlatans » (probablement les alchimistes opératifs).

Le chapitre XIII est visiblement un appel du pied aux Protestants : « *Qu'en dites-vous, bonnes gens, comment vous sentez-vous maintenant que vous comprenez et que vous savez que nous proclamons le Christ en toute innocence, que nous condamnons le Pape, que nous menons une existence de chrétiens... Ne pensez-vous pas vous initier enfin à nos côtés, compte tenu non seulement de vos dons intérieurs mais aussi de votre expérience du Verbe de Dieu ?* ».

Le dernier chapitre souligne le caractère essentiel de la Société : « *La Fraternité restera secrète. Elle ne se révèlera pas à l'extérieur tant qu'un décret divin particulier ne l'y aura pas expressément invitée* ».

Moins rhétorique que la *Fama*, la « *Confessio Fraternitatis* », est un document plus intéressant pour l'historien parce qu'il en dit plus long sur la nature véritable et les buts cachés de l'organisation.[122]

Les Noces chimiques de Christian Rosenkreutz (1616)

Le troisième Manifeste paraît en allemand à Strasbourg en 1616 sous le titre *Chymische Hochzeit Christiani Rosenkreutz* (1459). Il

122 Voir Jean Vaquié, *Op. cit.*, p 5-6.

se présente comme la relation par Rosenkreutz lui-même d'une étrange aventure dont il aurait été le héros. L'auteur est-il Valentin Andréa ? La question n'est pas définitivement tranchée. Du reste cela n'a pas grande importance, l'essentiel étant l'enseignement initiatique qu'il véhicule sous forme allégorique. Jean Vaquié y voit non sans raison une imitation des romans du Graal dans laquelle le héros « *se donne parfois les traits de Perceval* ». L'action s'étale sur sept jours qui sont autant de phases dans l'évolution du récit. Retenons l'essentiel :

Le premier jour relate l'invitation aux noces, le samedi de Pâques. Rosenkreutz est en prières dans sa chambre, plongé dans une méditation sur les mystères « *dont quelques-uns lui ont été révélés par le maître des lumières* ». Une tempête éclate au cours de laquelle lui apparaît une « *glorieuse vision* ». Il s'agit d'une jeune femme d'une beauté ravissante, vêtue de lumière. D'une main elle tient une trompette où l'on peut lire le nom de Christian Rosenkreutz, de l'autre une liasse de lettres qu'elle a pour mission de porter aux quatre coins du monde. Il s'agit de l'invitation aux « *Noces Royales* ». Sur celle qui lui est remise, le héros peut lire : « *Dirige-toi vers la montagne où trois Temples se dressent avec majesté. Là où tout est visible, du commencement à la fin* ». Avant de se mettre en chemin, Rosenkreutz revêt un habit blanc qu'il agrémente d'une croix rouge. Un chapeau orné de quatre roses vient compléter le symbolisme.

Le quatrième jour, il assiste à une séance théâtrale. Les spectateurs sont assis significativement « entre les colonnes ». Le sujet de la pièce est emprunté à la mythologie puisqu'on y retrouve le thème de l'enfant sauvé de la noyade (voir p. 36). En effet, l'action se situe au bord de la mer. Les flots apportent une caisse dans laquelle se trouve un enfant dont l'histoire est révélée par une lettre : il a échappé aux Maures qui ont envahi son pays. Tel est le moyen qu'on a trouvé pour le sauver. Mais l'horrible roi des Maures en veut à sa vie. Il surgit bientôt. A ce moment précis, l'enfant se métamorphose en une belle jeune femme que le Tyran prétend enlever. Heureusement le fils du roi de l'endroit prend sa défense et l'arrache à son poursuivant. On célèbre leurs fiançailles. Nos

recherches sur le sujet (voir p. 35) permettent d'interpréter l'allégorie : le roi Maure est le « Dieu Mauvais », la caisse est l'Arche, l'enfant qui se transforme en femme est à la fois l'Humanité sauvée du Déluge et la Connaissance, le fils du Roi du rivage est le fils du « Dieu Bon », c'est-à-dire l'Initié.

Le septième et dernier jour constitue l'épilogue. Les invités, à bord de douze bateaux arborant les signes du zodiaque, font une promenade en mer. Une demoiselle vient leur révéler qu'on leur a conféré à tous le titre de « *Chevalier de la Pierre d'Or* », allusion transparente à la « Pierre philosophale ». Au retour, ils se rendent en cortège à l'endroit où un page leur lit la règle de « *l'Ordre de la Pierre d'Or* ». « *Elle comporte cinq articles,* note Jean Vaquié, *parmi lesquels certains ressemblent singulièrement à ceux de la* ***Constitution d'Anderson*** *(1717) qui forme la Charte de la Franc-Maçonnerie* ». Ce dernier épisode s'achève par une intronisation des nouveaux chevaliers. Le héros accroche à son chapeau cet autre symbole de la Connaissance qu'est la Toison d'Or, agrémentée de cette inscription latine qui en est un curieux commentaire : « *Summa Scientia Nihil Scire* » (le sommet de la Science est de ne rien savoir). Dérobade ou provocation ? En tout cas on ne sort pas du registre religieux puisqu'il s'agit de la devise des Mystiques Rhénans également appelée « la Docte Ignorance ».

Telle est la fin surprenante de ce document consacré aux « *Noces chimiques* » (c'est-à-dire alchimiques), du prétendu fondateur de la Rose-Croix. Document paradoxal si l'on y réfléchit, puisqu'en dépit du titre, il n'y a pas de « Noces », pas de mariage, tout juste des fiançailles sur lesquelles on n'insiste guère.[123]

Conclusion

De la lecture de ces textes étranges, on peut, nous semble-t-il, tirer trois leçons :

La première confirme ce que nous savions déjà : la Révolution, annoncée dans ses grandes lignes dès le XVIIe siècle, est une entre-

123 *Op. cit.*, p. 7-8.

prise gnostique puisqu'elle est le résultat des menées souterraines de sociétés secrètes telles que la Rose-Croix.

La seconde est que le projet de société conçu par les initiés impliquait dès l'origine la destruction totale de la civilisation chrétienne héritée du Moyen Age, aussi bien sur le plan religieux que dans les domaines intellectuel, politique et économique.

La troisième concerne la réalisation dudit projet. Comme il était impossible d'amener du jour au lendemain les peuples d'Europe, chrétiens depuis un millénaire et demi, à entrer en lutte contre Dieu, il fallait affaiblir leur foi et flatter leurs passions. La Réforme protestante avait été un premier pas. On inventa donc les idéologies qui, diffusées par les loges maçonniques imprégnèrent peu à peu les esprits. Comme le souligne très justement Jean Vaquié : « *Ce sont les frères de la Rose-Croix qui sont allés parasiter les dernières loges opératives d'Angleterre et d'Ecosse et qui les ont transformées en loges dites spéculatives. Le rosicrucianisme est une des sources les plus certaines de la maçonnerie moderne en même temps que de l'idéologie révolutionnaire.* »[124]

124 *Op. cit.*, p. 8.

2) QUELQUES FIGURES DE PROUE DE LA ROSE-CROIX

Pour en savoir davantage, il faut se reporter aux adeptes eux-mêmes dont la vie et les écrits fournissent des informations précieuses sur les buts cachés de l'organisation. C'est ce que nous ferons dans les pages qui suivent, en limitant toutefois notre enquête aux personnages les plus connus et dont l'appartenance à l'Ordre est avérée ou, tout au moins, hautement probable.

Johann Valentin Andrea (1586-1654)

Celui que l'on considère comme l'auteur des *Noces Chimiques*, et vraisemblablement de la *Fama* et de la *Confessio*, naquit à Herrenberg (Würtenberg) le 17 août 1586. Il était le septième enfant du Chancelier Jacob Andreae[125]. A la mort du père en 1601, la famille vint s'établir à Tübingen. Bachelier en 1603, Maître en 1605, le futur Rose-Croix s'intéresse au théâtre et rêve de gloire mondaine. Commence alors pour lui une vie errante qui le voit successivement professeur, musicien et horloger.

En 1610 il est à Genève où il se convertit au calvinisme. Il fait plusieurs voyages, en Suisse, en Autriche et en Italie. Comme Coménius son contemporain, il étudie les langues vivantes, mais aussi les mathématiques et finalement adhère à la Rose-Croix dont il devient l'émissaire. Il se marie et obtient une charge de Pasteur à Vaihingen. En pleine guerre de Trente Ans, il écrit plusieurs ouvrages dans lesquels il reprend les idées exposées dans la *Fama* et la *Confessio*. En voici quelques-unes :

- « *Les chrétiens, tous les chrétiens doivent s'unir dans une société totalitaire* (sic) *dont l'idéal est de réunir toutes choses dans le Christ ; ce qui existe sur terre comme dans les cieux* »[126].
- « *L'homme est la prière de la terre* ». En conséquence, s'il reste fidèle à sa vocation, il « *effacera le péché originel, et refera de la*

125 Autres graphies du nom : Andrea, Andreas.
126 Montloin et Bayard, *Op. cit.*, p. 70.

société imparfaite un nouveau jardin d'Eden »[127].

- En ces temps « *préapocalyptiques* » qui ont vu le Pape et l'Empereur faillir à leur mission, il faut reconstruire la Chrétienté. Les Rose-Croix s'attelleront à cette tâche gigantesque. Ils seront dans ce monde nouveau l'Autorité Spirituelle, « *l'Eglise Invisible* » et « *sauront ramener le pouvoir temporel dans la bonne voie* »[128].

Cela ne pourra se faire que par le biais de sociétés secrètes. C'est pourquoi, en 1620, à Calw, notre réformateur crée une « *Fondation des Teinturiers* », officiellement une corporation, en réalité un cercle alchimique.

La guerre vient bouleverser ses plans. En 1634, sa maison est brûlée. En 1639, on le retrouve comme conseiller et prédicateur du duc de Würtenberg. En 1650, il est pasteur à Bebenhausen et doit subir les persécutions de ses confrères qui le soupçonnent d'être un disciple de Jacob Böhme[129]. Il est défendu par le duc Auguste de Brunswick qu'il appelait sont « *soleil* »[130]. Il meurt à Stuttgart le 27 juin 1654, à l'âge de soixante-huit ans.

Francis Bacon dit ***Lord Verulam (1561-1626)***

L'appartenance de cet auteur aux Rose-Croix ne fait guère de doute, car sa démarche correspond au programme de la Fraternité, des Alchimistes et de la Kabbale.

Grand chancelier d'Angleterre, il dut abandonner sa charge sous l'accusation de corruption. Il se consacra dès lors à la philosophie. Son œuvre comporte deux parties :

---

127 *Ibidem.*

128 *Op. cit.*, p. 73.

129 Jacob Böhme (1575-1624), surnommé le « Philosophe Allemand ». Maître cordonnier à Görlitz, il avait eu des visions. Pour lui, Dieu, fin de toutes choses, est l'auteur du bien comme du mal. Il fut le précurseur de Spinoza, de Schelling et de Hegel. Une de ses œuvres les plus connues est le *Mysterium Magnum* (1623).

130 Sans doute par référence au modèle de monarque éclairé proposé par Campanella dans son utopie *La Cité du Soleil* (voir p. 153-155).

- l'*Instauratio Magna* (« La Grande Restauration des Sciences ») fondée sur une classification rigoureuse des faits de la nature complétée par le contrôle expérimental, et dont le *Novum Organum* (« Le Nouvel Instrument »), composé en 1620, présente la méthode inductive. Ce traité sur la Science moderne posait les bases de L'*Encyclopédie*[131].

- *La Nouvelle Atlantide*, dont le titre évoque la civilisation disparue décrite par Platon dans le *Timée*. Composée en anglais vers 1621 sous le titre *New Atlantis*, elle fut publiée en latin en 1627 et demeura inachevée. Elle devait représenter un Etat idéal dans lequel la Nature serait étudiée de la manière la plus utile pour le bien de l'Homme. En voici l'analyse :

Dans l'île de Bensalem, dont les habitants, des chrétiens, vivent en bonne intelligence avec une minorité de juifs qui honorent le Christ. L'œuvre décrit la vie de ce peuple vue par un des marins échoués lors d'une longue traversée. L'un de ces juifs révèle au narrateur que, selon une tradition bien établie chez ses coreligionnaires « *les habitants de l'endroit descendent d'Abraham par un fils qu'ils appellent Nachoran ; que c'est Moïse qui par une tradition secrète (cabala) fonda les lois à présent en vigueur à Bensalem... Ces rêveries juives mises à part*, continue le narrateur, ***l'homme était un sage et un lettré, tout autant qu'un fin politique, et son image était excellente en tout ce qui concernait les lois et les coutumes de cette nation* »**[132].

La principale institution de l'île est une « Maison de Salo-

---

131 Voir note 134.

132 Texte : « *And for the country of Bensalem, this man* (le juif) *would make no end of commending it : being desirous, by tradition among the Jews there, to have it believed that the people thereof were of the generations of Abraham, by another son, whom they call Nachoran ; and that Moses by a secret cabala ordained the laws of Bensalem which they now use ... But yet setting aside these Jewish dreams, the man was a wise man, and learned, and of great policy, and excellently seen in the laws and customs of that nation* ». (*Three Early Modern Utopias : Utopia, New Atlantis and The Isle of Pines*, Oxford World's Classics, Reissved 2008, Edited with an Introduction and Notes by Susan Bruce, p. 172).

mon » encore appelée « *Collège de l'Œuvre des Six Jours*[133] *qui s'occupe de la recherche dans les sciences. Tous les douze ans, elle envoie incognito dans les pays étrangers douze savants et chercheurs, les « Commerçants de Lumière » (« Merchants of Light »), afin qu'ils rapportent des renseignements sur toutes les découvertes que l'on aurait faites dans les pays visités. En effet, le but de la « Maison » est « la connaissance des causes et des mouvements secrets des choses, ainsi que l'extension de l'empire de l'homme en vue de créer toutes les choses possibles* »[134]. Aussi a-t-on réuni tous les moyens tendant à ce but : moyens propres aux expériences les plus variées, depuis l'examen du sous-sol jusqu'à celui de l'atmosphère, l'élevage des animaux, l'étude des phénomènes thermiques ou lumineux. L'institut a différentes classes de savants qui tous se consacrent à la science appliquée. Le récit inachevé se termine par une description des honneurs rendus aux inventeurs et par une liste des découvertes à réaliser, parmi lesquelles figurent la prolongation de la vie, la création de nouvelles espèces et l'accroissement des capacités intellectuelles de l'Homme.

Cette fiction, qui est une illustration concrète des idées exposées par Bacon dans l'*Instauratio Magna* est à rapprocher de *l'Utopie* de Thomas More et de *La Cité du Soleil* de Campanella.

Johannes Amos Comenius (1592-1670)

En décembre 1958, l'UNESCO célébrait avec éclat le troisième centenaire de la publication des œuvres pédagogiques complètes[135] du Tchèque Jan Amos Comenius. L'anthologie éditée à cette occasion était précédée d'une intéressante biographie. Nous la résumerons ainsi[136] :

---

133 Allusion probable au « repos du septième jour » assimilé à l'Âge d'Or pendant lequel, l'humanité divinisée pourra jouir du bonheur retrouvé du Paradis Terrestre.

134 « *the End of our Foundation is the knowledge of causes, and secret motions of things ; and the enlarging of the bounds of Human Empire, to the effecting of all things possible* » (*Op. cit.*, p. 177).

135 Sous le titre *Opera didactica omnia* (traduction : *La Grande Didactique*), par J.P. Piobetta, Paris 1952 (B. Jallibert, éd. Klincksieck, Paris 1992).

136 A partir de Montloin et Bayard, *Op. cit.*, p. 82-87, *passim*.

Jan Amos Komensky (en latin Comenius) naquit en Moravie le 28 mars 1592 et mourut à Naarden (Hollande) le 15 novembre 1670. Sa famille appartenait à la secte des Frères Moraves, fondée par Jean Huss[137]. Orphelin très jeune, il commença ses études à seize ans. Extrêmement brillant, il fut envoyé par l'Unité des Frères Moraves à l'université de Herborn (Nassau) où il se passionna pour la théologie, les langues vivantes et la pédagogie. Très vite, il est nommé pasteur-maître à Fülnek (Moravie). Les troubles de la Guerre de Trente Ans commençaient. Sa maison est pillée, sa famille anéantie. « *Chassé de Bohême,* précise Jean Piaget, *il se réfugie à Leszno en Pologne, où l'Unité des Frères avait un collège réputé. Il y instaure une pédagogie nouvelle s'appuyant sur les idées de deux Rose-Croix, Francis Bacon et Campanella*[138] *qu'il qualifie d'« heureux restaurateurs de la sagesse ». Il rédige son « cours de langue » et expose ses idées pédagogiques en deux ouvrages,* ***Janua linguarum reserata***[139] *et la* ***Grande Didactique****. Ces deux livres lui valent une large audience dans l'intelligentsia européenne.*» Grâce à la protection d'un riche suédois, Louis de Geor, il publie un *Prologue à la Pansophie (Prodromus Pansophiae),* dans lequel il élabore une doctrine visant à concilier non seulement les religions, mais encore les sciences et les techniques. A certains égards, selon Jean Piaget[140], il apparaît comme un des pionniers du structuralisme moderne.

En 1641, il est en Angleterre alors en pleine révolution. Il se rend donc en Suède où il rencontre Descartes qui le connaît et éprouve pour lui de l'admiration. Revenu en Prusse, il travaille à son ambitieux projet de réforme du monde, qui comporte trois volets :

1° Unification du savoir et universalité de sa propagation,

---

137 Jean Huss (1369-1415). Né à Husinetz (Bohême), prédicateur et théologien précurseur de la Réforme. Condamné par le Concile de Constance (1414-1418), il fut brûlé vif dans cette ville.

138 Bien que les deux appartenances ne soient pas incompatibles, nous classons quant à nous Campanella parmi les Kabbalistes.

139 « La clé des langues ».

140 *Op. cit.*, p. 83.

2° Coordination politique sous la direction d'organismes internationaux,

3° Réconciliation des Eglises chrétiennes et de la Synagogue.

Promu évêque de l'Unité des Frères, il revient à Leszno. La ville est mise à sac par les armées suédoises le 25 avril 1656. Sa maison est brûlée. Il s'exile à Amsterdam où il meurt le 25 novembre 1670. Faisant le bilan de cette existence hors du commun, Jean Piaget écrivait ces lignes révélatrices :

« *Toute sa vie, Comenius a été hanté par la création d'une pansophie, ou doctrine universelle, projet qui a été repris par nos Encyclopédistes du XVIIIe siècle...* »

« *Pour Comenius, ... l'éducation fait corps avec le processus formateur qui anime tous les êtres. A la descente ou procession en quoi consiste la multiplication des êtres, correspond la remontée au niveau du travail humain, et cette remontée, préparant l'Âge d'Or, fusionne en un même tout le développement spontané de la nature et le processus éducatif* »[141]. Il s'ensuit que ce dernier est inséparable de la vie sociale qui doit être fondée sur le principe de l'éducation permanente. L'idée sera reprise par les révolutionnaires de toutes les époques.

Notons au passage la mention qui est faite d'une « descente » suivie d'une « remontée préparant l'Âge d'Or » : elle atteste clairement une influence des idées de la Kabbale (voir p. 141). Il est bon de savoir que, tout en étant pédagogue, Comenius était un penseur politique qui élabora un projet de Synarchie (c'est-à-dire de gouvernement à plusieurs) qui s'étendrait au monde entier. Son esquisse comportait la création de trois tribunaux internationaux qu'il définissait ainsi :

« *Le Conseil de la Lumière veillera à ce qu'il ne se trouve nulle part quelqu'un qui ignore quelque chose d'indispensable..., Le Consistoire Mondial veillera à ce que... Jérusalem ne soit plus livrée à l'interdit, mais qu'elle soit désormais en sûreté (Zach., 14, 11) ; c'est-à-dire à ce que toute la terre soit consacrée à Dieu... Enfin, la Cour de Justice*

141 *Op. cit.*, p. 84.

veillera à ce que nulle part une nation ne s'élève contre une autre nation, afin que les épées et les lances soient transformées en serpes et en socs de charrue »[142].

Ces projets, il faut le remarquer, ont trouvé un début de réalisation au XXe siècle dans l'U.N.E.S.C.O., le Mouvement Œcuménique et l'O.N.U., qui avait elle-même été précédée de la Société des Nations.

La présentation très favorable de Jean Piaget doit être complétée sur certains points. Elle ne dit rien en effet du rôle non négligeable joué dans la vie de Comenius par les prophéties de médiums tels que son ancien condisciple Nicolas Drabik, le tanneur silésien Christophe Kotter et la jeune polonaise Christine Poniatowska, qui annonçaient, malgré les revers, le triomphe final de la cause protestante. Il est bon de savoir que lors de son voyage de 1641-1642 en Grande-Bretagne, où l'avait invité le Rose-Croix allemand Samuel Hartlib[143], il eut à donner son avis, en pleine révolution, sur le régime à établir. Il préconisa la fondation d'un « Collège de la Lumière » et d'un « Temple de la Sagesse ». Au cours de son séjour, il devint « Maçon Accepté » et obtint de « s'acquitter plus tard des redevances correspondantes »[144]. C'est à cette époque qu'il composa son traité intitulé *Via Lucis* (« *La Voie de la Lumière* ») dans lequel il formule ses espérances d'Initié :

« *Nous n'avons pas encore atteint la fin de l'Histoire, et de grands progrès de la connaissance humaine sont imminents* »[145].

Dans son opuscule *Lux in Tenebris* (« *La Lumière dans les Ténèbres* ») probablement inspiré par les vaticinations de ses médiums, il révèle son objectif ultime :

« *Le Pape est le grand Antéchrist de la Babylone universelle. La Bête à tout faire de la courtisane, c'est l'Empire Romain (Germanique) et spécialement la Maison d'Autriche. Dieu ne tolèrera plus longtemps*

142 *Op. cit.*, p. 87.
143 Jean Lombard, *La Face cachée de l'histoire moderne*, Madrid 1984, p. 121.
144 Marcelle Denis, *Un certain Comenius*, Ed. Publisud, Paris 1992, p. 53.
145 Frances Yates, *La Lumière des Rose-Croix*, Paris 1968, p. 208.

ces choses ; bien mieux ; il détruira le monde des impies dans un déluge de sang. A la fin de la guerre, la Papauté et la Maison d'Autriche seront détruites. Cette destruction sera le fait des nations fatiguées de leur despotisme, accourant des quatre coins du monde, en premier lieu des peuples du Nord et de l'Orient... Pour leur récompense, ils répandront la Lumière de l'Evangile. L'Univers tout entier sera réformé à la fin des siècles. Les lois et la forme de cette réforme seront promulguées, à savoir : destruction de l'Idole et de l'Idolâtrie et partout rétablissement du culte le plus sûr de la divinité »[146].

On sait que l'un des résultats de la Première Guerre mondiale fut précisément la destruction de l'Autriche-Hongrie. Quant à la crise actuelle de l'Eglise Catholique, elle sert trop les projets des Initiés pour être due au hasard.

Cette orientation de toute une vie s'éclaire si l'on se reporte aux influences subies par le futur philosophe dans sa jeunesse : à l'Académie de Herborn où il fut initié à la doctrine du millénarisme ; à l'université de Heidelberg en 1613 où il reçut l'enseignement de David Paraeus et d'Abraham Scultetus. Mais celui qui exerça sur le jeune homme l'influence la plus profonde fut incontestablement le théoricien Rose-Croix Jean Valentin Andréa. On ne sait si Comenius le rencontra. Ce qui est certain, c'est que dans un chapitre du *Labyrinthe du Monde* (1623) intitulé *Le Pèlerin témoigne sur les Rosicruciens*, il évoque l'espoir immense que suscita en lui la lecture des deux manifestes publiés en 1614 et 1615 :

« *Alors, immédiatement, j'ai entendu sur la place du marché le son d'une trompette et, en regardant en arrière, j'ai vu un personnage à cheval qui appelait les philosophes à se rassembler. Et quand ceux-ci ont été groupés autour de lui, il a commencé à leur parler dans un langage raffiné de l'insuffisance de tous les arts libres (« libéraux ») et de toute la philosophie ; et il leur dit que certains hommes fameux, poussés par Dieu, avaient déjà examiné ces insuffisances, y avaient remédié et avaient élevé la sagesse de l'homme au degré qu'elle avait au paradis*

146 Pierre Virion, *Bientôt un gouvernement mondial ?* Ed. Téqui, Paris 1965, p. 11.

avant la chute. Faire de l'or, dit-il, était l'un des plus petits de leurs cent exploits, car toute la nature leur était découverte et révélée »[147].

La fin du texte évoque le rôle éducatif du ministère des « anges » :

« *Je vis... un autre avantage de cette secrète et invisible compagnie, à savoir que les anges n'étaient pas seulement des gardes, mais aussi des maîtres pour l'élu. Ils lui donnaient souvent la connaissance secrète de choses diverses et lui enseignaient les profonds mystères sacrés de Dieu* »[148].

On voit que Comenius n'était pas un protestant ordinaire. Ses relations avec la Rose-Croix et la Franc-Maçonnerie anglaise sont significatives. Son œuvre, qui est un hymne prométhéen à la gloire de l'Homme, est éloquente. Jean Piaget le reconnaît indirectement lorsqu'il écrit : « *on retrouve dans la pédagogie disciplinaire le même esprit que dans sa philosophie où ce théologien insiste vraiment peu sur le péché originel pour chanter sans cesse la nature en « perpétuel progrès* »[149]. Comenius avait lu Campanella qu'il qualifiait d' « Hercule » de la pensée[150]. Loin d'être choqué par son naturalisme, il adhérait à son projet d'organisation collectiviste de la Société : « *Toutes les choses doivent nous être communes,* affirme-t-il dans la *Consultation* (XXV), *il faut les répartir de façon ordonnée et non dans la confusion* »[151]. Même l'eugénisme préconisé par le moine hérétique emportait son adhésion : « *On ne permettra pas entre conjoints d'écart dans l'âge, la taille et la santé. On prendrait grand soin de la reproduction des chevaux et pas de celle des hommes !* »[152].

Ainsi donc, pour le philosophe tchèque comme pour Campa-

147 France Yates, *Op. cit.*, p. 192.
148 *Op. cit.*, p. 10.
149 Jean Piaget, *Jan Amos Comenius*, Pages choisies, UNESCO, Paris 1957, p. 56.
150 *Op. cit.*, *ibidem*.
151 *Op. cit.*, p. 251.
152 *Ibidem*.

nella, communisme et œcuménisme seront les deux facettes indissociables qui caractériseront la théocratie d'un Âge d'Or tout proche. On ne peut donc que s'étonner de l'enthousiasme du Cardinal Poupard pour le pionnier d'une éducation « *de l'homme et pour l'homme* »[153]. Ignore-t-il que Coménius voyait dans l'Eglise de Rome « *la Grande Prostituée de Babylone* » et dans le Pape l'Antéchrist ? Un tel jugement témoigne incontestablement du progrès des idées maçonniques et rosicruciennes dans le catholicisme contemporain[154].

René Descartes (1596-1650)

Descartes était-il Rose-Croix ? La question est débattue et n'a pas encore été définitivement tranchée par les historiens. En tout cas, il s'intéresse à la Fraternité au point d'écrire : « *Si les Rose-Croix étaient des imposteurs, il n'est pas juste de les laisser jouir d'une réputation mal acquise aux dépens de la bonne foi des peuples. S'ils apportaient quelque chose de nouveau dans le monde, qui valût la peine d'être su, il aurait été malhonnête de vouloir mépriser toutes les sciences parmi lesquelles il pourrait s'en trouver une, dont il* (Descartes) *aurait ignoré les fondements* »[155]. Il est par ailleurs établi qu'il rencontra Comenius à plusieurs reprises, notamment en 1642, alors qu'il se rendait en Suède. L'entrevue dura quatre heures et fut des plus animées : « *Après avoir avancé « que toute connaissance humaine, établie seulement par l'expérience des sens et l'aide de la raison, est incomplète et fractionnée* »[156], Comenius déclara qu'à son avis, en aucune manière, le savant ne devait s'abstraire des données de la Révélation. Cette conception de la démarche scientifique était irrecevable pour son interlocuteur. « *Les deux penseurs se sépa-*

---

153 Paul Poupard (Cardinal) : L'héritage Coménius (1592-1670), Bilan d'un centenaire, dans *Esprit et Vie*, n°19, 1993, p. 155-160.

154 Nous reprenons ici la conclusion de Serge Karov dans son article « A propos d'un centenaire : Johannes Amos Coménius (1592-1670) », dans *Lecture et Tradition*, juillet-août 1994, p. 20.

155 Cité par Montloin et Bayard, *Op. cit.*, p. 91-92.

156 Jean Milic Lochman, *Coménius*. Ed. Oberlin, Paris 1992, p. 24.

rèrent sur le constat d'un désaccord que Descartes résuma ainsi : « Ce qui chez toi sera un tout, chez moi ne sera qu'une partie »[157].

Des contacts eurent donc lieu, des liens furent établis. Charles Adam, éditeur des œuvres complètes de Descartes et auteur d'une biographie devenue classique[158] affirme que le philosophe « *fut initié à la Rose-Croix par le mathématicien Faulhaber (1580-1635)* »[159]. Aussi n'est-il pas absurde de voir dans son *Discours de la Méthode* (1637) des prolongements de l'enseignement qu'il aurait reçu. Du reste, le titre lui-même correspond de manière troublante au programme des Alchimistes spirituels et des Rose-Croix : *Discours de la Méthode pour bien conduire sa raison et chercher la vérité dans les sciences.* Nous avons là l'écho d'un des leitmotivs des initiés de la Renaissance.

Elias Ashmole (1617-1692)

Dans le chapitre consacré au Compagnonnage, on a vu comment dans les loges de maçons opératifs furent admis au XVIIe siècle des gens du dehors passionnés d'Alchimie, de Kabbale et, d'une façon générale, de sciences occultes. Lorsque ces « spéculatifs » furent devenus nombreux, ils décidèrent de se fédérer. C'est ainsi que fut fondée le 24 juin 1717 la Grande Loge de Londres, qui devait jouer un rôle important dans l'évolution ultérieure de la Franc-Maçonnerie. Dans les rangs de ces spéculatifs se trouvaient des Rose-Croix. Selon Pierre Montloin et Jean-Pierre Bayard, ce sont eux qui « *trouvant sans doute assez naïve la symbolique des outils (et voulant aussi marquer les loges d'une empreinte ineffaçable)... instituèrent un troisième grade, celui de maître ou de vénérable maître. Qui, parmi les compagnons était admis à la maîtrise, recevait par une glose biblique un enseignement ésotérique d'une portée considérable.* »[160]. S'il l'acceptait, il était pris en charge, et on lui

157 *Ibidem.*
158 *Descartes, sa vie et son œuvre*, Paris 1937.
159 Montloin et Bayard, *Op. cit.*, p. 92.
160 *Op. cit.*, p. 141.

dévoilait son affiliation à la Rose-Croix. La voie était désormais libre pour les révélations ultérieures.

Selon les mêmes auteurs, ce sont eux aussi qui introduisirent la légende d'Hiram dans le rituel maçonnique. L'affirmation doit être nuancée puisque, comme le montre la chanson de geste *Renaud de Montauban* (voir p. 59), la légende du Grand Architecte assassiné était connue des maçons opératifs du XIIIe siècle. Si l'on tient compte de ce fait, la contribution des Rose-Croix aurait essentiellement consisté à donner au récit sa coloration biblique. Parmi ceux qui influencèrent profondément la Franc-Maçonnerie naissante, l'un des plus représentatifs est Elias Ashmole (1617-1692). Le très britannique *Dictionary of National Biography* lui consacre une intéressante notice[161] dont nous donnerons les extraits que voici :

Elias Ashmole (1617-1692) :

« *L'esprit le plus doué et le plus curieux jamais connu jusqu'à son époque naquit à Lichfield le 23 mai 1617. Son père, bien qu'exerçant la profession de sellier, était de bonne famille et avait longtemps servi en Irlande. Sa mère, une demoiselle Bowyer, était une proche parente de James Pagitt, baron de l'Echiquier. Après de bonnes études au collège classique de Lichfield et grâce à la protection du baron Pagitt, il devint avoué en 1638 et se fit quelques clients. La même année il épousa Eleanor Mainwaring, de Smallwood, dans le Cheshire, qui mourut subitement en 1641. En 1642, pendant la guerre civile, il prit parti pour le roi, ce qui lui valut d'être nommé Percepteur des impôts indirects à Lichfield. Les devoirs de sa charge l'amenèrent à Oxford où il fit la connaissance du Capitaine (plus tard Sir) Georges Wharton qui obtint pour lui un brevet d'officier dans l'artillerie et lui communiqua sa passion pour l'astronomie et l'alchimie, passion qui, avec son goût pour les antiquités, devint le trait marquant de son caractère. Il s'inscrivit à la Faculté* (en anglais « *College* ») *de Brasenose où il étudia la physique et les mathématiques. Vers la fin de cette même année, il fut nommé Percepteur des impôts indirects, mais cette fois à*

161 Nous traduisons.

Worcester, charge à laquelle s'ajoutèrent bientôt celles de Capitaine de cavalerie et de Contrôleur d'artillerie. En juillet 1646, Worcester capitula devant les troupes du Parlement et Ashmole se retira à nouveau dans le Cheshire. En octobre, il vint à Londres où il fréquenta assidûment des cercles d'astrologie... Il fut un des convives du « festin mathématique (à l'auberge) du Cerf Blanc (White Hart) ».

Il fut aussi l'un des premiers Francs-Maçons anglais, ayant été initié en 1646, année où eut lieu la première réunion officielle de l'Ordre. Son mariage avait dû être mûrement réfléchi ou ses charges particulièrement profitables car, à propos de cette époque, il écrit : « *Il plut à Dieu de me persuader que je me trouvais désormais placé dans la condition à laquelle j'avais toujours aspiré, qui était de me rendre capable de vivre pour moi et pour mes études, sans avoir à me soucier de gagner ma vie dans le monde.* » Cela ne l'empêcha pas de chercher à améliorer encore sa situation en épousant [en 1649] une dame de vingt ans son aînée, veuve de trois maris, mère de fils adultes et, selon toute probabilité, parente de sa première femme...

En 1650, il édita un texte alchimique attribué au Docteur Dee, accompagné d'un tract sur le même sujet, avec l'anagramme James Hasolle. En 1652, il publia le premier volume de son *Theatrum Chimicum*, collection d'anciens traités métriques sur l'alchimie... Il fit aussi la connaissance de Maître Backhouse, un vénérable rosicrucien qui l'appelait son fils et lui fit très librement (« *very freely* ») des confidences concernant « *the great secret* », ainsi que celle de John Tradescant, gardien du jardin botanique de Chelsea, intimité qui contribua indirectement, plus que toute autre chose à sa célébrité... Il étudia l'hébreu, la gravure, l'héraldique et manifesta de multiples façons une curiosité insatiable... « *Le 13 mai 1653,* note-t-il dans son journal, *Backhouse me dit en quelques syllabes, la vraie matière de la pierre philosophale, qu'il me transmit comme un legs.* »[162]

Lors de la Restauration, sa fidélité à la cause royaliste fut amplement récompensée par de nombreuses nominations à des charges

162 Original : « *On 13 May 1653, Backhouse told me in syllables the true matter of the philosopher's stone, which he bequeathed to me as a legacy* ».

prestigieuses. « *C'est vers cette époque, continue la notice, qu'il entra en procès avec la veuve de son vieil ami Tradescant qui lui avait légué son musée. On finit par trouver un arrangement à l'amiable et Ashmole prit possession des curiosités, qui formèrent le noyau à partir duquel se développa l'institution qui a le mieux contribué à sa célébrité* [l'Ashmolean Museum]. *En 1668 son épouse meurt et il se remarie, la même année, avec une femme plus jeune, la fille de son ami le héraut Dugdale. A la même époque, il travaillait à sa grande œuvre,* ***Institution, Laws and Ceremonies of the Order of the Garter***[163], *qui fut publiée en 1672... En 1677, il décida de faire don du musée qu'il avait hérité de Tradescant (augmenté de ses propres trouvailles) à l'Université d'Oxford... L'offre fut acceptée et la collection transportée à Oxford en 1682... En 1690, il fut magnifiquement reçu par l'université qui lui avait conféré le titre de M.D. (Maître en Théologie). Il mourut le 18 mai 1692 après une vie de travail et de succès et fut enseveli dans l'église de South Lambeth sous une dalle de marbre noir ornée d'une inscription latine promettant à son nom une pérennité égale à celle de son musée.* »

De cette notice fort instructive, nous retiendrons deux choses :

- aux dires d'Ashmole lui-même, « *la vraie matière de la pierre philosophale tenait en quelques syllabes* » : il s'agissait donc d'un secret initiatique parfaitement communicable,
- dans l'Angleterre du XVIIe siècle on pouvait jouir des faveurs du Pouvoir et même être Maître en Théologie dans une université prestigieuse tout en étant à la fois Franc-Maçon, Kabbaliste, Alchimiste et Rose-Croix.

On comprend mieux par cet exemple l'influence qu'exercèrent les Initiés à partir de cette époque sur la politique des nations européennes. Par ailleurs, la présence d'un Elias Ashmole parmi les « Maçons Acceptés » a valeur emblématique. Elle atteste une tendance qui par la suite ne cessa de s'affirmer.

---

163 *Institution, Lois et Cérémonies de l'Ordre de la Jarretière.*

CONCLUSION

Ce rapide survol d'une histoire longue et complexe illustre le principe selon lequel il n'existe pas d'incompatibilité entre les diverses composantes de la Franc-Maçonnerie. Les biographies des adeptes les plus connus le montrent : on pouvait être à la fois Kabbaliste, Alchimiste, Franc-Maçon et Rose-Croix. S'ensuit-il pour autant que la Rose-Croix ait été une nébuleuse aux principes mal définis. Non. Malgré les différences qui séparent les différentes générations et écoles qui la composent, on constate l'existence de traits récurrents qui permettent de caractériser cette variante spirituelle de l'Alchimie. Pour nous en tenir à l'essentiel, nous signalerons les suivants :

- une conception cyclique de l'Histoire assimilant parfois le retour « imminent » de l'Âge d'Or à l'avènement du Messie,
- une hostilité profonde à l'égard de l'Eglise Catholique et de la civilisation héritée du Moyen Age,
- un idéal de religion œcuménique impliquant la réconciliation du Christianisme et du Judaïsme,
- le recours constant à des pratiques magiques ou spirites permettant d'entrer en contact avec des entités spirituelles qualifiées d'« anges »,
- un projet de réunification du genre humain sous l'égide d'un gouvernement mondial,
- un idéal de société collectiviste,
- la primauté absolue accordée aux sciences et aux techniques, dont le développement est censé permettre aux hommes de retrouver la condition divine qui fut la leur avant la chute originelle.

EMPRUNTS DE LA FRANC-MAÇONNERIE A LA ROSE-CROIX

L'influence de la Rose-Croix sur la Franc-Maçonnerie a été décisive. C'est à elle en effet qu'est dû le passage du stade opératif originel au stade spéculatif moderne, véritable métamorphose aux conséquences incalculables. Certaines traces de cette intervention, qui s'est étalée dans le temps, sont encore visibles. Parmi les plus importantes figurent l'introduction dans le rituel de la Légende d'Hiram (reprise pour l'essentiel aux maçons opératifs du Moyen Age) et l'invention du grade de Maître. A quoi il faut ajouter la création dans le Rite Ecossais Ancien et Accepté (R.E.A.A.) de deux hauts grades, à savoir le dix-huitième degré, « Chevalier Rose-Croix », et le vingt-huitième intitulé « Chevalier du Soleil ».

Outre ces influences au niveau du rite proprement dit, il existe dans d'autres domaines des convergences frappantes vraisemblablement dues elles aussi à des interventions rosicruciennes. En effet :

- comme la Rose-Croix, la Franc-Maçonnerie a pour objectif l'unification du genre humain, inséparable du développement des sciences et des techniques. Cet idéal se retrouve clairement formulé dans le fameux *Discours de Ramsay* (1737), devenu la charte de l'Ordre et dans lequel il est dit que la Franc-Maçonnerie a pour mission de « ***réunir dans une seule fraternité les sujets de toutes les nations...*** *pour former un peuple nouveau qui, en tenant de plusieurs nations,* ***les cimentera par les liens*** *de la vertu et* ***de la science*** » (nous soulignons),
- plus étonnant de la part d'une organisation qui affiche volontiers son rationalisme : comme la Rose-croix, la Franc-Maçonnerie se réfère à de mystérieux « Supérieurs Inconnus » étrangers à l'humanité ordinaire et qui inspireraient son action, ce qui implique le recours à des pratiques relevant du spiritisme ou de la nécromancie. C'est ce qui ressort d'un texte d'Oswald Wirth, maçon lui-même et théoricien de la Franc-Maçonnerie :

  « *Les Maîtres – car ainsi les désignent les Initiés – s'enveloppent*

dans un mystère impénétrable ; ils restent invisibles derrière l'épais rideau qui nous sépare de l'au-delà...

Ils ne travaillent plus que sur la planche à tracer, c'est-à-dire intellectuellement, en concevant ce qui doit se construire (nous soulignons). *Ce sont les Intelligences constructives du Monde, puissances effectives pour les Initiés qui entrent en rapport avec les Supérieurs Inconnus de la tradition* »[164].

Enfin, d'une façon générale, il est clair que la Franc-Maçonnerie comme la Rose-Croix adhère au projet prométhéen de lutte contre le Dieu de la Bible qualifié de « Tyran », projet qui a pour pendant la divinisation de l'Homme. En un mot elle n'est pas athée comme une fausse image du Grand-Orient pourrait le faire croire, mais bel et bien antithéiste. Nous reviendrons plus loin sur cet aspect fondamental de la question.

164 *Op. cit.*, III, p.129-130 *passim*.

CHAPITRE VII

LA KABBALE

Pour introduire ce sujet extrêmement complexe, nous prendrons pour guide le Chevalier P.L.B. Drach, israélite converti et hébraïsant à l'érudition très sûre, que nous citerons abondamment. Dans son ouvrage intitulé *De l'harmonie entre l'Église et la Synagogue* (1844)[165], il définissait ainsi la Kabbale[166] :

« nom hébreu קבלה *(kabbalah), signifie enseignement, doctrine qu'on* reçoit, *c'est-à-dire, admet, sans examen, avec une foi entière, d'une autorité digne de toute notre confiance. Ce terme vient du verbe* קבל *(kibbel) à la deuxième forme de conjugaison, appelée* piel, *qui signifie* recevoir, *et s'applique à celui à qui Dieu révèle une vérité, ou bien au disciple qui reçoit de son maître une doctrine quelconque.* »[167]

Plus loin, traitant de l'origine de cette science, il apporte la précision suivante : « *Les Docteurs de la Synagogue enseignent d'une commune voix que le sens caché de l'écriture fut révélé sur le Sinaï à Moïse, qui initia à cette connaissance Josué et ses autres disciples intimes ; que cet enseignement occulte se transmettait ensuite oralement de génération en génération, sans qu'il fût permis de le mettre par écrit.* »

---

165 Sauf indication contraire, toutes nos citations relatives à la Kabbale orthodoxe sont empruntées à la *Notice sur la Cabale des Hébreux*, p. XV-XXXVI du tome II de cet ouvrage réédité en 1978 par la S^té^ Saint Michel (Socii Sancti Michaelis).

166 Contrairement au Chevalier Drach, dont nous conservons la graphie lorsque nous le citons, nous avons opté quant à nous pour la forme Kabbale, plus proche de l'hébreu.

167 La racine de ce mot (KBL) signifie en arabe : « Il a accepté quelque chose de quelqu'un qui le lui enseignait » (*Op. cit.*, tome I, p. XI, note a).

Mais ici se présente à l'esprit une « *contradiction frappante qui arrête dès les premiers pas celui qui se livre à des études sur la Cabale hébraïque. Des Pères de l'Eglise, des théologiens et des savants, tant parmi les catholiques que parmi les protestants, parlent de cette science avec honneur... D'un autre côté, le seul nom de la Cabale inspire, même à des hommes d'esprit et de savoir, nous ne savons quel sentiment d'effroi mêlé d'horreur. Pour expliquer cette antilogie*, continue notre savant auteur, *il faut faire deux parts bien tranchées de la science cabalistique : 1) La Cabale vraie et sans mélange, qui s'enseignait dans l'ancienne Synagogue et dont le caractère est franchement chrétien, ainsi qu'on le verra plus loin ; 2) La Cabale fausse, pleine de superstitions ridicules et en outre s'occupant de magie, de théurgie, de goétie*[168] *: en un mot, telle qu'elle est devenue entre les mains des docteurs cabalistes de la Synagogue infidèle qui a fait divorce avec ses propres principes.* »

Se pose alors une question : « *Comment peut-on reconnaître les restes de l'ancienne Cabale au milieu du fatras rabbinique où ils sont comme perdus ?* » La réponse est claire : « *Sans entrer ici dans des appréciations critiques, et dans l'examen du langage et du style, nous répétons la règle que nous avons posée dans l'Invocation des saints dans la Synagogue. Toutes les fois qu'un passage exprime un article de la croyance catholique nié par les Juifs, en termes dont on n'a pas besoin de forcer le sens, vous pouvez être certain que ce passage n'a pas été fabriqué par les rabbins. Nous ajouterons que si ce passage est seulement susceptible d'une interprétation chrétienne, on peut encore l'accepter comme authentique ; car si les rabbins ne connaissaient pas toujours la portée philosophique d'une expression, ils savaient parfaitement ce qui les divisait du christianisme, et ils auraient évité soigneusement toute équivoque, tandis qu'ils ne pouvaient pas toujours porter une main téméraire sur des traditions consacrées par le temps et devenues populaires.* »

Ce sont ces deux aspects opposés d'une même science originelle qu'il nous faut à présent examiner.

---

168 *Goétie* : du grec *goëteia* : sortilège, sorcellerie, charlatanisme.

1) LA VRAIE KABBALE

« *Tout concourt à prouver*, poursuit le Chevalier Drach, *qu'une notable partie de la tradition dont le dépôt était confié à la Synagogue ancienne, consistait dans des explications mystiques, allégoriques et anagogiques du texte de l'Ecriture... Cette doctrine orale, qui est la Cabale, avait pour objet les plus sublimes vérités de la foi, qu'elle ramenait sans cesse au Rédempteur promis, fondement de toute l'économie de la religion ancienne... Dans* Saint Luc, XI, *Notre-Seigneur reprend les Docteurs de la loi de ce qu'ils* dérobaient *au peuple la* clef de la science. *Un grand nombre de Pères et de commentateurs expliquent, conformément au sens le plus obvie de ce passage, que la culpabilité de ces Docteurs perfides consistait en ce qu'ils cachaient au peuple l'exposition traditionnelle des livres saints, exposition au moyen de laquelle il aurait pu reconnaître le Messie dans la personne adorable de Jésus-Christ... Cette tradition du peuple de Dieu, qui était avant le christianisme le seul dépositaire de la vraie foi, était toute chrétienne, et devait l'être. Ce que nous en citons dans le cours de cet ouvrage le prouve, et tous ceux qui en ont fait une étude spéciale le confirment.* »[169]

Parmi les arguments les plus convaincants apportés par l'auteur figurent les 72 thèses développées au XVe siècle par le prodige d'érudition qu'était Pic de la Mirandole (1463-1494). Converti par Savonarole, cet ancien membre de l'Académie Platonicienne de Florence (voir p. 173) s'était procuré à prix d'or un manuscrit de la Kabbale à partir duquel il élabora sa démonstration. A titre d'exemple, nous traduirons les trois thèses suivantes :

Thèse n°5 : Tout Kabbaliste juif, s'il se conforme aux principes et à la lettre de sa science, ne peut que reconnaître comme vrai ce qu'affirme la foi catholique, aussi bien en ce qui concerne la Trinité qu'en ce qui concerne n'importe laquelle des Personnes divines, à savoir le Père, le Fils et le Saint-Esprit, et cela littéralement

169 *Op. cit.*, II, p. XXVI.

(precise), sans addition, sans atténuation *(sine diminutione)* ou changement.

Thèse n° 26 : Tout Kabbaliste doit concéder que, comme le disent explicitement les docteurs de la science, le péché originel devait être expié à la venue du Messie.

Thèse n° 30 : Les Kabbalistes doivent nécessairement concéder que, conformément à leurs principes, le futur Messie devait être tel que l'on pourrait dire de lui en toute vérité qu'il était Dieu et Fils de Dieu.

« *On est encore à s'expliquer*, admire le Chevalier Drach, *comment le comte de la Mirandole qui, le premier des chrétiens, s'est engagé dans le labyrinthe de la cabale hébraïque, a pu acquérir une si parfaite connaissance de toutes les parties de cette science si vaste et si difficile à cause de l'obscurité des livres qui en traitent, science à laquelle la plupart des rabbins sont étrangers, parce que les cabalistes n'y veulent initier qu'une élite d'adeptes qui, outre un âge mûr, doivent réunir plusieurs conditions énumérées dans le* Talmud. *Cependant tout ce que Pic affirme de la cabale a été déclaré exact par des chrétiens et des israélites convertis qui se sont livrés à la même étude, et ont traité de la cabale dans leurs ouvrages. Quant à nous, nous pouvons affirmer aussi qu'il n'y a pas un seul des articles signalés par Pic de la Mirandole qui ne soit enseigné par les rabbins, ou plutôt par la tradition de la synagogue, que ces docteurs sont si jaloux de conserver.* »[170]

Le Chevalier Drach concluait ainsi son exposé : « *Telle est la Cabale dont au XV siècle Pic et Paul Ricci*[171] *ont les premiers révélé l'existence au monde chrétien. Il ne faut donc pas s'étonner si l'étude de cette science a amené un grand nombre de juifs à embrasser le christianisme. En effet, à moins de faire violence au texte des précieux morceaux qui nous restent de la Cabale ancienne, il faut convenir que*

170 *Op. cit.*, t.I, p. XII-XIII.

171 Juif converti : d'abord professeur de philosophie à Pavie, ensuite premier médecin de l'empereur Maximilien Ier. Il est auteur de l'ouvrage *De agricultura cœlesti*, où il traite de la Cabale et du parti qu'on peut en tirer pour la conversion des juifs (*Op. cit.*, II, p. XXXII).

le dogme chrétien y est professé aussi nettement que dans les livres des Pères de l'Eglise. Les rabbins s'en sont si bien aperçus qu'ils ont pris des mesures pour éloigner les juifs de la lecture de la Cabale parce qu'elle pourrait, disaient-ils, ébranler la foi de ceux qui n'y sont pas assez solidement affermis. »[172]

2) LES ORIGINES D'UNE DEVIANCE

« *Malheureusement*, continue le Chevalier Drach, *l'ancienne et bonne Cabale s'est perdue en grande partie. Les rabbins n'en disconviennent pas* »[173]. A cette perte irréparable, ils assignent trois causes : 1) le nombre excessivement restreint de ceux auxquels étaient transmis les mystères de la loi ; 2) l'interdiction de les mettre par écrit ; 3) les cruelles persécutions que les juifs subirent des nations étrangères. Tout cela, assurément, a pu contribuer à ce désastre. Mais la raison véritable est ailleurs. Comme le rappelle le savant érudit, « *Vers les derniers temps de l'existence de Jérusalem, le culte des juifs tourna rapidement au pharisaïsme qui envahit presque tout le terrain de la Synagogue. Les présomptueux pharisiens étouffèrent*, irritum fecere, *la pure loi de Dieu sous leurs arguties et leurs vaines subtilités d'où résultait cette foule d'observances minutieuses,* (...) *que nous retrouvons dans les pratiques superstitieuses de la Synagogue actuelle... En partie dénaturée au fond, elle reçut encore l'alliage impur des rêveries fantastiques, des vaines subtilités des rabbins, des lambeaux des philosophies grecque et orientale, systèmes opposés entre eux et surtout incompatibles avec la révélation mosaïque.* »[174]

Ce serait donc une erreur de croire que, de même que l'Eglise Catholique est le prolongement naturel de la primitive Eglise, la Kabbale actuelle est le prolongement de la Synagogue. Malgré les apparences, entre les deux, la rupture est complète, et cette rupture est acceptée et même revendiquée par les Kabbalistes qui ont par-

172 *Op. cit.*, II, p. XXXII.
173 *Op. cit.*, II, p. XXVI.
174 *Op. cit.*, II, p. XXVI-XXVII *passim*.

faitement conscience d'adhérer à une tradition religieuse différente de celle de la Bible et, à certains égards, antérieure à elle. C'est ce qui ressort du livre de Jules Boucher[175] déjà cité, dans lequel est rapportée[176], nous dit l'auteur, une « *belle légende maçonnique et kabbalistique, profondément ésotérique, qui mérite d'être connue et comprise par les «initiables»* ». Nous la résumerons ainsi :

Trois mages – un maître et deux disciples –, tous trois « *initiés de Babylone, membres du Sacerdoce universel* » visitent les ruines du Temple de Jérusalem après sa destruction par Nabuchodonosor. Ils découvrent sous le sanctuaire des salles souterraines dont les portes s'ouvrent lorsque sont prononcés les noms des Sephiroth. Dans l'avant-dernière se dresse un autel décoré des symboles maçonniques et sur lequel est posée une pierre d'agate portant en lettres d'or le mot Adonaï. Les deux disciples s'apprêtent à adorer le nom sacré. Ils en sont dissuadés par le maître qui leur révèle qu'il s'agit là d' « ***un vain symbole qui n'exprime pas l'idée de la Conception Suprême*** » (nous soulignons). En effet, « *ce n'est pas Salomon qui fit construire cette voûte hypogée, ni construire les huit* [salles] *qui la précèdent* », mais le patriarche Hénoch, qui vécut avant le Déluge.

Une dixième et dernière salle ne s'ouvre que lorsqu'est prononcé le mot *En Soph*, « l'Infini ». Un vent furieux se déchaîne et c'est à grand-peine que les trois mages parviennent à refermer la porte. Revenus à la surface, ils s'en retournent à Babylone, « *plongés dans une profonde méditation.* »

La parabole est si claire qu'elle se passe de commentaire.

Comme il fallait s'y attendre, ce détournement de la science sacrée consécutif au rejet du Messie devait avoir pour corollaire chez les Kabbalistes une vive hostilité à l'égard des chrétiens (et même des Musulmans), hostilité qui s'exprime dans le *Zohar*, l'un des livres de la Kabbale, dont le Chevalier Drach donne l'extrait

175 *La Symbolique maçonnique.*
176 *Op. cit.*, p. 355-359.

suivant[177] où il est question de la Terre Sainte : « *Le terrain du jardin est mêlé de fumier, fumier infect, car le fumier est composé de toutes sortes d'ordures et de charognes de bêtes impures. On y jette des chiens crevés, des ânes crevés. Là* (dans la Terre Sainte) *sont enterrés des enfants d'Esaü et d'Ismaël* (des chrétiens et des mahométans) ; *là sont enterrés Jésus et Mahomet, l'un incirconcis* (les mahométans opèrent la péritomie d'une manière différente des Juifs), *l'autre immonde. Ce sont des chiens crevés, c'est un tombeau d'idoles*[178] ». L'auteur a ce commentaire : « *Mon Dieu, ayez pitié de ceux qui détestent à ce point le nom sacré qui doit faire fléchir tout genou dans le ciel, sur la terre et dans les enfers ! Nous soutenons aussi que le fond du* Zohar *est fort ancien. Mais que de choses les rabbins n'y ont-ils pas fourrées ? Le passage que nous venons de transcrire est relativement très moderne* »[179].

3) LA KABBALE HERETIQUE[180]

Telle est donc la nouvelle Kabbale, l'une des principales composantes de la Franc-Maçonnerie. Nous allons dans les pages qui suivent en étudier l'histoire et les pratiques occultistes, mais aussi le projet politique tel que le révèlent les écrits de ses représentants les plus célèbres.

Son histoire

Dès ses débuts (Ier - IIe siècles après J.-C.), connue sous le nom de Merkabah ou « Trône (de Dieu) »[181], la Kabbale était une gnose qui accordait une place importante à l'ange Métatron (« celui qui

177 Edition d'Amsterdam, 1771, tome III, fol. 282 recto.

178 *De l'harmonie...* II, p. XXVII, note 2.

179 *Ibidem.*

180 Outre le livre du Chevalier Drach, nos sources sont ici divers ouvrages de vulgarisation (dont l'*Encyclopedia Britannica*) et le traité d'Adolphe Frank : *La Kabbale où la philosophie religieuse des Hébreux*, réédition Slatkine, Genève-Paris 1981.

181 En hébreu biblique, le mot a le sens de « char ».

se tient près du Trône »). Elle introduisit le concept de « Corps du Créateur » (probablement emprunté à la mythologie iranienne), d'une taille gigantesque et d'une beauté ineffable. Entre le IIIe et le VIe siècles fut composé le *Sefer Ietzirah* ou « Livre de la Création » décrivant le processus de la Genèse en se référant aux dix nombres primordiaux (les Sephiroth) et aux 22 lettres de l'alphabet hébraïque. Le concept pourrait avoir été emprunté aux « nombres hyperessentiels » du néo-platonicien Proclus. Le mysticisme de la Merkabah trouve son achèvement dans le *Sefer Bahir*, composé en Provence au XIIe siècle et qui préfigure la doctrine des Sephiroth ou « puissances divines » telle qu'elle s'imposera au XIIIe siècle. Ce texte accorde une part importante à la magie. Les Commandements sont interprétés dans un sens mystique et l'on y trouve des termes typiquement gnostiques tels que « Plérome » et « Eons ».

En Allemagne, à la même époque, apparaissent pour la première fois des représentants mystiques de la Kabbale, notamment Samuel Hassid, son fils Judas et Eléazar de Worms, tous tenants de la Merkabah et profondément influencés par la pensée néoplatonicienne. Dans le même temps (aux XIIe - XIIIe siècles), en Provence et en Espagne, la Kabbale faisait des progrès décisifs. En Provence, le rabbin Isaac de Narbonne et sa famille se rendirent célèbres par les « révélations » dont ils affirmaient avoir bénéficié de la part du prophète Elie.

Un autre cercle de Provence composa le *Sepher ha-Iyyun* ou « Livre de la Contemplation » dans lequel la pensée néoplatonicienne devient prédominante. Le concept d'émanation y est appliqué aux dix Sephiroth (voir p. 139) qui sont identifiés aux « lumières intelligibles » du néoplatonisme.

En Espagne, dans le cercle de Gerone (Judah ben Yagar, Ezra ben Salomon, Azriel ben Sheshet et Moïse ben Nahman ou « Nahmanide », le célèbre commentateur de la Bible), on assiste au même progrès des conceptions néoplatoniciennes. Cela est si vrai que selon Azriel lui-même, la différence entre Kabbalistes et Néoplatoniciens relèverait de la terminologie. De fait, dans son commentaire des dix Sephiroth, il dérive les principes de la Kab-

bale des concepts néoplatoniciens. C'est dans le cercle des proches de Nahmanide que semble avoir été composé le *Sepher Temounah* ou « Livre de l'Image », qui voit dans les 22 lettres de l'alphabet hébraïque une image de Dieu et développe la théorie selon laquelle l'histoire du monde serait divisée en sept périodes successives correspondant chacune à l'un des Sephiroth inférieurs. Cette conception mystique de l'Histoire devait avoir une influence profonde sur le développement postérieur de la Kabbale et constitue la base du Sabbatianisme[182].

Le *Zohar*

Tous ces éléments disparates se retrouvent dans l'ouvrage fondamental de la Kabbale, le *Sefer ha-Zohar* (Livre de la Splendeur), qui semble avoir été composé vers 1280 et dont il existe trois versions[183]. Le *Zohar* entier fût attribué à Simeon ben Yohai, le célèbre docteur de la *Mischnah*[184] qui vécut au IIe siècle de notre ère. Cette attribution, plus que douteuse fut contestée dès le Moyen Age. Aujourd'hui, on pense généralement que l'auteur n'est autre que Moïse de Leon de Guadalajara, qui prétendait posséder un ancien original.

Le *Zohar* traite essentiellement de la vie intérieure de la Divinité telle qu'elle est exprimée par les Sephiroth, qui sont les formes successives par lesquelles passe la substance unique (la philosophie kabbalistique en effet est un panthéisme dans lequel « tout ce qui existe est esprit, et tout ce qui est esprit est Dieu »).

Les dix Sephiroth (voir p. 139) se divisent en deux catégories :

---

182 Doctrine de Sabbatai Zevi, Kabbaliste juif né à Smyrne (1626-1676). Il se persuada qu'il était le Messie et s'acquit de nombreux disciples dans l'Empire turc. Il fut arrêté en 1666 et obtint sa libération en adhérant à l'Islam.

183 Le *Livre du Zohar* proprement dit, imprimé à Mantoue en 1558 ; le *Tiqqune Zohar* (imprimé également à Mantoue en 1558) ; le *Zohar Hadash* (ou *Nouveau Zohar*) censé contenir des passages qui manquent aux deux premières éditions.

184 Partie du *Talmud* (livre contenant les enseignements des anciens docteurs de la loi) composée de 60 traités dont la majorité n'est pas antérieure à l'ère chrétienne.

– Les trois Sephiroth supérieurs qui sont :

1) KETHER ELYON, « la couronne (ou le diadème) Suprême », encore appelés « la Volonté Primordiale » mais aussi AYIN « le Néant »,

2) CHOCHMAH, « la Sagesse », identifiée au commencement de la création et au Jardin d'Eden,

3) BINAH ou « l'Intelligence », « la Mère Céleste », la matrice du tout à l'origine de toute individuation,

– Suivent les sept Sephiroth inférieurs assimilés aux sept jours de la Création, à savoir :

4) CHESED « Amour » (ou « Grâce »),

5) GEBURAH « Force » ou « Puissance », appelé également DIN « Sévère Jugement »,

6) TIPHERETH « Beauté », appelé également RAHAMIN « Compassion »,

7) NETZAH « Victoire » ou « Endurance »,

8) HOD « Gloire » ou « Majesté »,

9) IESOD « Fondement »,

10) MALKUTH « Royaume », puissance féminine identifiée à la SHEKHINA ou « Présence de Dieu » et à la KENESETH ISRAËL, « l'Assemblée d'Israël », archétype céleste au sens platonicien, du peuple terrestre d'Israël.

Les Sephiroth constituent le « Monde de l'Union » en tant que distinct du monde inférieur des êtres créés appelé « Monde de la Séparation ». Ils représentent l'Arbre Mystique et sont censés décrire le processus de la vie divine se répandant dans l'Univers créé.

Le Chevalier Drach commente ainsi[185] l'ensemble constitué par les trois Sephiroth supérieurs :

« *Ces trois numérations suprêmes sont appelées quelquefois, dans les livres des cabalistes,* les trois lumières d'en haut, *et aussi* les trois

185 *Op. cit.*, I, p. 438-443 *passim*.

voies, les trois degrés, les trois branches supérieures *(de l'arbre cabalistique)*, les trois colonnes, *etc. Et pour que l'on sache bien que toutes trois sont véritablement en Dieu, sont Dieu lui-même, on leur donne les* trois noms propres *de Dieu, ces noms, parfaitement identiques, que Dieu ne veut pas céder à un autre que lui. On appelle donc la première,* Ehyé, *c'est-à-dire le tétragrammaton à la première personne du verbe* être, *JE SUIS, Dieu qui seul se connaît lui-même. La troisième est appelée* Yehova, *c'est-à-dire le tétragrammaton à la troisième personne du verbe* être, *IL EST. La seconde, qui est la* colonne du milieu, *porte le nom* iah, *qui selon les rabbins est l'abrégé de l'un et de l'autre des deux noms.*

Il n'y a point de Dieu au-dessus d'*EN SOPH, disent les cabalistes, parce que le Père est* principe *aux deux autres, et que nul n'est principe à lui.*

Le Chevalier Drach achève ainsi son exposé :

« *L'Eglise est parfaitement d'accord avec les rabbins quand ils enseignent que la foi est un don de la troisième voie de Dieu, du Saint-Esprit, qu'il n'est pas possible de ne pas reconnaître dans ce dernier texte du livre* Yetzira.

Les juifs lisent fréquemment dans ce livre la définition que leur père Abraham, au dire des rabbins, a donnée des trois voies générales de la Divinité, et cependant n'y reconnaissent nullement les trois Personnes divines que l'Eglise adore, comme l'ancienne synagogue, dans l'unité de la numération suprême ! Qui ne serait pas frappé de ce prodige ? Saint Paul dit aux Romains, en parlant des juifs devenus infidèles, branche retranchées de l'olivier franc : « Dieu leur a donné un esprit d'assoupissement, des yeux pour ne point voir, et des oreilles pour ne point entendre, jusqu'à ce jour, usque in hodiernum diem. »

Et pour montrer qu'il ne sollicite nullement les textes, il cite entre autres textes ce commentaire du Kabbaliste R. Abraham-ben-David :

« *Toutes ces voies sont renfermées dans les numérations qui sont les trois noms de la Divinité :* Ehyé, Yehova, Adonaï. *Et ces voies se trouvent également toutes dans la numération triple, je veux dire dans*

les lettres du nom béni, *lesquelles sont* yod, hé, vav, *et répondent à* **conception, concevant, conçu**, *ainsi qu'à* **connaissance, connaissant, connu.** »

On voit que le terme « prodige », appliqué à cet aveuglement, n'a rien d'exagéré.

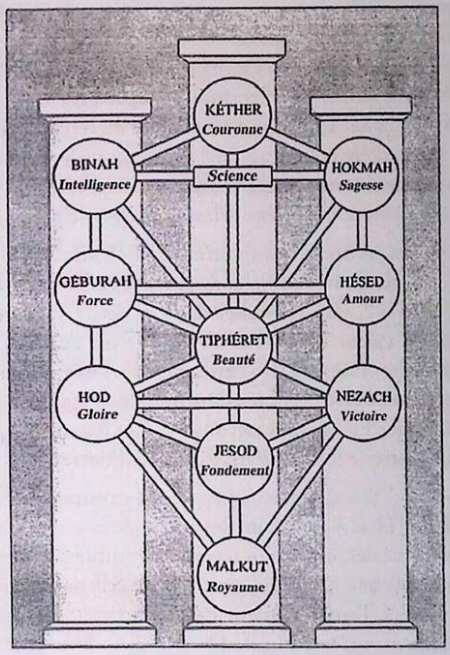


Fig. 10 – Les Sephiroth.

CHUTE ORIGINELLE ET ESCHATOLOGIE

L'état actuel de l'humanité est présenté dans la Kabbale comme la conséquence de la rupture de cette union céleste, catastrophe cosmique dont les effets disparaîtront à la fin du Monde, lorsque Dieu sera à nouveau « Un ». Le malheur se produisit lorsque « le côté gauche » du monde séphirotique se sépara du reste pour créer le domaine de Satan. L'Homme peut hâter le retour à l'harmonie originelle par la piété et les « actions saintes » qui viennent renforcer la sainteté des mondes supérieurs. En observant les Commandements, il prépare le vêtement céleste qui sera le sien au Paradis.

Ces conceptions furent complétées au XVIe siècle par le « Cercle de Safed », un groupe de Kabbalistes qui, après l'expulsion des juifs d'Espagne en 1492, vint s'installer dans la petite ville de Safed en Haute Galilée. Parmi les plus célèbres d'entre eux on peut citer Moïse Cordovero, Joseph Qaro, Eliezer Azikri et surtout Isaac Luria. Joseph Qaro a laissé un journal intime dans lequel il consignait les révélations que lui faisait « son ange ». Cet exemple, qui est loin d'être unique, atteste la nature mystique de l'entreprise.

Cordovero, d'abord maître à penser du groupe, ne tarda pas à être éclipsé par Isaac Luria dont les idées devaient s'imposer aux XVIIe - XVIIIe siècles, créant un terrain favorable à l'apparition de mouvements tels que le Hassidisme[186] et le Sabbatianisme[187]. Ramené à l'essentiel, l'enseignement de Luria tient en trois points : 1) Le **Zimzum** ou « rétraction de Dieu », 2) le **Shevirat ha-kelim** ou « Rupture des vases », 3) le **Tiqqun** ou « Restauration de l'unité de Dieu ».

Selon la doctrine du **Zimzum**, le premier acte de Dieu dans sa création fut de se retirer en lui-même pour faire place au monde. Mais dans l'espace primordial ainsi formé, il subsista un reste de la lumière divine qui, en se combinant avec le « Jugement Sévère », inséparable de la « Rétraction de Dieu », donna naissance

186 Secte juive fondée en Pologne au XVIIIe siècle par Israël ben Eliezer.
187 Voir note 182 p. 135.

au monde. Le processus de création fut le résultat de l'émanation de lumière émise par l'**En-Soph** (« le Sans fin », « l'Indéfini »), formant ainsi l'Homme primordial (**Adam Qadmon**) dont naquirent à leur tour, par émanation, l'ensemble des Sephiroth. Ces lumières devaient être canalisées dans des « vases » spécifiques (les Sephiroth) pour créer des êtres différenciés. Le choc fut tel que les sept Sephiroth inférieurs se brisèrent et, de leurs fragments, surgit le domaine du Mal. Particulièrement importante aux yeux de Luria était la configuration des six Sephiroth inférieurs et sa relation avec le dixième, la **Shekhina**, image céleste du peuple d'Israël. La veille du Sabbat, avec ses disciples, dans de symboliques pérégrinations autour de Safed, Luria évoquait l'exil du peuple juif. Selon lui en effet, le troisième et dernier stade, le **Tiqqun**, serait celui de la « Restauration » de l'arbre des Sephiroth et de l'Unité de Dieu, processus dans lequel l'Homme jouerait un rôle essentiel.

Cette vue d'ensemble de la Kabbale est intéressante en ceci qu'on y retrouve, curieusement combinée avec les données de la Bible, une « histoire des commencements » qui recoupe dans ses grandes lignes les données de nombreux mythes et folklores du monde entier :

- D'abord un « Âge d'Or » (ici la création de l'Homme Primordial),
- Puis une catastrophe à l'origine du Mal (la « Rupture des vases »),
- Enfin la perspective d'un retour à l'harmonie primitive (marqué par la Restauration de l'Unité de Dieu et la fin de l'exil d'Israël), retour hâté par l'intervention de l'Homme.

Le schéma est clair, mais il a le défaut d'être abstrait. Il reste en effet étrangement silencieux sur la manière dont est envisagée dans le monde réel – celui des faits – cette fin de l'Histoire qui verra l'anéantissement du « Domaine du Mal ». Pour aller plus loin, nous nous reporterons au témoignage de Kabbalistes célèbres. Mais auparavant, il nous faut dire quelques mots des pratiques magico-théurgiques de la Kabbale.

LES PRATIQUES OCCULTISTES DE LA KABBALE

Rejetée par une partie non négligeable de la Synagogue, la Kabbale repose essentiellement sur une interprétation allégorique de la Bible qui serait, selon ses adeptes, un discours codé. Chaque verset, chaque mot, chaque lettre même du Livre Sacré contiendrait un sens figuré qui parfois pourrait être multiple car, pour interpréter un terme, il faut tenir compte de la valeur numérale des lettres qui le composent, de la signification de chaque lettre et enfin de la transposition systématique de certaines lettres.

Le premier procédé est appelé **Gématrie** (corruption du grec **geômetria** « géométrie »), le second **notarikon** (du latin *nota* « signe »), le troisième **Themourah** (en hébreu « permutation »). Ce procédé d'interprétation semble avoir été inventé à Alexandrie par le philosophe juif Philon (20 av. J.-C. - 54 ap. J.-C.), désireux de toucher un public hellénistique étranger à la révélation biblique.

Alors que le *Sepher Ietzirah* représente la partie vulgarisée de la Kabbale, le *Zohar* contient l'enseignement ésotérique. Très différente de l'interprétation traditionnelle, la doctrine de la Kabbale substitue au concept de création celui d'émanation[188] dont il a été parlé à propos des « Sephiroth » ou formes successives par lesquelles passe la substance de toutes choses. Curieusement, ce système admet la liberté humaine, qu'il associe à la métempsychose. Par ses vies successives, l'homme se purifie jusqu'à ce que son âme, ayant atteint la perfection, se fonde en Dieu. Le Mal absolu n'existe donc pas et l'Enfer lui-même se transformera, à la fin du Monde, en Paradis.

Il faut savoir que la Kabbale comporte deux niveaux, théorique et pratique. La Kabbale pratique n'est pas autre chose que la prétendue « Magie Blanche », qui fait usage des noms de Dieu. Le recours à la « Magie Noire », qui, elle, se sert des pouvoirs des dé-

188 Emanation : processus par lequel l'Absolu fait sortir de lui-même, par dégagements successifs, l'ensemble des êtres.

mons, est interdit. L'usage de la « Magie Blanche » est strictement réglementé. Dès le IIe siècle, la Mischnah[189] en condamne l'usage à des fins égoïstes. En réalité chez certains Kabbalistes la frontière entre « Magie Blanche » et « Magie Noire » était des plus vagues, notamment dans la nécromancie ou évocation des morts, les exorcismes et l'usage des amulettes.

4) QUELQUES FIGURES DE PROUE DE LA KABBALE

Contrairement à ce que l'on pourrait croire, la Kabbale n'est pas un système spéculatif aux visées exclusivement religieuses. En effet, aux conceptions théologico-philosophiques qui sont les siennes, elle associe des perspectives politiques dont l'histoire du vingtième siècle devait montrer l'extrême nocivité. Parmi les penseurs qu'elle influença, on peut citer Paracelse (1493-1541), Robert Fludd (1574-1637), médecin et théosophe anglais qui écrivit une *Apologie des Rose-Croix* (1616), et Jean-Baptiste van Helmont (1577-1644), médecin lui aussi, né à Bruxelles. Mais les œuvres les plus révélatrices des buts ultimes et de la raison d'être de la Kabbale sont incontestablement celles de Thomas More, Guillaume Postel et Campanella. C'est de ces auteurs, trop peu connus et trop peu lus aujourd'hui, qu'il nous faut à présent parler.

189 Voir note 184, p. 135.

Thomas More (plus tard Saint) ***(1478-1535)***

Etudiant à Oxford puis à Londres, il devint homme de loi et s'intéressa à la Kabbale et au Néoplatonisme. Opposé à la politique d'Henri VII, il dut se retirer de la vie publique en 1504. Cinq ans plus tard, à l'avènement d'Henri VIII, sa carrière politique connut une ascension prodigieuse. Chancelier du duché de Lancaster en 1525, il succéda en 1529 au cardinal Wolsey comme chancelier du royaume mais refusa d'abjurer le catholicisme et d'approuver le divorce du roi. Il fut emprisonné en 1535 et exécuté comme traître. Il laissait une œuvre maîtresse, *L'Utopie*[190], publiée en latin en 1516 et qui ne fut traduite qu'en 1551 en anglais[191]. Cette description de la cité collectiviste idéale servit plus tard de modèle aux théoriciens de la Kabbale et de la Rose-Croix. Nous la résumerons ainsi[192] :

Dans l'île imaginaire d'Utopie, la durée du travail quotidien est limitée à six heures, pour qu'il reste aux citoyens le temps de cultiver leur esprit. Considérés par définition comme improductifs, les intellectuels sont en nombre limité. Conformément à la doctrine formulée par Platon dans sa *République*, la propriété privée est supprimée et tout appartient à l'Etat. L'argent est aboli et la vie économique repose sur l'échange des marchandises entreposées dans des magasins publics. Les repas, pris en commun, sont d'une frugalité extrême, et l'or sert à forger les chaînes dont on attache les esclaves. Les habits de gala portés par les ambassadeurs étrangers paraissent aux Utopiens, pauvrement vêtus, d'un ridicule achevé. L'esclavage et le commerce des esclaves sont justifiés et l'institution de la famille est maintenue. Toutefois, afin d'éviter les difformités cachées par les vêtements, les futurs époux doivent se prêter à un usage surprenant : en effet, « *une matrone*

190 Littéralement : « endroit qui n'existe pas », mot composé du grec *ou*, non, ne ...pas, et *topos*, lieu, endroit.

191 Par Ralph Robinson.

192 D'après Laffont-Bompiani, *Dictionnaire des oeuvres*, IV, p. 653-654 ; et Susan Bruce, *Three Early Modern Utopias*, Oxford University Press, rééd. 2008, p. 3-147.

pondérée et honnête montre la femme – qu'il s'agisse d'une vierge ou d'une veuve – nue à son prétendant. Et de même, un homme sage et avisé montre ce dernier nu à la femme »[193]. Le catholicisme est la religion du pays, mais les autres croyances sont tolérées. Cependant, matérialisme et athéisme sont bannis et leurs tenants sont exclus des charges publiques. L'ascétisme du Moyen Age est rejeté au profit d'un épicurisme modéré : les Utopiens ne dédaignent pas les plaisirs de l'esprit et du corps, et accordent la plus grande importance à la santé. A ceux qui en sont privés, ils conseillent l'euthanasie : « *Mais si la maladie est non seulement incurable, mais encore accompagnée de souffrances et de douleurs ininterrompues, les prêtres et les magistrats exhortent l'homme... à en finir... Ceux qui se laissent persuader achèvent leur vie de bon gré, soit en cessant de manger, soit en mourant dans leur sommeil, sans rien sentir* »[194].

La constitution du pays est une sorte de fédération démocratique gouvernée par un prince, Utopus, fondateur et législateur de l'Etat, lequel n'est pas, comme c'est généralement le cas, « *une conspiration des riches contre les pauvres* ». Quant aux lois, elles sont peu nombreuses et claires. La conscription est obligatoire, mais uniquement pour la défense de la patrie. Lorsque la guerre est inévitable, les Utopiens enrôlent des mercenaires, les Zapolètes, qu'ils envoient aux endroits les plus dangereux. Souvent aussi, ils excitent contre leurs ennemis les peuples voisins en leur donnant de l'argent pour combattre à leur place. Tous les moyens sont bons pour vaincre : fomenter des révoltes chez l'adversaire, corrompre ses hommes d'Etat et ses généraux, au besoin enrôler des tueurs chargés d'organiser contre eux des attentats, la mort

---

193 « *For a sad and an honest matron showeth the woman, be she maid or widow, naked to the wooer. And likewise a sage and discreet man exhibiteth the wooer naked to the woman.* » (Susan Bruce, *Op. cit.*, p. 90). Cet auteur signale que le trait apparaît dans Platon (*Lois*, VI, 772).

194 « *But if the disease be not only incurable, but also full of continual pain and anguish, then the priests and the magistrates exhort the man… that he will determine with himself no longer to cherish that pestilent and painful disease… They that be thus persuaded finish their lives willingly, either with hunger, or else in their sleep without any feeling of death.* » (*Op. cit.*, p. 89).

de quelques-uns devant permettre d'épargner la vie d'un grand nombre.

Cette œuvre brève, imprégnée de naturalisme, et où se combinent les influences de Platon et de Machiavel, est un produit typique de la Renaissance. Comme ses imitations, elle devait avoir, hélas, un prolongement politique au XXe siècle dans les régimes totalitaires du Communisme et du National-Socialisme. De toute évidence, son auteur, lorsqu'il la composa, n'adhérait plus à la foi catholique. Sa fin admirable, dix-neuf ans plus tard, atteste la sincérité et la profondeur d'une conversion amenée par la toute-puissance de la grâce.

Guillaume Postel (1510-1581)[195]

Bien que le biographe le plus complet de Campanella, Léon Blanchet, n'ait pu établir de lien formel entre son héros et Postel (à la mort de ce dernier, le penseur italien n'avait que treize ans), il doit noter « *la parenté de leurs vues et l'analogie de leurs actions qui s'expliquent* (selon lui) *par les besoins de la société et les directions générales de la culture de leur temps* »[196]. L'explication est ailleurs : tous deux, plus simplement puisèrent à une même tradition initiatique, celle de la Kabbale.

Né à Barenton près d'Avranches, cet orientaliste fut maître d'école, avant de devenir domestique au collège Sainte Barbe. Il apprit seul le grec, l'hébreu et l'arabe. Remarqué par François Ier, il fit partie de l'ambassade qui se rendit à la Cour de Soliman le Magnifique en 1537. « *Il rapporte de ce voyage*, nous révèle André Nataf[197], *un livre de Kabbale que lui a donné un médecin du Sultan* ».

Nommé en 1539 professeur de mathématiques et de langues orientales au Collège Royal, il démissionne quelques années plus

---

195 Nous empruntons cette notice sur Guillaume Postel, ainsi que celle sur Campanella à notre essai *De la Ré-volution*, 1992, p.90-102.

196 Léon Blanchet : *Campanella* – Thèse de doctorat ès Lettres, Librairie Félix Alcan, Paris 1919, p. 440.

197 André Nataf : *Les maîtres de l'occultisme*, Paris 1998, p. 175.

tard et se rend célèbre par des ouvrages dans lesquels il prône l'instauration d'une théocratie mondiale. On y trouve d'étranges similitudes avec l'œuvre du moine italien : un vif intérêt pour la tradition secrète hébraïque et une conception cyclique de l'Histoire. Campanella, nous le verrons, fut profondément marqué dans sa jeunesse par l'enseignement d'un certain Abraham, « *devin, spirite et nécromancien* »[198]. De même Postel se passionna-t-il pour la Kabbale dont il traduisit quelques textes. Prophète comme le Calabrais, il prédit lui aussi le retour de l'Âge d'Or qu'il appelle parfois « *l'évangile du règne de Jésus, Roy des roys* », marqué par « *la conversion au christianisme de tous les peuples réunis en une seule nation et le transfert du Siège apostolique auprès du tombeau d'Adam en Syrie* »[199]. Ainsi ce monde, qui aura duré 6.000 ans, s'achèvera-t-il par une « *seconde et ultime Nativité du Médiateur* »[200], dont l'âme sera communiquée à tous les hommes. Mais quel est ce christianisme « *authentique et naturel* » dont il annonce l'avènement ? Et comment s'opèrera cette merveilleuse unification du genre humain ?

Pour Guillaume Postel, il n'existait à l'origine qu'une religion, celle de Noé. Les hommes qui vivaient à cette époque, fort justement qualifiée d' « Âge d'Or » par les mythologies, observaient la loi morale sans avoir à se soucier des prescriptions pharisaïques des codes ultérieurs. N'ont-ils pas été inventés par les rois et les prêtres pour asseoir leur autorité ? Ces transformations graduelles ont profondément altéré la loi primitive, comme le montrent les interprétations successives des Conciles dans l'Eglise. Aussi seule la Raison pourra-t-elle opérer l'indispensable régénération du Christianisme « *qui ne peut plus s'appuyer sur les miracles qui marquèrent sa naissance* »[201].

---

198 Léon Blanchet : *Op. cit.*, p. 438.

199 *Op. cit.*, *Ibidem*. Il est bon de savoir que le tombeau d'Adam était censé se trouver à Jérusalem, sur le mont du Calvaire.

200 *De Nativitate mediatoris ultima*, Basileae, 1547, p. 18.

201 Léon Blanchet : *Op. cit.*, p. 434, note 2.

L'œcuménisme de Guillaume Postel

Entraîné par son désir de retrouver la religion noachide dans toute sa pureté, Postel s'efforce de réconcilier les différentes confessions en soulignant ce qui les unit, dans une vision purement syncrétiste. Dans ce but, il publie à Lyon en 1533 *L'unique moyen de l'accord des protestants appelés en France Huguenots et des catholiques ou romains, proposé avec raison*. Dans d'autres ouvrages, il affirme que les musulmans ont les mêmes croyances que les chrétiens : les Turcs[202] sont persuadés que l'âme est immortelle, ils observent leurs Pâques, pardonnent les offenses et sont plus charitables que les catholiques : « *Là où il y a dix riches et deux cens pauvres, il ne laissent nul avoir faute de manger principalement, ce qui me fait merveilleusement penser comme ainsi soit que l'intention de toutes les lois du monde soit charité, et tant plus de la nostre, quant plus est parfaite* »[203]. En outre, ils observent la parole donnée et font preuve d'une rare tolérance.

Mais c'est surtout à la loi de Moïse que Postel voue une admiration sans bornes : il la croit abrogée, sauf en ce qui concerne les mœurs, par la Nouvelle Alliance[204]. Pour ce qui est de la doctrine, il la déclare inférieure à celle de l'Eglise, mais il n'en fonde pas moins son apologétique sur certaines interprétations de la Kabbale.

La religion qu'il propose est, pour l'essentiel, une synthèse du Judaïsme, de l'Islam et du Christianisme. Pour justifier sa démarche, il est amené à identifier la Raison à la Loi du Christ et le Christ au Logos des néoplatoniciens. La conclusion est évidente : de tous temps la Raison divine a inspiré les fondateurs de reli-

---

202 *De la république des Turcs, et là où l'occasion s'offrira, des mœurs et loys de tous Muhamedistes*, par Guillaume Postel, cosmopolite. A Poitiers par Enguibert de Marnef MDLX, p. 63, Léon Blanchet : *Op. cit.*, p. 435.

203 *De la république des Turcs...* p. 60.

204 « *Nunc abrogatam dicimus* (legem Moïsis), *nisi quod ad mores attinet* », *De orbis terrae concordia*, Lib. IV, p. 446, cité par Léon Blanchet : *Op. cit.*, p. 436, note 1.

gions. Il est donc licite et logique de remonter par comparaison à la doctrine primitive, défigurée par l'imagination des hommes et le machiavélisme des politiques. Selon lui, *pour qui sait interpréter les mythes, le message est à portée de la main* : Noé n'est autre que le Janus des Etrusques, le Saturne des Latins, le Deucalion des Grecs ; Vesta, son épouse, est également connue sous le nom de Cybèle[205]. Législateur de l'Âge d'Or, Noé donna à l'humanité une morale dont dérivent la philanthropie des païens et la charité des chrétiens. Les techniques de divination qu'il transmit à ses sujets furent conservées par les Etrusques et se retrouvent à l'époque moderne chez les descendants d'Ismaël, c'est-à-dire les Arabes[206].

De ce que le retour de l'Âge d'Or soit proche, s'ensuit-il qu'il faille attendre patiemment sa venue ? Postel ne le pense pas. Il croit au contraire qu'une action concertée et rationnelle peut hâter l'heure qui rendra aux hommes leur félicité primitive. Comme Campanella plus tard, il voit dans l'Eglise Romaine la seule institution capable de convertir tous les peuples à une religion unique. « ***C'est donc au catholicisme qu'il propose de se rallier***, écrit Léon Blanchet[207], ***mais à un catholicisme transformé, rajeuni, et qui n'est pas celui des cardinaux de son temps*** ». C'est pourquoi il tente d'entrer chez les Jésuites, pour œuvrer de l'intérieur à cette rénovation de l'Eglise qu'il appelle de tous ses vœux. Le même souci le conduit à dédier son livre *De Nativitate Mediatoris ultima* (1547) aux Pères du Concile de Trente et à leur demander « *dans l'intérêt de la réconciliation du monde, de ne prononcer d'anathème contre personne* »[208], vœu qui devait être pleinement exaucé au XXe siècle par le Concile Vatican II. L'implication de sa démarche est claire ; pour lui, il existe au dessus du catholicisme et de toutes

205 Cf. le titre de l'œuvre : *De Etruriae regionis, quae prima in orbe europaeo habitata est, originibus, institutis, religione et moribus et imprimis de Aurei Seculi doctrina et vita praestantissima, quae in divinationis sacrae usu posita est*, Guilielmi Postelli commentatio, Florentiae MDLI, p. 38 et 39.

206 *Op. cit.*, p. 30, citée par Léon Blanchet, *Op. cit.*, p. 437, note 1.

207 *Op. cit.*, p. 429.

208 *Op. cit.*, p. 430.

les autres religions une religion universelle qui permet à tous les hommes de faire leur salut.

Persuadé d'autre part que l'instauration d'une théocratie mondiale ne saurait se faire sans l'intervention d'un bras séculier, Guillaume Postel s'efforce d'intéresser les princes chrétiens à ce projet « *grandiose* ». C'est ainsi qu'on le voit s'adresser à François Ier puis à Charles IX, leur affirmant, comme si la chose allait de soi, que le titre de Roi du Monde revient très légitimement au Souverain des Gaulois, descendants « *de Japhet par Gomer* ». C'est donc à lui qu'il appartient de « *conquérir la Syrie* (comprenons la Palestine) *pour y replacer le siège du pouvoir spirituel unique et s'y constituer lui-même le Chef temporel de l'humanité régénérée* »[209]. Les Rois de France n'accédant pas à son désir, le prophète se tourna, sans plus de succès, vers l'empereur d'Allemagne. On comprend que, suspect à tous les partis, notre humaniste ait fini tristement son existence dans un prieuré de Paris où il avait été emprisonné.

Campanella (Tommaso) (1568-1639)

Ce personnage, né en Calabre, et dont la pensée, comme nous l'avons dit, présente d'étroites affinités avec celle de Guillaume Postel, occupe dans l'histoire de la philosophie une place de premier plan. Entré à quatorze ans dans l'Ordre Dominicain, il étudia au couvent de San Giorgio la doctrine thomiste. Au début de 1586, il s'en alla compléter sa formation au couvent de Nicastro, qu'il quitta en 1588 pour Cosenza. Déçu par l'enseignement traditionnel de l'Eglise, il subit l'ascendant de deux maîtres qui l'orientèrent, l'un dans la voie de la philosophie de l'expérience, l'autre dans celle de la philosophie occulte. Le premier, Bernardino Telesio (1509-1588), humaniste acquis aux idées nouvelles, avait fondé une Académie comparable à celle des Médicis (voir p. 169 et suiv.). On y étudiait la nature, le principe fondamental étant que « *la Science doit partir des êtres réels et non des principes abstraits (realia entia, non abstracta) et que l'expérience est la règle fondamentale à*

209 *Op. cit.*, p. 439.

laquelle le savant doit se soumettre ». Mais l'autre rencontre devait marquer plus profondément encore la pensée du jeune religieux : « *C'est peut-être à Nicastro,* écrit Léon Blanchet[210], *et certainement à Cosenza que Campanella lia connaissance avec l'astrologue* (...) *Abraham, devin, spirite et nécromancien, grand ennemi de la scolastique, et dont l'influence sur la destinée de notre auteur fut sans doute décisive* ». Peut-être est-ce en souvenir de ces contacts essentiels qu'il choisit pour emblème une cloche avec la devise « *Propter Sion non tacebo* » (A cause de Sion, je ne me tairai pas).

Quoi qu'il en soit, Campanella se prit à rêver de réforme universelle. Impatient de passer à l'action, il organisa un complot pour libérer la Calabre du joug espagnol et y fonder un Etat collectiviste qui, par consentement ou par conquête, devait s'étendre au monde entier. Pour réussir, la conjuration devait recevoir l'appui de la flotte turque d'Amurat Rays avec lequel, le 7 juin 1599, avait été signé un accord : les galères et les troupes de débarquement de Scipion Cicala interviendraient dans la première quinzaine de septembre[211]. Dénoncés, Campanella et ses amis furent arrêtés le 6 septembre. Lorsque les trente galères musulmanes apparurent, le 13 du même mois, au large du Cap de Stilo, il était trop tard. Le 8 novembre, le philosophe était transféré à Naples où il fut soumis à la question et resta prisonnier. Le pape Urbain VIII le libéra en 1627. Il finit son existence à Paris, dans le couvent des dominicains de la rue Saint Honoré, sous la protection de Richelieu et du Roi de France.

Pendant sa longue captivité, il avait pu écrire une œuvre considérable, dont *La Cité du Soleil*, composée et publiée en 1623. Que le système social décrit dans cet ouvrage soit fort proche de l'idéal rosicrucien, on ne saurait s'en étonner. Il est établi aujourd'hui que Campanella eut des contacts avec la Fraternité dont il rencontra à Naples l'un des membres, Wilhelm Wense. Par ailleurs, Jean Valentin Andréa, le théoricien de l'organisation, avait lu en manus-

210 *Op. cit.*, p. 21.
211 *Op. cit.*, p. 40.

Fig. 11 – T. CAMPANELLA

Par Larmessin

crit *La Cité du Soleil*, puisqu'il l'imita avant sa publication dans sa *Reipublicae Christianopolitanae descriptio* (1619). Or il était l'ami de Tobias Adami, l'un des plus chauds partisans de Campanella et son éditeur[212]. Selon René Guénon, le titre de son célèbre ouvrage serait à rapprocher de « *l'antique dynastie solaire (Sûrya-Vansha) qui faisait remonter son origine à Vaivaswata* », le souverain sauvé du Déluge dans la tradition hindoue[213].

La Cité du Soleil de Campanella

Le thème de *l'Utopie* déjà traité par Thomas More (1516) s'inspire largement de la *République* de Platon (375 av. J.-C.). Moins connue est la source de l'auteur grec, la légende indo-européenne de Thulé, dont on connaît le rôle dans les origines du national-socialisme (voir fig. 12, p. 176) :

La cité du Soleil est un Etat théocratique gouverné par un directoire de quatre membres : le Soleil, à la fois roi et pontife, et trois ministres dans les noms desquels on reconnaîtra trois des Sephiroth (voir p. 136) : Puissance, chargé de la Défense nationale ; Sagesse, « *chargé des arts libéraux et mécaniques de l'enseignement et de la direction des écoles* »[214] ; Amour, chargé des problèmes de la sexualité. Le Soleil ou « *métaphysicien* » est, comme son nom l'indique, un Illuminé possédant la science universelle. En effet, « *connaître à fond l'histoire de tous les peuples, leurs lois, leurs institutions* » est de son devoir. Il doit « *être également versé dans la physique, dans les mathématiques et dans l'astrologie... Mais ce que par dessus tout on exige de lui, c'est une connaissance très approfondie de la philosophie, de la théologie, des principes de toutes les sciences et de tous les arts, de l'harmonie et des destinées du monde, de la puissance, de la*

212 *Op. cit.*, p. 530.

213 R. Guénon : *Le roi du monde*, Gallimard, rééd. Mayenne 1985, p. 14, note 1.

214 A. Zévaès, *La cité du Soleil* de Thomas Campanella, traduite et précédée d'une introd., Paris 1959, p. 41.

sagesse et de l'amour des êtres et des dieux... »[215]

Dans cette société « *parfaite* », la famille est supprimée, la communauté sexuelle est institutionnalisée, l'Etat veille par l'eugénisme à la pureté de la race : « *les enfants appartiennent à la communauté, à la République, sans qu'elle ait à se préoccuper de la certitude de la paternité par rapport à l'individu. On a donc soin de réunir les géniteurs et les génitrices d'après les principes de la Science et de la Philosophie* »[216]. L'économie est collectivisée et planifiée. La vie des citoyens est étroitement surveillée : ils doivent « *se confesser* » régulièrement à des magistrats qui font part à leurs supérieurs des confessions qu'ils ont reçues, sans toutefois nommer les coupables. Finalement le Soleil est informé de tous les manquements de la Cité à la Loi. Il fait à son tour son autocritique et « *donne l'absolution au peuple en l'exhortant à ne pas retomber dans les mêmes erreurs* »[217]. L'Etat a le monopole de l'enseignement, orienté vers les applications techniques (l'auteur décrit avec complaisance les appareils volants et les moteurs des vaisseaux inventés par les savants). L'armée est dotée des armes les plus modernes, que servent les hommes, les femmes et même les enfants. Grâce à la discipline des troupes et à la supériorité du matériel, la Cité annexe aisément les pays voisins et y installe son régime.

Campanella conclut son hymne à l'Avenir en laissant entendre que tout cela ne se fera pas sans révolutions ni guerres : « *... un nouvel Etat s'édifiera, les arts et les lois connaîtront une vaste renaissance, des prophètes nouveaux surgiront et, dans l'univers ainsi régénéré, le christianisme s'épanouira, triomphant. Mais avant de semer, avant de bâtir, il sera indispensable de déraciner et d'abattre* »[218].

---

215 *Op. cit.*, p. 65.
216 *Op. cit.*, p. 86.
217 *Op. cit.*, p. 51-52.
218 *Op. cit.*, p. 112.

L'œcuménisme de Campanella

Nous avons dit plus haut que la pensée de Campanella était peu connue. Cela est si vrai que l'on ignore généralement dans quel contexte politico-religieux le moine de Stilo place son projet de société collectiviste. Comme tous les Initiés, Campanella croit au retour prochain de l'Âge d'Or et annonce l'unification de l'humanité par la conversion de tous les peuples à la religion naturelle, toutes thèses qu'il développa dans des traités : le *Discours du gouvernement ecclésiastique* (1594), la *Monarchie du Messie* (1605), le *Reminiscentur*[219] ou *les Monarchies des nations* (1635). Pour notre philosophe l'existence d'une multitude de royaumes aux politiques antagonistes est un mal qui disparaîtra « *par leur réunion sous le sceptre d'un seul monarque, en possession du double pouvoir* (temporel et spirituel) *de la planète* »[220] ; derrière ces rêves d'unité politique et religieuse de la planète se cache l'influence de la Kabbale.

Persuadé que cette réunion des nations et des religions ne pourra se faire qu'avec l'appui de l'Eglise et des puissances séculières, politiques ou financières (comme en témoigne la protection que lui accorda Georges Fugger, le richissime banquier d'Augsbourg), Campanella, comme Postel l'avait fait avant lui, s'adresse aux Papes et aux souverains de son temps. C'est ainsi qu'on le voit, à peine sorti de prison, s'efforcer de gagner Urbain VIII à son idée : **réformer l'Eglise de l'intérieur**. La réforme qu'il préconise est radicale. Il s'agit de ramener le catholicisme à la seule loi de la Raison qui fut, s'il faut en croire, « *celle de l'Humanité à l'origine de son développement et à laquelle elle reviendra à l'aube prochaine du nouvel Âge d'Or... : toute règle contraire à la nature n'est qu'une règle fausse et un abus* »[221]. On ne s'étonnera pas, dès lors, que l'auteur de

---

219 Titre complet : *Quod reminiscentur et convertentur ad Dominum universi fines terrae*. Ce traité latin, dont le titre reprend le premier verset d'un psaume, fut composé en 1617 et remanié à plusieurs reprises. Campanella le dédia successivement aux papes Paul V, Grégoire XV et Urbain VIII. Voir L. Blanchet, *Op. cit.*, p. 571-572.

220 *Op. cit.*, p. 370.

221 *Atheismus triomphatus*, édition de 1636, Cap. X, p. 109, traduite par Blan-

La Cité du Soleil (qui s'était rendu coupable d'une tentative de viol sur la personne du supérieur de son ordre) ait une conception de la sainteté fort différente de celle admise jusque là. La perfection, selon lui, consiste pour l'homme non pas à renoncer à soi-même, mais au contraire à « *développer toutes ses facultés et à employer toutes les ressources de son génie à l'amélioration de sa condition naturelle, intellectuelle et sociale* »[222].

Ayant obtenu du Pape une pension (!), il propose de créer un nouveau type de missionnaires qui, répandant à travers le monde les principes de la religion naturelle, réconcilieront au sein de l'Eglise rénovée les païens, les hérétiques, les musulmans et les israélites[223]. Les interventions énergiques des défenseurs de l'orthodoxie, les RR.PP. Nicolo Ridolfi, général des Dominicains, et Nicolo Ricardi, Maître du Sacré Palais, feront échouer l'entreprise.

Sans se décourager, le philosophe fait appel aux détenteurs du pouvoir temporel, seuls capables de réaliser son grandiose projet ; à Philippe IV d'Espagne d'abord, puis en désespoir de cause à Louis XIII le « Roi très Chrétien ». « *Les paroles aimables du roi,* écrit Léon Blanchet, *le bienveillant accueil de Richelieu qui le consulte en Conseil du roi sur les affaires d'Italie, le libéralisme de la Sorbonne à son égard* (...) *viennent confirmer dans son esprit les prévisions astrologiques suivant lesquelles la Fille aînée de l'Eglise est prête, selon sa demande, à prendre en main la grande cause de l'unité religieuse et de la théocratie universelle* »[224]. Cette perspective si peu orthodoxe, il la formulera dans les dédicaces de ses œuvres à de grands personnages tels que le chancelier Séguier, le Surintendant des Finances Bullion, Louis XIII et même le Cardinal de Richelieu à qui il propose impavidement de fonder la cité collectiviste qu'il a conçue[225].

---

chet, *Op. cit.*, p. 73.

222 *Op. cit.*, p. 401.

223 *Op. cit.*, p. 57.

224 Blanchet, *Op. cit.*, p. 63-64.

225 Voir la dédicace du *De sensu rerum et magia*, édition de 1637 :

« *Et civitas per me delineata, ac per te aedificanda, perpetua fulgore numquam eclipsato, abs tua Eminentia, splendescat semper* ».

Mieux : après la naissance inespérée du futur Louis XIV, dont il tire l'horoscope, il va jusqu'à prédire sa destinée dans un poème en vers latins composé vers 1638[226]. Selon lui, le futur roi « *aura pour mission de « soumettre les peuples au gouvernement de Dieu après les avoir rassemblés en un seul faisceau dans l'unité de la religion chrétienne régénérée.* » On se demande si les dédicataires lisaient ces textes subversifs censés les honorer...

CONCLUSION

Les témoignages de Guillaume Postel et de Campanella confirment et complètent ce que nous avait appris l'étude des conceptions théologiques de la Kabbale. Influencée par le Néoplatonisme, elle se situe dans le droit fil des religions à mystères. En elle en effet, comme dans la Rose-Croix, se retrouvent étroitement associées une vision cyclique de l'Histoire débouchant sur le retour de l'Âge d'Or et l'idée prométhéenne du développement des sciences et des techniques.

A quoi s'ajoutent deux éléments spécifiques :

- une perspective œcuménique d'unification des religions intégrant le Catholicisme, mais un Catholicisme « réformé » qui devra renoncer à ses dogmes et à sa morale pour revenir au culte noachide[227] des origines,
- l'idéal d'un état mondial totalitaire, collectiviste et sacral, sur le modèle de la République de Platon.

Campanella, sur ces deux points est formel :

« *Après la transformation de toutes les sectes religieuses, de toutes les formes de gouvernement et d'Etat les unes dans les autres, il est nécessaire que l'humanité revienne à l'état naturel, primitif et divin, à l'âge d'or qui précèdera le jugement dernier, et dont la caractéris-*

226 Titre de l'ouvrage : *Ecloga christianissimis Regi et reginae in portentosam Delphini orbis christiani summae spei nativitatem*, Parisiis 1639, apud Joannem Dubray.

227 Religion naturelle de l'époque de Noé.

tique politique sera l'avènement de la monarchie universelle, par le gouvernement d'un chef unique, à la fois roi et prêtre, assisté d'un sénat de dignitaires qui l'aura élu de son sein. Ainsi le veulent les lois du « circulus » physique et les prophéties, appuyées sur les pronostics astrologiques »[228].

Tout indique que ce « Maître de la Terre » ne sera autre que l'Antéchrist.

228 *Real. Phil. Epilog.*, 1623, *Politica*, cap. VIII, p. 393 et *Disputationes*, 1637, *Politica*, cap. X, art. 21, p.133. Cité par Léon Blanchet, *Op. cit.*, p. 491-492.

EMPRUNTS DE LA FRANC-MAÇONNERIE A LA KABBALE

Les emprunts de la Franc-Maçonnerie à la Kabbale sont si nombreux qu'à moins de dépasser le cadre restreint du présent essai, il est impossible d'en dresser une liste exhaustive. Aussi nous en tiendrons-nous aux éléments les plus visibles et pour ainsi dire palpables, à savoir :

- le concept de Grand Architecte,
- le symbolisme de la Loge,
- les mythes et les rites,
- les mots sacrés et les mots de passe,
- le symbolisme des trois points.

1) Le concept de Grand Architecte

Ce concept, hérité du Compagnonnage, a été modifié par les maçons sous l'influence de la Kabbale C'est ainsi que, dans une note sur les Sephiroth, Jules Boucher à pu écrire[229] : « *Dieu est un être indéfini, vague, invisible, inaccessible, sans attribution précise, semblable à une mer sans rivages,* [...] *incapable d'être connu à un titre quelconque... Le moins imparfait des termes qu'on puisse employer, c'est le* Sans fin, *l'*Indéfini *ou* En Soph, *qui n'a pas de limite ou* Ayin, *le* Non-existant, *le Non-être.*

*Dès que Dieu se manifeste, il devient accessible, connaissable ; il peut être nommé ; et le nom qu'on lui donne s'applique à chaque manifestation ou extériorisation de son être. L'*En Soph, *le* Ayin *se manifeste de dix manières par ou dans les* Sephiroth. »

René Guénon, quant à lui[230] voit dans le Grand Architecte de l'Univers (G.A.D.L.U.) celui qui « *constitue le Démiurge, l'artisan ou l'ouvrier de l'Univers. Cette conception du Démiurge correspond,*

229 *Op. cit.*, p. 102.

230 Sous le pseudonyme Palingenesius : dans son article « Du Grand Architecte de l'Univers », in *La Gnose*, 1941, cité par Jules Boucher, *Op. cit.*, p. 201.

dans la Qabbalah, à l'Adam protoplaste (premier formé), tandis que le Grand Architecte de l'Univers est identique à l'Adam Kadmon (l'homme universel). Ceci suffit à marquer la profonde différence qui existe entre le Grand Architecte de la Maçonnerie et les dieux des diverses religions qui ne sont tous que des aspects du Démiurge. » On ne saurait être plus explicite.

2) Le symbolisme de la loge

Ici également les références Kabbalistiques sont omniprésentes. Nous en retiendrons trois :

- le fait qu'au-dessus du siège du Vénérable se trouve le Triangle ou Delta lumineux souvent orné du Tétragramme sacré ou nom de Dieu (Iehovah) en lettres hébraïques,

- le fait que dans le Rite Ecossais, trois piliers nommés respectivement *Sagesse*, *Force* et *Beauté* sont placés aux angles du « Carré Long » (rectangle de dalles carrées noires et blanches alternées). Jules Boucher[231] remarque que ce sont là trois des dix Sephiroth ou attributs de la Substance Divine dont l'ensemble « *forme l'Homme primitif ou céleste* »[232]. Quant au quatrième pilier, Binah, l'Intelligence Suprême « *qui relie directement le visible à l'invisible, ... étant dégagé de toute matière,* il existe, affirme Jules Boucher, *mais n'apparaît pas à nos yeux mortels* »[233].

Au Carré Long, il convient d'ajouter les Deux Colonnes situées de part et d'autre de l'entrée. Elles représentent les deux colonnes d'airain qui, d'après la Bible[234] s'élevaient devant le Temple de Salomon. Aussi sont-elles appelées comme elles Jachin (plus exactement Yakîn) et Boaz. « *Il n'y eut jamais de contestation sur le sexe symbolique de ces deux colonnes*, écrit

231 *Op. cit.*, p. 99.
232 *Op. cit.*, p. 100.
233 Voir Jean Marquès Rivière, *Histoire des doctrines ésotériques*, Payot, Paris 1985, p. 149.
234 Dans la Bible hébraïque, Rois, 7, 21-22. Dans la Vulgate, Rois, III, 21.

Oswald Wirth[235], *la première étant suffisamment caractérisée comme masculine par le iod initial qui la désigne communément. Ce caractère hébraïque correspond en effet à la masculinité par excellence. Beth (dans Boaz), la deuxième lettre de l'alphabet hébreu, est considérée d'autre part, comme essentiellement féminine... La colonne J.·. est donc bien masculine active et la colonne B.·. féminine passive. Le symbolisme des couleurs exige, en conséquence, que la première soit rouge, et la seconde blanche ou noire* ». En plaçant Jachin à droite et Boaz à gauche, la Bible, selon Jules Boucher, se conforme au symbolisme universel[236].

Ailleurs, revenant sur le sujet[237], il écrit : « *Jachin et Boaz correspondent aux Sephiroth Netzah et Hod qui forment un groupe avec Iésod* (voir planche p. 138). *D'après les kabbalistes, Iésod se rapporte à l'attribut générateur, à la puissance fécondatrice de Dieu. Netzah et Hod forment donc les éléments générateurs que réunit Iésod, la puissance fécondatrice centrale.* »

- Enfin, il faut savoir (toujours selon Jules Boucher[238]) que lors des travaux d'une loge complète, les dix « officiers » ou membres occupent dans le Temple des places qui correspondent aux divers éléments de l'arbre séphirotique.

3) Les mythes et les rites

Nous avons montré ailleurs comment le mythe du Grand Architecte assassiné, connu des maçons opératifs du Moyen Age et retouché par des Rose-Croix, était devenu le mythe d'Hiram, l'Architecte de Salomon. Que ces Rose-Croix aient été influencés dans leur entreprise par la Kabbale, on a de bonnes raisons de le penser puisqu'un texte de la *Mischna* attribué à Juda Ben Buthyra (XIIIe

235 *Le Livre du Compagnon*, p. 162.
236 *Op. cit.*, p. 138.
237 *Op. cit.*, p. 139-140.
238 *Op. cit.*, p. 107-108.

siècle) contient une variante de ce mythe mettant en scène un architecte victime de deux compagnons cupides.

Ce n'est pas tout. Présente dans les légendes de la Franc-Maçonnerie, la doctrine de la Kabbale l'est aussi dans son rituel. Qu'on en juge : dans son commentaire des cérémonies d'initiation aux trois premiers grades[239], Jule Boucher s'exprime ainsi :

« *Se reportant à la planche II des Sephiroth*[240], *on voit que les trois premiers pas d'Apprenti correspondent à Malkuth, Iésod et Tiphereth ; partant des profondeurs du monde hylique*[241], *l'Apprenti parvient d'abord à Iésod qu'il domine ensuite dans l'éclatant rayonnement de Tiphereth.*

Le compagnon, par un pas à gauche, rejoint Géburah, la Force et, un pas à droite, l'amène à la « Science », entre Chochmah et Binah.

Le Maître enfin, s'appuyant successivement sur Chochmah et Binah, parvient à Kether, le couronnement suprême. »

Un Kabbaliste s'exprimerait-il autrement ?

4) Les mots sacrés et les mots de passe

Tout aussi significative est l'étude des mots sacrés et des mots de passe utilisés par la Franc-Maçonnerie. Sur les 200 exemples donnés par Jules Boucher[242], 140 environ sont hébreux ou araméens. En voici quelques-uns :

BEN-IAH, « Fils de Dieu »,

BERITH, « Alliance »,

GHEMOUL, BINAH, THEBOUNAH, « Rétribution, intelligence, prudence »,

---

239 *Op. cit.*, p. 320.

240 Voir fig. 10, p. 139.

241 *Hylique* : du monde de la matière. Le terme est emprunté à la philosophie d'Aristote, l'hylémorphisme, selon laquelle les êtres résultent de l'interaction de deux principes complémentaires, la matière (*hylé-*) et la forme (*morphê*).

242 *Op. cit.*, p.347-354, *passim*.

LAMMA SABACTANI, « Pourquoi m'abandonner ?»,

LI ou ELAI BENI EMETH, « A moi les enfants de la Vérité »,

MICHAEL, « Qui est semblable à Dieu » (Quis ut Deus ?),

MI-CHAMICHAH BEALIM ADONAI, « Qui est semblable à Toi, parmi les puissants, Seigneur ? »,

NEKAM, « Vengeance »,

NEKAM ADONAI, « Vengeance, Seigneur ! »,

NEKAMAH, « Vengeance »,

SALOMON, « Pacifique »,

SCHADDAI, « Tout-Puissant ». Nom de Dieu,

SCHALAL SCHALOM ABI, « Il saccage la paix du Père »[243].

5) Le symbolisme des trois points

La lecture de l'ouvrage fondamental du Chevalier Drach[244] nous a fait découvrir l'origine et la signification des trois points si caractéristiques de la Franc-Maçonnerie. Ici encore, nous nous contenterons de citer l'ancien rabbin converti :

אֶחָד

« *Une chose digne de remarque, c'est que les deux voyelles du mot hébreu* אֶחָד *(êhhad)* unum, *qui* [...] *exprime l'*unité *des* trois *Personnes divines, sont figurées la première par trois points* (ְ)[245], *la seconde par les mêmes trois points intimement unis, tellement unis, qu'ils ne forment plus qu'un seul corps, qu'ils se confondent dans un corps unique* (ָ)[246].

Une autre remarque, que l'on peut regarder comme la confir-

243 Dans cet exemple, comme dans d'autres, l'hébreu de Jules Boucher est approximatif. Une traduction littérale serait : « Il a saccagé la paix de mon père ».

244 *Op. cit.*, I, p. 309.

245 Les trois points ְ désignent une voyelle brève appelée Ségol et dont le son correspond à un *e* ouvert (*è* dans l'orthographe française).

246 ָ : ce signe, appelé *Kamets*, correspond à un *a* long.

mation de la première, c'est que dans les anciens manuscrits des Paraphrases chaldaïques, le nom ineffable Jéhova *est remplacé par trois points, ou trois* yod, *souscrits de cette même seconde voyelle. Quelquefois cette figure, déjà si significative, est renfermée dans un cercle, pour mieux marquer l'*unité *des* trois. »

Nous arrêterons là notre liste des emprunts. On comprend pourquoi certains ont vu dans la Franc-Maçonnerie une variante de la Kabbale ; pourquoi d'autres – parfois les mêmes – en ont fait le bras séculier de la Kabbale...

CHAPITRE VIII

LE NÉOPLATONISME

Le Néoplatonisme est la doctrine de la dernière école de philosophie grecque. Le terme est une invention des historiens, car les adeptes eux-mêmes se donnaient pour de purs disciples de Platon (427-347 av. J.-C.). Après de longs tâtonnements, l'école prit sa forme définitive au IIIe siècle après J.-C. sous la direction de Plotin (207-270). Elle influença profondément la Kabbale, mais aussi la théologie chrétienne naissante, la pensée musulmane et surtout l'Humanisme des XVe-XVIe siècles. Pour avoir une vue satisfaisante de cette composante indirecte mais fondamentale de la Franc-Maçonnerie, il convient d'examiner successivement la lente gestation du système au début de l'ère chrétienne et son étonnante résurgence dans la Florence des Médicis.

1) L'ANTIQUITÉ[247]

Bien que la question ait été débattue, on admet généralement que les sources du Néoplatonisme sont à chercher dans l'œuvre de Platon. De lui viendraient :

1. la doctrine des deux mondes : celui des « Idées » ou « formes des choses » contenues dans l'Intelligence Divine, celui du monde sensible assujetti au temps et au changement,

247 Nos sources pour ce chapitre : outre divers ouvrages de vulgarisation (dont l'*Encyclopedia Britannica*), le *Vocabulaire technique et critique de la philosophie*, par André Lalande, Paris 1932 et *Les Grecs et l'irrationnel*, par E.R. Dodds, trad., Flammarion, 1977.

2. la conception selon laquelle le principe du monde éternel des « Idées » est « le Bien au-delà de l'essence »,
3. le statut de l'âme humaine, comme intermédiaire entre les deux mondes.

Sur le chemin qui mène à Plotin, on trouve notamment le platonicien stoïcisant Antiochus d'Ascalon (Ier siècle av. J.-C.), le juif Philon d'Alexandrie (20 av. J.-C.- 54 ap. J.-C.), et Plutarque (47-120). Parmi les caractéristiques de ce Néoplatonisme figurent la reconnaissance d'une hiérarchie des principes divins, l'accent mis sur la transcendance du Principe Suprême appelé « L'UN » et la localisation des Idées dans l'esprit divin. A quoi il convient d'ajouter une préoccupation quant à l'origine du Mal ici-bas, parfois attribuée à « une mauvaise âme du monde », par exemple chez Plutarque.

Plotin (205-270)

L'histoire du Néoplatonisme proprement dit commence avec Ammonius Saccas, le maître de Plotin, qui enseignait à Alexandrie en 232, lorsque Plotin vint à lui. On ne sait quasiment rien de son enseignement, de sorte qu'il faut consulter les *Ennéades* de son élève pour trouver le premier témoignage du Néoplatonisme authentique. La hiérarchie du réel chez Plotin consiste en trois grands principes :

- L'UN ou LE BIEN, qui est la source dont dérivent deux principes inférieurs, à savoir :
- L'INTELLIGENCE ou ESPRIT DIVIN qui est identique aux formes platoniciennes, cause de tous les êtres qui en dérivent,
- L'ÂME, qui s'étend des frontières du monde de L'INTELLIGENCE aux réalités inférieures les plus basses.

Contrairement à L'INTELLIGENCE qui est pure pensée intuitive, L'ÂME a pour domaine le raisonnement discursif qui va des prémisses aux conclusions et ne possède pas immédiatement son objet mais s'efforce de l'atteindre. Cet incessant mouvement

de L'ÂME est à l'origine du Temps, alors que L'INTELLIGENCE est au-delà du Temps dans l'Eternité immuable.

Cependant L'ÂME peut dépasser la pensée rationnelle dans les deux directions : vers le haut et vers le bas. D'un côté, elle peut atteindre L'INTELLIGENCE, être illuminée par elle et monter jusqu'à L'UN. De l'autre, elle anime l'univers matériel entier dans lequel rien ne peut exister sans elle, conception qui débouche sur le panthéisme.

Ainsi, la vision qu'a Plotin de la réalité, bien que hiérarchique, n'est pas compliquée. L'INTELLIGENCE et L'ÂME chez lui comportent différents aspects et différents niveaux de l'être, mais il maintient toujours leur unité essentielle de manière à ne pas s'éloigner de la tradition platonicienne telle qu'il l'a reçue. Son univers est ouvert au pouvoir du premier Principe, L'UN ou LE BIEN. Aucune des réalités qui en dérivent n'est coupée ou séparée de lui. Le seul idéal digne du Sage est donc de revenir au BIEN et de s'unir à lui.

Porphyre (233-304) et Jamblique (250-333)

On trouve déjà chez les disciples de Plotin des tendances qui devaient prédominer chez Jamblique et donner au Néoplatonisme une orientation nouvelle.

Porphyre (233-304), biographe et éditeur de Plotin, resta très proche des enseignements de son maître. Néanmoins, il s'intéressa beaucoup plus que lui aux pratiques ascétiques et aux « *daimônes* », sorte d'esprits intermédiaires entre les dieux et les hommes.

Son hostilité à l'égard du paganisme populaire et des religions non helléniques ne s'étendait pas à la théosophie païenne. Il se passionna en effet pour *Les Oracles Chaldéens*, étrange ouvrage composé au second siècle par un certain Julien le Théurgiste et qui allait jouir d'une autorité sans bornes sur les néoplatoniciens postérieurs.

C'est son disciple Jamblique (250-333) qui donna au Néoplatonisme l'orientation que l'on trouve dans les écoles d'Athènes et

de Pergame. En 330, vers la fin de sa vie, Jamblique quitta Rome pour la Syrie où il était né. Une caractéristique de sa doctrine fut la tendance à subdiviser les niveaux du réel, de sorte que la chaîne hiérarchique de l'être, dans son système, ne cessa de s'allonger et de se compliquer. Par ailleurs pour combattre le Christianisme à armes égales, Jamblique et ses successeurs en vinrent à construire une théologie païenne complète dans laquelle *Les Oracles Chaldéens* jouèrent le rôle d'Ecriture inspirée.

C'est dans le sillage de cette théologie que s'introduisit dans le Néoplatonisme la pratique de la théurgie, définie comme une magie supérieure ayant pour but de permettre une communication directe avec les dieux. Cela se faisait de trois façons : soit en animant des statues au moyen de procédures magiques gréco-égyptiennes, soit en recourant à un medium, soit encore en amenant les dieux à manifester leur présence d'une manière qui rappelle étonnamment les pratiques du spiritisme moderne. Ce genre de choses était totalement étranger à l'esprit de Plotin, bien qu'il ait une fois accepté d'assister à une séance de théurgie, comme le rapporte Porphyre (*Vie de Plotin*, Chapitre X) : « *Un prêtre égyptien venu à Rome et ayant été présenté à Plotin par quelque ami, eut le désir de lui démontrer ses pouvoirs et lui offrit d'évoquer une manifestation sensible de l'esprit directeur de Plotin. Celui-ci accepta volontiers et l'évocation fut faite au temple d'Isis, le seul lieu pur, dit-on, qu'il pût trouver à Rome. A l'appel, une divinité apparut qui n'était pas de la classe des daimônes et l'Egyptien s'écria : « Tu es singulièrement favorisé, car le daimôn directeur qui est en toi n'est pas du degré inférieur, mais un dieu. » Mais il ne fut pas possible d'interroger ni même de contempler ce dieu plus avant, car l'assistant du prêtre qui tenait les oiseaux pour la garde, les étrangla, soit par jalousie, soit sous l'effet de quelque terreur* »[248].

248 E.R. Dodds, *Op. cit.*, p. 286. Les spécialistes s'interrogent sur le rôle de ces oiseaux dans l'évocation.

Les derniers développements

A partir du quatrième siècle, les principaux foyers du Néoplatonisme se trouvèrent dans l'Empire d'Orient. A Athènes, où il survécut plus de deux siècles, il eut pour représentant Proclus (410-485), adepte zélé des idées de Jamblique, qui devait exercer plus tard une influence profonde sur les penseurs byzantins, arabes et latins du Moyen Age. A Alexandrie en revanche, les membres de l'Ecole furent avant tout des érudits qui commentèrent les grands philosophes du passé. L'évolution du centre de Pergame fut très différente. Ses membres s'adonnaient plus volontiers que ceux d'Athènes à la magie. Leur théurgiste le plus spectaculaire fut Maxime de Smyrne, le maître de Julien l'Apostat (331-363). La conversion de cet empereur au Néoplatonisme fut le grand événement de l'époque. La mort de Julien après un règne de moins de deux ans, et la restauration du Christianisme comme religion d'Etat, marquèrent la fin de l'Ecole.

2) PLETHON ET L'ACADEMIE PLATONICIENNE DE FLORENCE

Fondée par le Grand-Duc Côme de Médicis (1389-1464), cette institution, qui devait jouer un rôle capital dans la diffusion de l'Humanisme dans l'Europe entière, a pour origine indirecte le Concile de Florence (1439). Ce concile, qui fut un échec, avait pour objectif l'union de l'Eglise Catholique et de l'Eglise Orthodoxe séparées depuis le schisme du XIe siècle. Dans la nombreuse suite de l'empereur Jean VIII Paléologue et du patriarche de Byzance se trouvait un étrange personnage du nom de Giorgios Gemistos Pléthon (1355-1452). Cet érudit, âgé de quatre-vingt-quatre ans à l'époque, fut un des pères de la Renaissance. A ce titre, il mérite de retenir l'attention. Dans un ouvrage qui lui est consacré[249], l'historien grec Georges Kabbadia brosse de lui le portrait suivant

249 Georges Kabbadia, *La République Socialiste de Giorgios Gemistos Pléthon*, Athènes 1970. Nous traduisons le titre grec de l'ouvrage.

: Né dans une famille honorable, il avait fait de bonnes études. Très jeune, il se rendit à Andrinople[250] à la cour du sultan où il eut pour maître un Juif, un certain Elisée. De culture hellénico-chrétienne à l'origine, il fut séduit par les philosophies et les religions orientales que lui fit découvrir son mentor. Très vite il eut pour adversaires Georgios Skolarios, plus tard Patriarche Œcuménique, qui admirait son grand savoir. Dans le jugement qu'il porte sur lui, Skolarios déplore qu'avant d'avoir atteint sa maturité intellectuelle, il ait été séduit par la Grèce païenne et les cultes à mystères de l'Antiquité, de sorte « *qu'il se soucia fort peu d'étudier la religion chrétienne de ses pères.* » Loin de s'intéresser à la rhétorique ou à la poésie des auteurs classiques, il se passionnait pour les conceptions des philosophes païens étrangères à la Révélation. « *Avec une telle disposition d'esprit, il est tout à fait naturel que, renonçant à la grâce de Dieu, il soit tombé sous l'influence des démons aux tromperies desquels il s'associa de façon définitive comme il était arrivé à Julien et aux autres apostats.* » Skolarios donne des détails intéressants sur celui qui fut à ses yeux « *l'auteur de son apostasie* », le fameux Elisée. Officiellement spécialiste d'Aristote, il était en réalité acquis aux idées d'Averroès[251] ainsi qu'à celles d'autres commentateurs perses et arabes des œuvres du grand philosophe. Indifférent à Moïse et aux traditions de son peuple, il découvrit au jeune Pléthon la doctrine dualiste de Zoroastre[252] et celle de bien d'autres, incompatibles avec la Bible. C'est ce « faux Juif », conclut le Patriarche, qu'il eut pour professeur de grammaire et même pour maître, puisqu'il le servit comme domestique et vécut à ses frais : « **C'était en effet un des personnages les plus puissants à la cour des Barbares** ».

250 Andrinople : aujourd'hui Édirné, alors capitale de l'Empire turc.

251 Averroès (1126-1198) : philosophe arabe commentateur d'Aristote. Sa doctrine, qui reposait sur l'éternité de la matière, fut condamnée par l'Eglise.

252 Zoroastre (660-580 av. J.-C.) : législateur religieux né en Médie (Perse), fondateur du Mazdéisme qui oppose deux Principes en lutte perpétuelle, l'un bon, personnifié par Ormuzd, dieu de la lumière, l'autre mauvais, personnifié par le dieu des ténèbres Ahriman.

Tout autre est le ton de la notice que l'historien maçon[253] Daniel Beresniak consacre à Pléthon dans un livre consacré à l'Académie Platonicienne de Florence[254]. Parlant de sa présence au concile, il souligne que la chose se fit malgré l'opposition du Patriarche qui jugeait le philosophe digne du dernier supplice. L'empereur, sourd à ses mises en garde, avait tenu à l'intégrer au cercle de ses conseillers à cause de sa prodigieuse érudition. Né en 1355, il mourra en Grèce en 1450 à quatre-vingt-quinze ans[255]. Trouvant sans doute son nom de baptême (Georgios) trop banal, il l'avait complété par deux surnoms qui dénotent une fierté peu commune, Gemistos (« le Comblé ») et Pléthon (« le Débordant »), le second évoquant par sa consonance Platon dont il se proclamait le disciple zêlé. Son rêve : « *à travers le platonisme, rétablir le paganisme, un paganisme hellénistique régénéré, fondé sur la doctrine des émanations* »[256].

Son œuvre principale, *Les Lois*, dont on a conservé quelques fragments, commençait ainsi : « *Venez, ce livre traite des lois et de la forme idéales de l'Etat, de la foi et des efforts tant publics que privés par le moyen desquels les hommes réussissent à se faire une vie belle et bonne et, ce qui compte plus que tout, heureuse* »[257].

A propos de ce texte fondamental, Daniel Beresniak a ce commentaire qui en dit long sur la nature et les origines gnostiques de la Révolution : l'aspiration au bonheur n'est pas une invention de l'Europe des Lumières, car « *la phrase figurant dans le préambule de la Constitution des Etats-Unis d'Amérique de 1773 : « L'homme a droit au bonheur », procède d'une tournure d'esprit et d'un idéal dont les sources résident justement dans une tradition lointaine, la Tradition Primordiale...*

---

253 Maçon ou, pour le moins initié, à en juger par les titres de ses autres ouvrages : *Le cabinet de réflexion* (éd. Detrad), *La légende d'Hiram, et les initiations traditionnelles* (même éditeur), *L'Apprentissage maçonnique, une Ecole de l'Eveil* (même éd.), *Le gai Savoir des Bâtisseurs* (même éd.), etc.

254 *Les premiers Médicis et l'Académie Platonicienne de Florence – La résurgence d'Hermès*, Editions Detrad, Paris 1984.

255 Selon d'autres sources il serait mort en 1452 à quatre-vingt-dix-sept ans.

256 *Op. cit.*, p. 60-61.

257 *Op. cit.*, p. 61.

La Constitution des Etats-Unis et la Constitution de la République française de 1791 sont les fruits cueillis sur l'arbre vénérable de la Connaissance »[258]. Les vrais responsables de la misère humaine, pour notre auteur maçon, sont les « dominateurs » qui, dans leur désir d'asservir leurs semblables, se sont toujours opposés à ce que l'on cueille ces fruits. Heureusement pour le progrès de la civilisation, « *les hommes libres* (comprenons les Initiés) *protègent l'Arbre et se nourrissent de ses fruits* »[258].

Pendant son séjour à Florence, Pléthon rencontra à plusieurs reprises Côme de Médicis qui se proclama son élève et l'invita à fonder une école. Le philosophe accepta. Conformément à la tradition antique il divisa les élèves en deux groupes : les exotériques attachés à leur formation chrétienne et ne pouvant recevoir la totalité de la doctrine, et les ésotériques initiés à la doctrine des Emanations[259].

Ses cours portèrent également sur le Zoroastrisme, ce qui montre clairement qu'il portait un vif intérêt à la doctrine dualiste opposant un Dieu Bon, ami des hommes, à un Dieu Mauvais, tyrannique (voir note 252 p.173). Après son départ, le prestige de l'Académie de Florence ne cessa de croître. Parmi ses membres les plus célèbres, on peut citer Marsile Ficin (1433-1499), « prince des académiciens » et médecin personnel de Côme, qui reçut de ce dernier l'usufruit de la luxueuse villa Carreggi pour y installer ses collaborateurs, notamment le kabbaliste juif Fortuna, son ami Pic de la Mirandole (1463-1494), qui devait plus tard se convertir, mais aussi Giovanni Cavalcante, et d'autres encore.

La tâche accomplie par cette institution (souvent comparée à l'Abbaye de Thélème) est considérable. En effet, il s'agissait ni plus ni moins de traduire en latin – la langue internationale de l'époque – les manuscrits que Côme faisait venir de Grèce à prix d'or, non

---

258 *Op. cit.*, p. 61-62.

259 *Op. cit.*, p. 65-66. L'auteur cite comme source sur le sujet Arnoldo della Torre – « *Storia dell'Accademia Platonica* ». Ed. Istituto di studi sulla Rinascenza Italiana, 1922, p. 426-478.

seulement ceux de Platon et de Plotin, mais encore l'œuvre du pseudo Denys l'Aréopagite et celles de Jamblique, de Porphyre et de Proclus. Détail significatif : « *Chacune de ces traductions était précédée d'une longue préface dans laquelle l'homme était présenté comme un démiurge qui transforme la matière déjà créée* »[260]. A quoi il convient d'ajouter, outre l'étude de l'Astrologie, de l'Alchimie et de la Kabbale, le fameux *Corpus Hermeticum*, ensemble de textes portant sur les sciences occultes et dont la composition semble remonter aux premiers siècles de l'ère chrétienne.

On a peine à imaginer aujourd'hui la ferveur du culte que vouait alors Florence à la pensée antique. En voici deux exemples. Lors du tournoi organisé en février 1469 à l'occasion du mariage de Laurent le Magnifique avec Clarisse Orsini, « *l'étendard de Laurent port(ait) comme image un laurier reverdi sur un tronc aride avec la devise rédigée en perles : « Le temps reviendra ». Cette devise,* commente Daniel Beresniak, *exprime une vision cyclique de l'histoire chère aux néo-platoniciens de l'Académie : A la mort succède la résurrection* »[261]. Autre fait significatif : tous les ans, le 7 novembre, jour anniversaire de la naissance et de la mort de Platon[262], les Académiciens se réunissaient pour un banquet. Côme y amenait ses fils et ses petits-fils. On y abordait les sujets les plus divers tels que les rapports entre le monde réel et celui des idées ou l'opportunité de promouvoir une religion syncrétiste universelle.

Un autre sujet des conversations de table était le type de société collectiviste décrit par Platon dans *La République*, thème si cher à Pléthon qu'aujourd'hui encore on le considère comme l'un des précurseurs du socialisme[263]. Compte tenu de l'importance de cette œuvre dans l'histoire des idées, il ne sera pas inutile d'en donner au lecteur une brève analyse :

---

260 *Op. cit.*, p. 82.
261 *Op. cit.*, p. 113.
262 *Op. cit.*, p. 87.
263 Voir note 249, p. 171.

La République de Platon

Dans cet Etat parfaitement organisé, la propriété est abolie et les guerriers ne sont que les gardiens de la Cité. On apporte à leur éducation le plus grand soin en les amenant graduellement à la contemplation du Bien en soi. Les meilleurs et les plus désintéressés d'entre eux sont désignés aux plus hauts postes. Tout intérêt individuel est supprimé. Tout est commun : logement, repas, femmes et enfants. Les mariages sont contrôlés par l'Etat et on laisse mourir les enfants nés d'unions irrégulières, infirmes de naissance ou simplement faibles. Les autres sont élevés par la collectivité de telle sorte que, faute de reconnaître les leurs, tous les parents aiment tous les enfants et réciproquement. Quant aux producteurs, artisans et paysans, un petit bien leur est consenti de peur qu'ils ne sombrent dans la révolte. Platon exalte avec enthousiasme l'harmonie et la pauvreté de cet Etat « *savant, fort et juste* », et dans lequel le pouvoir est aux mains des philosophes[264].

On entrevoit les implications de ces idées qui, jetées à tout vent, devaient trouver leur réalisation au XXe siècle. Mais à l'époque, tels ces bébés-tigres avec lesquels jouaient les Romains de la décadence, elles amusaient les oisifs et n'inquiétaient personne.

Ce serait du reste une erreur que d'attribuer à Platon l'invention de ce type de société collectiviste. En réalité, il ne faisait que reprendre une tradition plus ancienne, d'origine indo-européenne, clairement attestée chez deux historiens de l'Antiquité. Le premier est Diodore de Sicile. Cet auteur du premier siècle avant notre ère compila sous le titre de *Bibliothèque historique* une histoire universelle d'où sont tirés les extraits qui suivent. Tout indique que « l'Ile du Soleil » qui y est décrite n'est autre que Thulé. On y pratique l'eugénisme et l'euthanasie comme chez Campanella et dans l'État nazi :

« *Les emplois sont partagés ; les uns vont à la chasse, les autres se*

---

264 D'après Laffont-Bompiani, *Dictionnaire des œuvres*, 1ère éd., 1954, IV, p. 247-248.

livrent à quelques métiers mécaniques ; d'autres s'occupent d'autres travaux utiles ; enfin, à l'exception des vieillards, ils exercent tous, alternativement et pendant un certain temps, les fonctions publiques. (...) *La manière de vivre des habitants est soumise à des règles fixes, on ne sert pas tous les jours le même repas.* (...)

Une loi sévère condamne à mourir tous ceux qui sont contrefaits ou estropiés (...) *Lorsque les habitants sont arrivés à l'âge indiqué, ils se donnent volontairement la mort par un procédé particulier* (...) ***Le mariage n'est point en usage parmi eux*** ; *les femmes et les enfants sont entretenus et élevés à frais communs et avec une égale affection. Les enfants encore à la mamelle sont souvent changés de nourrices, afin que les mères ne reconnaissent pas ceux qui leur appartiennent. Comme il ne peut y avoir ni jalousie ni ambition, les habitants vivent entre eux dans la plus parfaite harmonie* (...)

Dans les fêtes et les grandes solennités, ils récitent et chantent des hymnes et des louanges en l'honneur des dieux, et particulièrement en l'honneur du Soleil auquel ils ont consacré leurs îles et leurs personnes »[265].

Le même thème réapparaît chez le géographe latin Solin (IIIe siècle après J.-C.). Dans son *Polyhistor* composé vers 230, il présente Thulé comme une île merveilleuse où aurait été préservée la civilisation de l'Âge d'Or :

« Les Orcades sont séparées de Thulé par cinq jours et cinq nuits de navigation. Mais Thulé bénéficie d'abondantes et longues récoltes de fruits. Ceux qui y habitent, au début du printem*ps, se nourrissent du fourrage avec les animaux, puis du lait ; ils mettent en réserve les fruits des arbres en prévision de l'hiver ;* ***les femmes sont en commun, aucun d'eux n'ayant d'union stable.*** »[266]

---

265 Diodore de Sicile, *Bibliothèque historique*, texte traduit par F. Hoefer, 2e éd., Paris 1865, tome I, livre II, p. 178-182, passim. Nous empruntons ce document et le suivant à un mémoire inédit de Monsieur Jean-Louis Rose : *Le motif de « l'Ile de Verre » dans les mythologies et le folklore.*

266 Solin, *Polyhistor*, Append. 17, extrait du *Altceltischer Sprachschatz* de Holder, tome II, article « Thulé ».

On voit combien est fondée notre affirmation relative à l'origine gnostique du Nazisme (voir fig. 12 ci-dessous) et à la parenté étroite qui unit cette idéologie au Socialisme.

Fig. 12 – Armes de la Société de Thulé

EMPRUNTS DE LA KABBALE AU NÉOPLATONISME

Les analogies qui existent entre les deux systèmes sont si nombreuses et si frappantes qu'Azriel ben Sheshet, un des Kabbalistes du cercle de Gérone (voir p. 134), les ramenait à une simple question de terminologie. En réalité, il est difficile dans certains cas de faire le départ entre ce qui, dans la Kabbale, est simple analogie avec le Néoplatonisme et ce qui est emprunt caractérisé. Le plus probable est que, remarquant le parallélisme qui existait à l'origine entre les trois Sephiroth supérieurs et les trois Hypostases néoplatoniciennes, les Kabbalistes ont aligné progressivement la tradition hébraïque sur le système grec. Une fois encore, nous cèderons sur le sujet la parole à l'érudit talmudiste qu'était le Chevalier Drach :

« *Les Platoniciens admettent* ***trois Hypostases*** *[ou Principes, cf. p. 168], à savoir,* ***Celui qui est lui-même*** *[L'UN ou LE BIEN],* ***l'Esprit fabricateur du monde*** *[L'INTELLIGENCE] et* ***l'Âme du monde****, trois subsistant en un seul...*

Grotius, dans ses ***Annotations sur saint Jean****, I, 2, remarque que chez les Grecs, Noous, l'Esprit, était l'équivalent de Logos,* ***Verbe*** *ou* ***Pensée*** *; et qu'ils appelaient l'Esprit : génnêma,* ***Fils engendré****.*

La seconde hypostase qui a fabriqué le monde, rappelle ces paroles de l'Evangéliste : « Omnia per ipsum facta sunt : et sine ipso factum est nihil, quod factum est. » Joan., I, 3.

Celui qui est lui-même répond parfaitement à ***Ego sum qui sum*** *d'Exode, III, 14. «* ***Et les Dieux****, Elohim, dit à Moïse :* ***Je suis qui je suis****, et il ajouta : Tu diras ainsi aux enfants d'Israël,* ***Je suis*** *m'a envoyé vers vous. »...*

Le philosophe Numénius avait donc raison de dire que Platon n'était autre chose que Moïse s'exprimant en grec attique. »[267]

Mais les autres points de contact sont tout aussi étonnants. Pour nous en tenir aux principaux, nous retiendrons :

---

267 *Op. cit.*, I, p. 459, note 5 de la p. 284.

- Le concept d'Emanation, d'où dérive celui de hiérarchie du réel représenté comme une pluralité de sphères disposées en ordre descendant,
- Le concept de Sephiroth (« Nombres ») vraisemblablement emprunté aux « nombres hyperessentiels » de Proclus,
- Le concept de « Royaume du Mal » qui correspond à « la mauvaise âme du monde » de Plutarque (voir p. 166),
- Le double mouvement de « rétractation de Dieu » *(Zimzum) et de remontée (Tiqqun)* ou « restauration de l'Unité de Dieu », parallèle au mouvement de « descente » et de « remontée » du Néoplatonisme,
- Le concept de « Retour de l'Âge d'Or » d'où dérivent à leur tour deux thèmes que l'on retrouve chez Campanella et d'autres Kabbalistes[268], à savoir :
  - l'idéal de société collectiviste, emprunté à *La République* de Platon (et en dernière analyse à la tradition indo-européenne),
  - le projet œcuménique de « religion naturelle ».
- Les pratiques magiques visant à évoquer des entités spirituelles « intermédiaires entre Dieu et les hommes ».

Cela fait beaucoup. Tout se passe comme si, après le rejet par la Synagogue du message évangélique, une partie de ses membres – les Kabbalistes – abandonnant la religion de Moïse, avait adhéré sans le dire au culte à mystères qui fut celui de Julien l'Apostat.

268 Mais également chez les Rose-Croix.

Le commentaire du philosophe

Cher ami,

Vous avez eu l'amabilité de me soumettre le manuscrit du présent chapitre « *afin*, me disiez-vous, *de ne pas commettre d'erreurs dans un domaine qui ne m'est pas familier.* »

Ce scrupule vous honore et je m'empresse de vous rassurer. Votre présentation historique va à l'essentiel et donne une idée juste du sujet que vous traitez. S'il y a une réserve à apporter, ce sera, de ma part, celle-ci : votre exposé est trop universitaire (excusez-moi !), trop neutre, bref « trop gentil ». A vous lire, on oublierait presque (mais pas tout à fait) que c'est du Néoplatonisme et de son avatar la Kabbale qu'est sorti le communisme dont il n'y a pas si longtemps encore se réclamait Pol Pot, le sinistre bourreau du Cambodge.

Puisque vous me le demandez, je vous envoie sur certains points des précisions que vous voudrez bien mettre en Appendice à votre ouvrage (voir Annexe III).

Pour conclure, et parce qu' « un bon dessin vaut mieux qu'un long discours », je ne puis résister au plaisir de vous communiquer une petite collection de logos (voir p. 180) rassemblés au hasard de mes lectures. Ces représentations graphiques d'organismes internationaux sont pour la plupart connues. Leur ressemblance frappante démontre à elle seule l'existence du complot mondialiste dont « l'Eglise Conciliaire » elle-même, à l'insu de ses fidèles, est partie prenante, comme le révèle le sigle du CCFD.

J'espère, cher ami, que vous ne me tiendrez pas rigueur de ma franchise et que, si l'occasion se présente, vous ferez encore appel à moi pour vous aider dans votre entreprise. En effet, arracher à la Révolution le masque de Bon Samaritain derrière lequel elle dissimule son vrai visage, c'est la vaincre.

Bien à vous,

Le Philosophe.

LORSQUE LES SIGLES PARLENT...

A

B

C

D

E

Fig. 13

Commentaire :

A) Sigle des **Nations Unies**. Cette institution, fondée en 1945, pose les bases d'un futur Gouvernement Mondial.

B) **Tikkun Olam** : expression hébraïque signifiant littéralement « Restauration du Monde ». Attestée à une époque très ancienne dans la Mischnah (Gittin 4 : 2), la formule a été reprise par le Kabbaliste Isaac Luria (voir p. 140-141). Selon ce dernier et son école, l'action des Juifs pieux doit aboutir à la création d'une société modèle qui s'étendra au monde entier et trouvera son achèvement dans la venue du Messie[269].

C) Sigle écologique imprimé sur un sac destiné à recevoir les déchets domestiques.

D) **U.N.I.C.E.F.** : sigle pour United Nations Children's Fund (en français : « Fonds International de Secours à l'Enfance »), organisme des Nations Unies fondé en 1946 pour faire face aux besoins de l'enfance dans le monde.

E) **CCFD : Comité Catholique contre la Faim et pour le Développement** (autre nom : « Terre Solidaire ») : ONG créée en 1961 en vue d'améliorer la situation du tiers Monde et d'obtenir des pays riches des règles internationales plus justes.

On voit que cette comparaison confirme et complète ce que suggère l'étude des composantes de la Franc-Maçonnerie. Tout indique en effet que le Mondialisme contemporain n'est pas autre chose que la mise en œuvre du vieux projet de la Kabbale. Pour parvenir à ses fins, cette dernière manipule les organisations les plus diverses, non seulement l'O.N.U., mais encore l'U.N.I.C.E.F., le mouvement écologique et même, hélas, la hiérarchie moderniste de l'Eglise Catholique.

---

269 D'après *Wikipedia, the free encyclopedia*, http://en.wikipedia.org/wiki/Tikkun_olam

CONCLUSION GÉNÉRALE

Au terme de cet essai, que retenir de ces nouvelles recherches sur la nature gnostique de la Révolution ?

Essentiellement deux choses : d'abord qu'elles confirment en tout point nos travaux précédents[270] ; ensuite qu'elles démontrent le bien-fondé de cette affirmation de la *Revue Maçonnique* déjà citée : « *Si la Franc-Maçonnerie n'est pas aujourd'hui une religion au sens courant du mot, elle provient cependant d'une antique religion ayant son Dieu, son culte, ses dogmes, ses cérémonies, etc, rivale non seulement du christianisme mais aussi du judaïsme et peut-être du paganisme officiel de la Grèce et de Rome* »[271].

Nous savons désormais que la Franc-Maçonnerie est la forme moderne d'un très ancien culte à mystères qui opposait un Dieu Civilisateur, amis des hommes, à un Dieu Tyrannique identifié à l'auteur du Déluge.

Nous savons en outre que pour étoffer ses mythes et ses légendes, elle a puisé à pleines mains dans les traditions initiatiques du passé. A l'Egypte elle a emprunté le mythe d'Osiris, le dieu assassiné ; au Compagnonnage la légende du Grand Architecte victime de compagnons jaloux ; au culte de Mithra enfin, des éléments du rituel d'initiation tels que le bandeau et l'épée.

Ce n'est pas tout : nous savons d'où lui viennent ses symboles fondamentaux, à savoir l'Equerre, le Compas, le Fil à Plomb (voir p. 92-97) et les fameux Trois Points (voir p. 163).

Mieux : s'il est vrai que « le tout est la somme des parties » nous connaissons à présent ses objectifs véritables. Tout indique que :

---

270 Voir notre ouvrage *Fils de la Veuve, Recherches sur l'ésotérisme maçonnique*, Nouvelle édition revue et complétée, Editions de Chiré, 2002.

271 *Revue Maçonnique*, nov-déc 1897, p. 227.

- comme l'Alchimie et la Rose-Croix, dont elle a repris à son compte les ambitions prométhéennes et les pratiques occultistes, elle a pour but ultime la divinisation de l'Homme par le développement des sciences et des techniques,
- comme la Rose-Croix et la Kabbale, elle situe son action dans une conception cyclique de l'Histoire fondée sur la notion de retour de l'Âge d'Or,
- comme la Kabbale encore (influencée par le Néoplatonisme) elle travaille à la mise en place d'un gouvernement mondial.

Les écrits des théoriciens les plus représentatifs de ces traditions occultistes (Thomas More, Francis Bacon, Comenius, Guillaume Postel, Campanella) tout autant que l'histoire contemporaine, permettent de préciser les contours de cet Etat totalitaire à venir.

A partir de ces données, nous savons :

- que cette civilisation (qui à l'origine devait être purement collectiviste) sera selon toute vraisemblance une synthèse du capitalisme et du socialisme,
- qu'elle s'étendra au monde entier,
- que démocratique en apparence, elle aura à sa tête un despote à la fois « roi » et « prêtre », entouré d'une nomenklatura privilégiée,
- que dans cet univers rationalisé la famille et le mariage auront disparu,
- qu'on y pratiquera l'eugénisme et l'euthanasie,
- qu'à l'unification politique et économique s'ajoutera celle des religions remplacées par un culte unique, celui de la « religion naturelle » dite « de Noé ».

La conclusion est surprenante, et l'on ne manquera de lui opposer, nous n'en doutons pas, bien des objections. Et en tout premier lieu celle-ci : « *Les projets des Kabbalistes et des Rose-Croix remontent à plus de quatre siècles. Quelle vraisemblance y a-t-il qu'après une*

période de temps aussi longue la Franc-Maçonnerie poursuive les objectifs de ces illuminés d'un autre âge ? » Et cette autre : « *Comment une organisation au nombre d'adeptes aussi infime, si on le rapporte à la population du globe, pourrait-elle influencer à ce point le cours de l'Histoire ?* »

A quoi nous répondrons que si l'on s'en tient aux faits, quand bien même le détail nous échapperait, les résultats sont là : le plan se réalise sous nos yeux. Le progrès scientifique à donné aux hommes des pouvoirs que l'on croyait jadis réservés à Dieu. Le XXe siècle, qui se voulait éclairé, a vu s'imposer au nom de la justice sociale ou du nationalisme les utopies les plus folles de la Rose-Croix et de la Kabbale.

Prenant le relais du Communisme, la social-démocratie s'applique à détruire ce qui reste des vieilles nations chrétiennes en les intégrant dans de gigantesques ensembles politico-économiques, préludes d'un futur Gouvernement Mondial. Ainsi se met graduellement en place l'univers de cauchemar décrit par Aldous Huxley dans son roman d'anticipation[272]. Il n'est pas jusqu'à « l'Eglise Conciliaire » qui ne suive le mouvement. Comme le souhaitaient Comenius, Guillaume Postel et Campanella, l'œcuménisme est en marche. Depuis Vatican II, Rome s'est réconciliée avec la Synagogue et multiplie les contacts avec les autres religions, frayant la voie au « culte de Noé » (concept totalement absent de la Bible ... mais pas du Talmud). Tout indique que nous sommes rentrés dans la phase décisive précédant « l'Âge d'Or » dont la venue viendra couronner un processus entamé voilà cinq siècles.

D'autres que nous, du reste, on vu le lien étroit qui existe entre les anciennes doctrines dualistes de type platonicien, le dualisme Dieu Bon / Dieu Mauvais et le Communisme. C'est le cas notamment de M. l'abbé Curzio Nitoglia qui, dans une étude publiée voilà une vingtaine d'années[273], démontrait que la Perestroïka n'était pas la conversion de la Russie :

---

272 *Le meilleur des mondes* (1932).

273 Le Communisme, la Perestroïka et Fatima, *Sodalitium* n° 22, p. 29-30.

« Pour prouver que la Perestroïka n'est pas la conversion du communisme il faut définir les termes : Communisme et Perestroïka.

Le Communisme est un des nombreux mouvements gnostiques : selon la gnose le monde dans lequel nous vivons est déficient et mauvais, il est l'œuvre d'un Dieu méchant (personnel et transcendant) qui y a emprisonné l'homme pour en faire son esclave (cf. Eric Voegelin : **Le mythe du monde nouveau**, *Rusconi, p. 18 à 22). C'est pourquoi l'homme, selon la gnose, devra changer ce monde qui le rend esclave du Dieu mauvais, par ses forces naturelles et spécialement grâce à la Connaissance (gnosis, en grec); l'homme sera ainsi le créateur d'un Ordre Nouveau ou d'un Monde Nouveau auquel Dieu est immanent (cf. Jean-Paul II.* **Dives in Misericordia** *: « Dieu est immanent au monde et le vivifie de l'intérieur ») ».*

Or, comme le rappelle l'auteur, pour Marx, la seule réalité est la Matière en constante évolution. Il faut donc que tout ce qui est stable – la Famille, la Propriété, la Religion – disparaissent. Cette élimination sera l'œuvre du Prolétariat animé par la lutte des classes, principe qui distingue le marxisme d'autres mouvements gnostiques[274]. Mais il n'existe rien de stable, seule subsiste l'action *« et la doctrine communiste changera avec le changement de tactique de l'action révolutionnaire. »*

Conformément à la Dialectique Hégélienne, la thèse, qui impliquait la destruction de la Famille, de la Propriété et de la Religion, doit être remplacée par l'antithèse qui restaurera provisoirement ces éléments de l'Ancien Monde.

Il s'ensuit que la Perestroïka, loin d'être la conversion du Communisme, en est au contraire la réalisation. En tournant le dos à ses prédécesseurs, Gorbatchev ne faisait que poser l'antithèse et ne reniait en rien ses convictions. C'est ce qui ressort clairement de son discours du 1er décembre 1989 à Rome où il affirmait qu'il fallait *« construire la « maison commune européenne » en la fondant sur ce qu'ont en commun Communisme et Démocratie libérale : l'Humanisme et la Renaissance, c'est-à-dire le culte de l'homme qui se dé-*

274 Le Nazisme et le Fascisme.

tache du Dieu transcendant et personnel pour créer un Monde Nouveau dont il est lui-même le centre et le patron absolu. »
(cf. *La Stampa*, 2 décembre 1989).

Les faits confirment cette analyse.

Comment se fera concrètement cette unification du monde ? Pour le savoir, il faudrait connaître les projets des Hauts Initiés. Dès 1946, une déclaration du Frère Riandey, Souverain Grand Commandeur du Suprême Conseil de France, levait un coin du voile : « ... *la nécessité d'une organisation totalitaire du monde*, écrivait-il, *d'où toute notion de primauté d'une nation sera exclue, n'en subsiste pas moins. Elle se réalisera inéluctablement, à son heure qui n'est pas encore venue et qu'il ne servirait à rien de vouloir avancer, car il ne faut cueillir que les fruits mûrs* » (***Le Temple***, p. 51).

Ailleurs, dans le même article, il entre dans le détail : « *Par quel moyen cette autorité d'un agent unique s'imposera-t-elle ? Probablement par la guerre, par une troisième et – espérons-le – dernière convulsion mondiale, car l'humanité est condamnée, comme tout ce qui vit, à enfanter dans la douleur et dans le sang* »[275].

Quatre ans plus tard, en 1950, le richissime banquier Paul Warbourg confirmait devant le sénat américain : « *Qu'on le veuille ou non, nous aurons un gouvernement mondial. La seule question qui se pose est de savoir si ce gouvernement mondial sera établi par consentement ou par conquête.* »[276].

La perspective n'est pas rassurante, mais elle va dans le sens de ce que nous savons par ailleurs.

FIN

---

275 Cité par Pierre Virion, *Bientôt un gouvernement mondial ?*, Editions Saint-Michel, Saint-Céneré 1967, p. 255.

276 *Report on the Foreign Association*, – Doorstep Savannah, cité par le même, *Op. cit.* p. 70.

ANNEXES

ANNEXE I

Le Saumon de la Connaissance

Afin d'illustrer par un exemple notre thèse relative à la nature symbolique des mythes, nous reproduisons ci-dessous la version 2 du corpus sur lequel repose notre étude. (On trouvera le corpus entier aux pages 239-280 de notre ouvrage *L'Enigme du Graal*, Editions Mens Sana, 2011.)

VERSION 2 - (Irlande)
HISTOIRE DE FIONN

(Nous résumons, en la complétant par des variantes de O'Rahilly[277]*, la version de la légende éditée par J.G. Campbell en 1891 à partir de sources orales*[278]*. Le* ***Leabhar na h'Uidre****, (ms. du début du XII*e *s.), donne de la légende une version rationalisée (voir la traduction de Hennessy dans la* ***Revue celtique****, II, 1873/75, p. 86 et suivantes).*

Cumhal, le père de Fionn, avait été chassé de son royaume par ses ennemis. Au fort de la bataille, il entra chez le forgeron de l'Ulster dont il séduisit la fille. Peu après, il fut assassiné par Arcai Dubh[279]. Le bruit s'étant répandu qu'un fils de Cumhal le vengerait, les ennemis de ce dernier donnèrent l'ordre de tuer tous les enfants mâles qui naîtraient dans les neuf mois. Los Lurgann, la sœur de Cumhal, assista la fille du forgeron qui mit au monde un garçon, puis une fille. Elle se réfugia dans les bois avec le garçon.

---

277 Thomas F. O'Rahilly, *Early Irish History and Mythology*, Dublin 1946.

278 J. G. Campbell, *Waifs and Strays of Celtic Traditions*. The Fians, Londres 1895, p. 25-27.

279 Bien que cela ne soit pas dit clairement, il ressort du contexte qu'Arcai Dubh obéissait à un ordre du forgeron.

Lorsqu'il eut grandi, elle lui enseigna le métier des armes et l'incita à venger la mort de son père. Fionn s'engagea comme apprenti pour un an et un jour chez le forgeron de l'Ulster. L'année écoulée, celui-ci l'autorisa à choisir parmi les épées qu'il possédait celle qui lui convenait. Comme toutes se brisaient en éclats dès que Fionn les brandissait, le forgeron décida de lui en fabriquer une qui résisterait à l'épreuve. L'épée achevée, Fionn s'en empara et décapita son grand-père.

Quelque temps plus tard, il rencontra un pêcheur près d'une rivière. L'inconnu lui ordonna de faire cuire à la broche un des saumons qu'il avait pêchés. Ayant touché le poisson par inadvertance, Fionn porta son doigt à sa bouche et découvrit que l'inconnu était Arcai Dubh, le meurtrier de son père : il venait, sans le vouloir, de toucher au Saumon de la Connaissance. Aussitôt, il tua Arcai Dubh en lui plongeant dans l'œil la broche chauffée au rouge.

Commentaire :

On remarquera la présence de l'élément symbolique du « Saumon de la Connaissance » (en irlandais Eó Fis).

Par ailleurs deux écarts par rapport à l'Archétype sont à signaler :

- le héros est élevé non par sa mère mais par sa tante.

- le Forgeron, habituellement allié au héros, est ici son ennemi.

ANNEXE II

Note sur le néoplatonisme

En quoi le néoplatonisme est-il funeste ?

Les modernes équiparent toutes les doctrines ; logiquement, leurs traités didactiques présentent le néoplatonisme comme un mouvement philosophique parmi d'autres, fruit des pacifiques pensées de « sages » se référant au divin Platon. De doux rêveurs en quelque sorte. Or, rien n'est plus faux. Le néoplatonisme n'est en aucune façon une école de contemplation[280] mais un recueil d'idées à propager et de méthodes à mettre en œuvre visant à renverser de fond en comble l'ordre du monde tel qu'il est sorti des mains de Dieu et à lui substituer une chimère : l'Un, qui n'existe que dans l'esprit de superbes cherchant à réaliser un prodige, qui n'est rien moins que la manifestation universelle de la divinité de l'homme.

Si l'Un n'a pas d'existence réelle, en quoi ses adorateurs peuvent-ils constituer un danger ? Les utopistes fanatiques chercheront toujours à rabattre leur chimère sur le réel en le martyrisant : il est de l'essence du mensonge de maquiller, fût-ce au fer rouge, ce qui est, pour faire croire à ce qui n'est pas.

---

280 Il existe bien une mystique contemplative plotinienne. Les « extases » plotiniennes sont censées apporter une connaissance directe intuitive de l'« Hyperthéos » (le Dieu Suprême), mais la pensée de l'adepte ne sort pas de son immanence et il ne fait que s'auto-adorer. Confondre ce type d'exercice, purement immanent à la pensée et qui peut être pratiqué indépendamment de toute vertu morale, avec les faveurs venues d'en haut d'une participation à la vie divine dont certains saints, comme saint Jean de la Croix ou sainte Thérèse d'Avila ont parfois bénéficié, constitue une méprise désastreuse. Le monde moderne les confond évidemment sous le vocable équivoque de « spiritualité ».

A vrai dire les néoplatoniciens, dont la figure dominante est Plotin (Philon pour la *Jewish Encyclopedy*) n'ont pas inventé grand chose[281]. Ils n'ont fait que puiser dans toutes les antiques doctrines panthéistes et dualistes, notamment celle, platonicienne, des Idées séparées du monde physique, et de l'homme démiurge. **On a là tous les ingrédients du rationalisme, qui, séparant la raison de la vie, va venir pulvériser, à partir de la Renaissance, l'homme organique,** l'homme incarné apte à recevoir la Révélation, et toute sorte d'organicité des « corps de surcroît » (M. de Corte) de l'homme qui lui sont indispensables pour vivre une vie d'homme authentique (famille, métier, patrie, etc.). Dès cette séparation de la raison et de la vie accomplie, la raison libérée de tout lien, s'assigne aussitôt pour objectif de transformer la nature (Descartes), qui n'est plus qu'une proie à dévorer et un objet de pillage.

Néoplatonisme et rationalisme

On peut définir le rationalisme comme le rejet de toute transcendance et l'auto-suffisance dans l'ordre du savoir de la raison, violentée[282] autant qu'adorée.

Or, le néoplatonisme, en présentant la nature comme une manifestation de l'« Âme du monde », qui n'est qu'un principe interne au monde, boucle le monde sur lui-même, et se ferme à toute véritable transcendance. Ainsi, il y a une parfaite cohérence, non dans l'ordre du vrai et du faux, car tout ceci est de l'erreur, mais dans l'ordre de l'action : le rationalisme pratique, arme de dissociation dirigée contre l'homme, bénéficie de l'appui idéologique de la doctrine, qui comporte le rationalisme théorique comme nous venons de le voir.

---

281 Sauf peut-être Plotin, qui a en quelque sorte amplifié le platonisme avec ses (faux) concepts d'« unité totale » et d'Âme du monde.

282 Par l'absence de distinction entre être contingent et être incréé, et l'absurdité du panthéisme que cela implique.

Sur le Communisme

Platon passe pour l'inventeur du Communisme, mais il faut bien voir que le Communisme est le seul système de gestion des masses possible puisque, toute organicité ayant été détruite, tous les liens naturels inter-humains ayant été tranchés, les sociétés transformées en collectivités, aucune politique au sens où Aristote entend ce terme n'est plus possible : seule une boîte étanche peut contenir les individus. L'apport de Platon – si l'on ose dire – en la matière est simplement d'avoir compris et exprimé cette nécessité logique. Il n'a pas inventé gratuitement un régime diabolique : pour retourner à l'Un, il faut d'abord briser tous les liens, mais cette étape accomplie, que faire des particules ? Ce sera l'affaire du communisme.

Sur la Révolution

Peut-être faudrait-il reprendre explicitement ce qui n'est que suggéré dans votre excellent *De la Ré-volution*[283] (à savoir que la Révolution est très précisément la tentative aussi vaine que criminelle, de retourner à l'Un, vulgarisé sous le terme d'Âge d'Or censé avoir existé dans un passé indéterminé, une main impie ayant, selon la Kabbale, « brisé les vases », qu'il convient de réparer (« tikkun »). Cette tentative est luciférienne en son essence car, si elle réussissait, elle signifierait la réalité du panthéisme, donc la divinité de l'homme : si Tout est Dieu, moi aussi je suis Dieu !

Le Philosophe.

---

283 Jean-Claude Lozac'hmeur, Bernaz de Karer, *De la Ré-volution*, Editions Sainte Jeanne d'Arc, 1992.

ANNEXE III

Note sur l'inférence par induction incomplète suffisante

[...] *le ferment actif de l'induction, c'est le tact de l'esthétique intelligible immanente à l'économie de l'esprit.* (M.-L. Guérard des Lauriers[284])

Cette déclaration surprendra beaucoup d'imbéciles. Mais je n'écris pas pour les imbéciles. (G. Bernanos[285])

L'induction est un mode de raisonnement qui manifeste la vérité de la conclusion à partir de l'énumération de vérités particulières, permettant ainsi de relier le prédicat au sujet en remontant du particulier à l'universel.

Ex.1: « Tel morceau de bois sec (sujet particulier) est combustible (prédicat), et tel autre, et tel autre » DONC « Le bois sec (sujet universel) est combustible ».

Aristote a parlé assez brièvement mais avec autorité de l'induction (qu'il appelle ἐπαγωγή)[286] et, au sein de l'Ecole, elle a été peu traitée, à l'exception de Jean de Saint Thomas et surtout de saint Albert le Grand dans ses commentaires sur les *Premiers analytiques* d'Aristote. Chez les néo-thomistes du XXe siècle, Jacques Maritain[287], Joseph de Tonquédec S. J.[288] et T. Richard O. P.[289] y ont consacré un certain

284 Cf. note 289.

285 *La France contre les robots*, Le castor Astral, Bordeaux 2009, p. 43.

286 Principalement : *Organon, Premiers analytiques*, II, 23 (Dans la traduction de J. Tricot chez Vrin : p. 311-314. Voir également note 2, p. 312).

287 Jacques Maritain, *Eléments de philosophie, II, L'ordre des concepts, 1. Petite Logique*, Pierre Téqui, Paris 1966, p. 305 sqq.

288 Joseph de Tonquédec, S. J., *Critique de la Connaissance*, Beauchêne, Paris 1929, p. 247 sqq.

289 T. Richard, O. P. *Philosophie de raisonnement dans la science d'après saint*

nombre de bonnes pages[290]. En fait, l'induction constitue l'une des parties les plus ardues de la noétique, ou science de la connaissance, car, outre le fait qu'elle peut donner lieu à diverses confusions, elle cèle une difficulté spéciale, qui n'est cependant pas sans solution. L'objet de cette note est de l'exposer à grands traits.

L'induction

Définition

L'argumentation inductive, ou induction, est une argumentation par laquelle, à partir de vérités singulières ou particulières, on conclut à une vérité universelle contenue en elles.

Remarque.

Il est important de noter dès maintenant que l'induction ne consiste pas en une compilation de phénomènes singuliers mais qu'*elle opère un changement d'ordre : on passe du singulier à l'universel* : « ce morceau de bois est combustible, et cet autre, et encore cet autre, ... donc le bois (en général) est combustible ». Et non pas (erreur nominaliste[291]) « ... donc tous les morceaux de bois sont combustibles ».

Le principe spécial de l'induction

L'induction fait appel à un principe spécial, indémontrable et évident par lui-même qui s'énonce ainsi :

Thomas, Maison de la Bonne Presse, Paris 1915, p. 279 sqq.

290 La question des fondements métaphysiques de l'induction a été abordée par le R.P. M.-L. Guérard des Lauriers dans un article de la *Revue des Sciences Philosophiques et Théologiques* intitulé *L'induction* (1941-42, vol. I, p. 5-27). Cette étude, qui n'est pas un cours sur l'induction – supposée connue – présente un grand intérêt bien qu'elle soit d'un accès difficile. En effet, le caractère éminemment abstrait du sujet traité (la démarche de l'esprit qui induit) suppose que le lecteur soit en mesure et fasse l'effort de saisir à chaque fois avec précision ce que signifient les mots abstraits dont le texte est tissé.

291 Pour le nominalisme, « le bois » ne signifie pas une essence, ou nature, mais est un simple nom (*nomen*) utilisé en pratique pour désigner tous les morceaux de bois individuels.

Ce qui est affirmé (ou nié) de tous les singuliers inférieurs de quelque universel peut être affirmé (ou nié) de cet universel lui-même (« *dictum de omnibus singulis* » et « *negatum de omnibus singulis* »).

Ex. 2: « Les plantes, les bêtes, les hommes (M) se meuvent[292] par eux-mêmes. » (P1)

OR

« Les plantes, les bêtes, les hommes sont (exactement) toute substance corporelle vivante » (P2),

DONC

« toute substance corporelle vivante se meut par elle-même ».

Remarque 1

Un regard rapide pourrait conduire à penser qu'il s'agit somme toute d'un simple syllogisme dont (M) « Les plantes, les bêtes, les hommes » serait le moyen terme. *Mais il n'en n'est rien.* Le terme (M), appelé ici *medium* de l'induction *n'a absolument pas les caractères d'un véritable moyen terme*, lequel doit toujours être un vrai terme pris au moins une fois universellement, mais une énumération de parties n'ayant pas la même signification dans la « majeure » P1 et la « mineure » (P2). En effet, dans (P1), qui est une proposition occultement copulative[293], ces parties sont prises séparément, alors que dans la (P2) elles sont prises globalement, non pas arithmétiquement, mais selon l'unité qu'elles ont dans l'esprit.

Remarque 2

Certains auteurs, et non des moindres[294] ont régulièrement affirmé que, bien que l'induction ne soit pas un syllogisme, elle peut

292 Le mouvement est pris ici au sens aristotélicien de changement : si les plantes ne marchent pas, elles croissent, se fanent, meurent, etc.

293 (P1) équivaut à : « Les plantes se meuvent par elles-mêmes » et « Les bêtes se meuvent par elles-mêmes » et « Les hommes se meuvent par eux-mêmes ».

294 E.g. le Père de Gredt O.S.B. dans ses *Elementa philosophiae aristotelico-thomisticae*, Herder, Friburgi Brisg. Barcinone, MCMLIII, vol. I, p.70, n° 78.

néanmoins s'y ramener, mais il n'en n'est rien. La réfutation de cette erreur est d'un grand intérêt mais ne ressortit pas directement à l'objet propre de cette note. On la trouvera par exemple chez J. de Tonquédec, *op. cit.*, p. 262-263 ; on pourra voir également à ce sujet E. Hugon O.P., *Cursus philosophiae thomisticae*, I *Logica*, Lethielleux, Paris 1905, p. 424-425.

Remarque 3

Dire « ce qui est affirmé ou nié de tous les singuliers inférieurs » *n'implique pas qu'en pratique la vérification en soit effectivement réalisée pour tous les singuliers.* C'est ce qui se produit avec « l'induction incomplète suffisante » exposée ci-dessous. On n'en affirme pas moins dans ce cas : « pour tous les singuliers inférieurs » dans le *dictum de omnibus singulis*. Ce point va être développé.

L'induction incomplète suffisante

L'induction se divise en *complète* et *incomplète*.

Dans l'induction complète, on attribue au sujet universel ce qui a été affirmé ou nié de *tous* ses inférieurs pris isolément, sans exception aucune. C'est le cas de l'exemple 2 ci-dessus.

Dans l'induction incomplète, on attribue au sujet universel ce qui a été affirmé ou nié de *seulement certains* des inférieurs pris isolément. C'est le cas de l'exemple 1 ci-dessus.

L'induction incomplète se divise à son tour en *suffisante* et *insuffisante*.

Dans l'induction incomplète suffisante, bien que l'on ne procède pas à l'énumération de tous les inférieurs du sujet universel, on lui attribue néanmoins le prédicat car il apparaît évident que ce qui convient à quelques-uns convient à tous. Et ***il en est ainsi lorsque le prédicat observé sur quelques individus ressortit à la nature même de la chose.*** La raison en est qu'***un même effet postule une même cause, qui ne peut être fortuite, le fait d'une circonstance accidentelle, mais doit appartenir à la nature même de la chose***, laquelle est constamment présente dans des situations diverses.

L'induction incomplète suffisante est ***donc basée sur le principe de causalité ou de raison suffisante***[295] :

L'induction incomplète, mais insuffisante, de par sa nature même, ne peut conduire qu'à une hypothèse.

Remarque

La difficulté centrale de l'induction incomplète suffisante consiste à savoir si, précisément, elle est bien suffisante.

La plupart du temps, il n'est pas toujours facile de discerner si quelque prédicat observé réside dans la nature de la chose ou s'il est le fait d'une circonstance particulière fortuite. Pour opérer ce discernement, il est nécessaire de procéder à de multiples observations portant sur des individus variés, dans des circonstances variées. Ces observations conduisent le plus souvent, non à la certitude mais seulement à

---

295 « *Pour aboutir à la certitude, il est donc indispensable de compléter l'observation des faits par un principe général et supérieur. Pour les uns, ce principe est relatif à l'uniformité de la nature ; pour les autres, à l'ordre de l'univers, à l'expérience constante. Mais comme ces principes ou ces croyances sont, pour eux, des extraits d'observations ou d'inductions particulières, ils tournent manifestement dans un cercle vicieux. On ne peut éviter ce grave inconvénient sans recourir à un principe analytique, d'essence rationnelle, c'est-à-dire à un principe auquel nous ne donnons pas précisément notre adhésion sur le témoignage de l'expérience, mais auquel nous adhérons parce que la comparaison ou le simple rapprochement des termes* ***nous fait voir l'attribut dans l'idée du sujet****. Ce principe, dans notre cas, est la loi de causalité universelle présentée sous cette forme ou sous une autre plus spéciale :* ***les mêmes causes produisent les mêmes effets****. Par l'application de ce principe, nous passons des faits observés à ceux qui ne le sont pas ; nous sommes autorisés à dire : a pluribus disce omnes. La proposition analytique dont il s'agit* ***n'est pas cependant une affirmation a priori de l'esprit comme beaucoup de savants se l'imaginent*** *: les arguments, comme ceux de toute connaissance, en sont fournis par l'expérience, c'est-à-dire par les sens, mais la relation qui existe entre eux est perçue et affirmée avec une entière assurance, sans attendre le témoignage ou les leçons de l'expérience proprement dite. De la sorte, on ne prouve pas la validité de la méthode inductive par l'induction elle-même comme on le fait si souvent. Qu'on le veuille ou non, il est absolument impossible de passer de l'ordre des réalités sensibles et particulières à l'ordre scientifique, c'est-à-dire de ce qui est à ce qui doit être, sans l'intervention d'une vérité d'origine rationnelle, ce qui n'est pas du tout la même chose qu'une forme a priori ou purement subjective. Il est donc possible de rendre l'observation complète en ayant recours à une vérité de raison.* [...] ». (p. Richard O. P., *Op. cit.*, p. 289-290).

une conjecture, ou hypothèse. Si par la force d'expériences ou d'autres observations l'hypothèse est vérifiée, l'induction conduit à la certitude et la loi de la nature expliquant un fait singulier est établie. A titre d'exemple de ce procédé, nous disons : voyant plusieurs corps tomber, on peut admettre l' hypothèse que tout corps est pesant et que ceux qui ne tombent pas mais montent, sont empêchés de tomber par quelque cause accidentelle et sont poussés vers le haut. Ces hypothèses sont pleinement vérifiées expérimentalement pour la chute des corps dans le vide. Ainsi, par induction suffisante, est établie la loi: tous les corps sont pesants[296].

Il va donc de soi que la prudence est requise. Cependant, la prudence n'intervient qu'à titre de *condition*. La cause du succès, c'est, au sens propre du terme, *l'intelligence* du logicien qui induit. L'intelligence qui est la faculté de lire le réel (*intus legere* = lire à l'intérieur de). C'est bien pourquoi les nominalistes et autres négateurs de l'intelligence sont aussi des négateurs de l'induction. Même s'ils ont conservé le terme, après l'avoir vidé de son sens.

En conclusion, et pour venir en aide à ceux qui sont brouillés avec la philosophie, nous résumerons ainsi ce qui vient d'être dit :

Ce que l'induction **n'est pas** :

* Après avoir observé exhaustivement tous les chats de la terre et constaté qu'ils ont tous quatre pattes, on affirme : « *Les* [i.e. tous les] chats ont quatre pattes ». C'est vrai, mais ce n'est qu'une tautologie qui n'apporte aucune connaissance nouvelle. Et comme il est le plus souvent impossible en pratique d'effectuer toutes les observations requises, on tombe facilement dans le sophisme grossier qui suit :

* Après avoir observé que cette parisienne a le nez en trompette, et cette autre, et cette autre, et encore ainsi de quelques autres, on affirme : « Les [i.e. toutes les] parisiennes ont le nez en trompette ».

Hélas, à propos des deux schémas précédents, le mot induction

296 I. de Gredt, *Op. cit.*, p. 70 (traduit par nos soins). Dire qu'un corps est pesant, ou grave, signifie qu'il possède une tendance naturelle à tomber si on l'abandonne à lui-même (ndlr).

est souvent prononcé, ce qui permet à quelques-uns de railler à bon compte la noble opération de l'esprit qu'est réellement l'induction. Laissons Mme Pernelle leur dire : « Vous êtes un sot en trois lettres, mon fils. »

Ce qu'**est** l'induction :

* Après avoir observé que cette barre de cuivre conduit l'électricité, et cette autre, et cette autre, et quelques autres encore, on conclut par **la vertu de l'intelligence humaine** : « Le cuivre (en tant que tel, et non toutes les barres de cuivre) conduit l'électricité ». On peut alors *vérifier* que l'on ne s'est pas trompé – et cela peut bien sûr arriver – en testant de nouvelles barres.

La différence avec l'exemple des chats est capitale : on acquiert ici une connaissance nouvelle qui ressortit à l'universel : **il est de l'essence du cuivre de conduire l'électricité**. Autrement-dit, à partir du particulier (telle barre de cuivre), **on s'élève à l'universel** (le cuivre en lui-même). Seule l'intelligence humaine est capable d'une telle abstraction, opération inaccessible à tout jamais à la bête comme au super-ordinateur.

Le Philosophe.

Index des principaux noms cités

Adam (le patriarche) : 147
Abraham (le maître de Campanella) : 147, 151
Abraham, ben David : 137
Adam, Charles : 119
Adami, Tobias : 153
Albert le Grand (Saint) : 85, 197
Alexandre le Grand : 5, 43
Alviella (Goblet d') : 29,70
Ammonius, Saccas : 166
Anderson : 107
Andrea (ou Andreae), Jean Valentin : 100, 104, 106, 109, 116, 151
Andreae, Jacob : 109
Antiochus (d'Ascalon) : 166
Apulée : 71
Aristophane : 38
Aristote : 38, 43, 83, 162, 170, 195
Ashmole, Elias : 119-122
Aulu-Gelle : 43
Averroès : 170
Azriel, ben Sheshet : 134, 177

Backhouse (Maître) : 121
Bacon, Francis : 102, 110, 112, 113, 184
Bacon, Roger : 85
Bariani, Didier : 26
Basile, Valentin : 85, 95
Bayard, Jean-Pierre : 99, 109, 112, 118, 119
Berdoyes, Mylène : 39
Beresniak, Daniel : 171, 173
Bergelin, Christian : 26
Bernanos, Georges : 197
Blanchet, Léon : 146-149, 151, 155, 156, 158
Böhme, Jacob : 110
Boucher, Jules : 55, 58, 59, 61, 63, 71, 78, 132, 159-163
Briem, O.E. : 70, 73
Bruce, Susan : 111, 144, 145

Campbell, J.G. : 191
Campanella, Tommaso : 11, 110, 111-113, 117, 143, 146, 147, 149, 150-155, 157, 174, 178, 184, 185

Cavalcante, Giovanni : 172
Cave, Wright, Wilmer : 43
Ceccaty, René de : 93
Cellard, André : 26
Chaban-Delmas, Jacques : 26
Chaumeil, Pierre : 61
Chirac, Jacques : 26
Chrétien de Troyes : 23
Christie, Agatha : 23
Cicala, Scipion : 151
Combarieu du Grès, Micheline de : 60
Comenius, Johannes Amos : 109, 112-118, 184, 185
Corte, Marcel de : 194
Crépin, Henri : 61

Dee, Docteur : 121
Denys (l'Aréopagite) : 173
Denis, Marcelle : 115
Descartes, René : 118, 119, 194
Devaquet, Alain : 26
Diodore de Sicile : 174, 175
Dodds, E.R. : 165, 168
Drabik, Nicolas : 115
Drach, P.L.B. (Chevalier) : 16, 43, 127, 129-133, 136, 137, 177
Duchemin, Jacqueline : 39
Dumas, Rolland : 26

Eleazar (de Worms) : 134
Elie (le prophète) : 134
Eliézer, Azikri : 140
Elisée (le maître de Pléthon) : 170
Emmanuelli, Henri : 26
Eschyle : 38, 39
Ezra, ben Salomon : 134

Fabius, Laurent : 26
Faulhaber (mathématicien) : 119
Ficin, Marcile : 172
Flamel, Nicolas : 86
Fludd, Robert : 143
Fontès, Georges : 26
Fouré-Salter, Hélène : 40
Franceschi, Joseph : 26
Frank, Adolphe : 133
Fugger, Georges : 155

Gaignebet, Claude : 93
Geber (alchimiste) : 83
Geor, Louis de : 113
Goodrick-Clarke, Nicolas : 13
Gorbatchev, Mikhaïl Sergéiévitch : 186
Gredt (R.P. de) : 199, 202
Grimal, Pierre : 37
Grotius (Groot), Hugo van : 177
Gruffydd, W.J. : 33
Guénon, René : 64, 153, 159
Guérard des Lauriers (R.P.) : 197, 198

Hartlib, Samuel : 115
Hasolle, James : 121
Hassid, Judas : 134
Hassid, Samuel : 134
Haudry, Jean : 34
Hegel, Friedrich : 110
Helmont, Jean Baptiste van : 143
Hénoch (le patriarche) : 132
Henry, André : 26
Hervé, Edmond : 26
Hésiode : 37
Hœfer, F. : 175
Hugon, E. (R.P.) : 200
Huss, Jean : 113
Huxley, Aldous : 185

Isaac, Luria : 140, 181
Isaac (de Narbonne) : 134
Israël, ben Eliezer : 140

Jamblique : 167-169, 173
Jean-Paul II : 186
Jeanne d'Arc (Editions Sainte) : 6, 15, 195
Jérôme (Saint) : 77
Josué : 127
Joxe, Pierre : 26
Juda, ben Buthyra : 161
Judah, ben Yagar : 134
Julien l'Apostat : 43, 169, 170, 178

Kabbadia, Georges : 169
Karer, Bernaz de : 195
Karov, Serge : 118

Kotter, Christophe : 115

Labarrère, André : 26
Laffont-Bompiani : 144, 174
Lalande, André : 9, 165
Lang, Jack : 26
L'Aunay, S. de : 96
Laurent (le Magnifique) : 173
Lavoisier, Antoine Laurent de : 84
Lemoine, Georges : 26
Lengagne, Guy : 26
Léonard de Vinci : 16
Lochman, Jean Milic : 118
Loisy, Alfred : 76
Lombard, Jean : 115
Lozac'hmeur, Jean-Claude : 15, 195
Luther, Martin : 100, 101

Mabille, Pierre : 89
Machiavel : 146
Mallinger, Jean : 29, 69, 70
Maritain, Jacques : 197
Marquès-Rivière, Jean : 160
Marx, Karl : 186
Mauroy, Pierre : 26
Maxime (de Smyrne) : 169
Mazon, Paul : 38
Médicis (Famille) : 165
Médicis, Côme de : 169, 171, 172
Métraux, A. : 40
Meunier, Mario : 47, 67
Mexandeau, Louis : 26
Michaux-Chevry, Lucette : 26
Mirandole, Pic de la : 129, 130, 172
Mohl, Jules : 33
Moïse (le prophète) : 111, 127, 148, 170, 177, 178
Moïse, ben Nahman : 134
Moïse, Cordovero : 140
Moïse, de Léon : 135
Montloin, Pierre : 99, 109, 112, 118, 119
More, Thomas : 11, 112, 143, 144, 153, 184

Nabuchodonosor : 132
Nachoran : 111
Nataf, André : 146

Nitoglia, Curzio (Abbé) : 185
Noé (le patriarche) : 46, 147, 149, 184

O'Rahilly, Thomas F. : 191
Orsini, Clarisse : 173

Paracelse, David : 85, 103, 143
Paraeus, David : 116
Paul (Saint) : 137
Philon d'Alexandrie : 142, 166, 194
Piaget, Jean : 113-115, 117
Pierre (et Marcellin, Saints) : 35, 36
Piobetta, J.P. : 112
Platon, platonicien : 43, 111, 136, 144-146, 153, 157, 165-167, 169, 171, 173, 174, 177, 178, 185, 193-195
Pléthon, Giorgios, Gemistos : 169-173
Pline le Jeune : 54
Plotin, plotinien : 165-168, 173, 193, 194
Plutarque : 47, 67-69, 166, 178
Poniatowska, Christine : 115
Porphyre : 167, 168, 173
Postel, Guillaume : 143, 146-150, 155, 157, 184, 185
Poupard, Paul (Cardinal) : 118
Prat, Louis : 43
Proclus : 134, 169, 173

Qaro, Joseph : 140

Racine, Jean : 14
Ragon (théoricien de la F.-M.) : 63
Ramsay, A.M. (chevalier de) : 27, 124
Rays, Amurat : 151
Ricardi, Nicolo (R.P.) : 156
Ricci, Paul : 130
Richard, T. (O.P.) : 197, 201
Richelieu (Cardinal de) : 151, 156
Ridolfi, Nicolo (R.P.) : 156
Robinson, Ralph : 144
Rochette, A. (Abbé) : 54
Roger, Bernard : 87-89
Rose, Jean-Louis : 175
Rosenkreutz, Christian : 101, 102, 105, 106
Rossinot, André : 26
Roudy, Yvette : 26

Sabbatai, Zevi : 135
Saint-Martin, Claude de : 49
Saint Thomas, Jean de : 197
Salomon : 27, 28, 132
Sanders, Tao Tao : 39
Schelling : 110
Scultetus, Abraham : 116
Ségur (Monseigneur de) : 15
Setzepfandt, Dominique : 93
Shorey, Paul : 12
Simeon, ben Yohai : 135
Skolarios, Georgios : 170
Soliman Le Magnifique : 146
Solin : 175
Spinoza : 110
Stein, Aurel (Sir) : 93
Subrenat, Jean : 60

Telesio, Bernardino : 150
Tonquédec, Joseph de (R.P.) : 197, 200
Torre, Arnoldo della : 172
Tradescant, John : 121, 122
Trajan : 54
Tricot, J. : 197
Turcant, Robert : 73, 74, 77

Valentin, Basile : 85, 95
Vaquié, Jean : 99, 101-103, 105-108
Virion, Pierre : 116, 187
Voegelin, Eric : 186

Wense, Wilhelm : 151
Wharton, Georges : 120
Widengren, G. : 76
Wirth, Oswald : 15, 28, 29, 31, 49, 69, 70, 79, 88, 124, 161
Wolsey (Cardinal) : 144

Yates, Frances : 115, 117

Zévaès, A. : 153
Zoroastre : 47, 170

TABLE DES MATIERES

Préface : Dialogue entre l'auteur et un philosophe... p. 7
Introduction p. 15

Chapitre I : Conférence : La Gnose Transhistorique p. 21
L'Enigme du Graal p. 23
L'Enigme maçonnique p. 25
Le mythe du Fils de la Veuve p. 32
Interprétation p. 34
Conclusion p. 42
Discussion avec le public p. 46

Chapitre II : Le Compagnonnage p. 53
Brève histoire du Compagnonnage p. 54
Rites secrets du Compagnonnage p. 55
Autres rites et légendes du Compagnonnage p. 59
Emprunts de la Franc-Maçonnerie au Compagnonnage p. 61
Conclusion p. 64

Chapitre III : Le culte d'Osiris p. 67
Emprunts de la Franc-Maçonnerie au culte d'Osiris p. 69

Chapitre IV : Le culte de Mithra p. 73
Origines du culte de Mithra p. 73
Le mythe p. 74
Interprétation p. 76
Le rituel p. 76
Emprunts de la Franc-Maçonnerie au culte de Mithra p. 78
Conclusion p. 81

Chapitre V : L'Alchimie p. 83
Brève histoire de l'Alchimie p. 83
Conclusion p. 87
Emprunts de la Franc-Maçonnerie à l'Alchimie p. 87
Le témoignage de l'iconographie p. 91
Domaine chinois p. 92

La tradition alchimique p. 94
La tradition maçonnique p. 96

Chapitre VI : La Rose-Croix p. 99
Les manifestes p. 99
Conclusion p. 107
Quelques figures de proue de la Rose-Croix p. 109
Julien Valentin Andréa (1586-1654) p. 109
Francis Bacon (1561-1626) p. 110
Johannes Amos Comenius (1592-1670) p. 112
René Descartes (1596-1650) p. 118
Elias Ashmole (1617-1692) p. 119
Conclusion p. 123
Emprunts de la Franc-Maçonnerie à la Rose-Croix p. 124

Chapitre VII : La Kabbale p. 127
Introduction p. 127
La vraie Kabbale p. 129
Les origines d'une déviance p. 131
La Kabbale hérétique p. 133
Le Zohar p. 135
Chute originelle et eschatologie p. 140
Les pratiques occultistes de la Kabbale p. 142
Quelques figures de proue de la Kabbale p. 143
Thomas More (1478-1535) p. 144
Guillaume Postel (1510-1581) p. 146
Tommaso Campanella (1568-1639) p. 150
Conclusion p. 157
Emprunts de la Franc-Maçonnerie à la Kabbale p. 159

Chapitre VIII : Le Néoplatonisme p. 165
L'Antiquité p. 165
Plotin (205-270) p. 166
Porphyre (203-304) et Jamblique (250-333) p. 167
Pléthon et l'Académie Platonicienne de Florence p. 169
La République de Platon p. 174
La légende de Thulé p. 174
Emprunts de la Kabbale au Néoplatonisme p. 177
Le commentaire du philosophe p. 179
Lorsque les sigles parlent p. 180

CONCLUSION GÉNÉRALE p. 183

Annexes p. 189

Annexe I : Le Saumon de la Connaissance p. 191

Annexe II : Note sur le Néoplatonisme p. 193

Annexe III : L'inférence par induction incomplète suffisante p. 197

Index des noms cités p. 205

Table des matières p. 213

Éditions des Cimes
202 rue Lecourbe, 75015 PARIS
(adresse postale uniquement)
www.editions-cimes.fr
et librairiefrancaise.fr
Tél. : 01 83 62 98 12

Imprimé en France,
en septembre 2023,
par la société Tirage (91)
ISBN : 979-10-91058-17-9

Qu'est-ce que la franc-maçonnerie ? D'où vient-elle ? Quel est son secret ? Quels sont ses objectifs ? Telles sont les questions auxquelles il est répondu dans cet ouvrage. Après avoir dans un précédent livre[1] démontré que le culte des « Fils de la Veuve » est la forme moderne d'une antique religion à mystères opposant un « Dieu Civilisateur » à un « Dieu Tyrannique » identifié au Dieu de la Bible, l'auteur conduit dans ces pages sa recherche à son terme. En effet, si, comme tout l'indique, les Initiés travaillent au retour de l'Âge d'Or, il importe de savoir ce que sera la société dont ils préparent l'avènement. C'est ici que l'étude systématique des différentes composantes de la Franc-Maçonnerie apporte de précieuses informations.

Les rites du Compagnonnage, le culte d'Osiris et celui de Mithra, dévoilent l'essence même de ce monde à venir, à savoir sa haine inexpiable à l'encontre du Dieu du Décalogue et de l'Incarnation. L'Alchimie, la Rose-Croix et la Kabbale complètent le tableau. Totalitaire et résolument prométhéenne, cette civilisation aura pour objectif la civilisation de l'Homme par le développement des sciences et des techniques. Dans cet univers globalisé d'où famille et patrie auront disparu, on pratiquera l'eugénisme et l'euthanasie. L'individu, libéré des règles de la morale, pourra s'adonner aux passions les plus viles. Quant aux religions, elles auront été unifiées au sein d'une « Eglise Universelle » ayant pour loi la « religion de Noé » chère aux Kabbalistes.

Au sommet de cet univers pyramidal et rationalisé, un surhomme jouissant de tous les pouvoirs (« le Soleil » de Campanella) imposera sa loi à la terre entière.

1 *Fils de la Veuve, Recherches sur l'ésotérisme maçonnique*, Chiré-en-Montreuil, 2002.

9 791091 058179

18 €

www.editions-cimes.fr